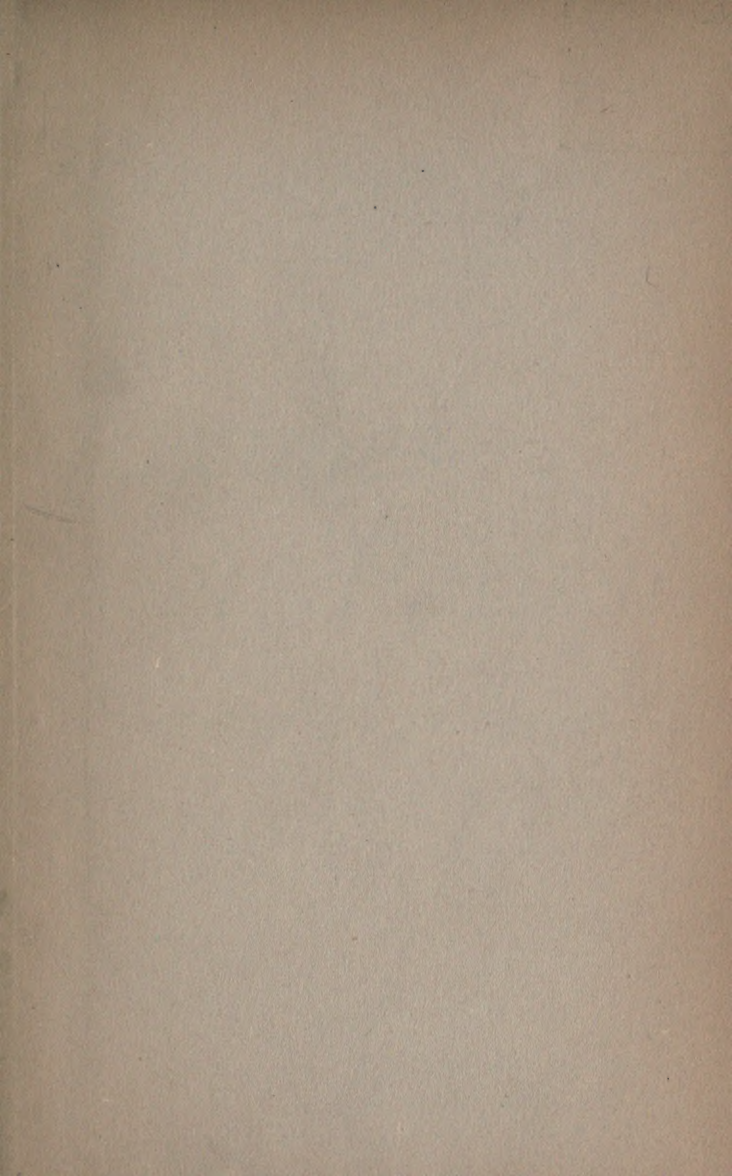
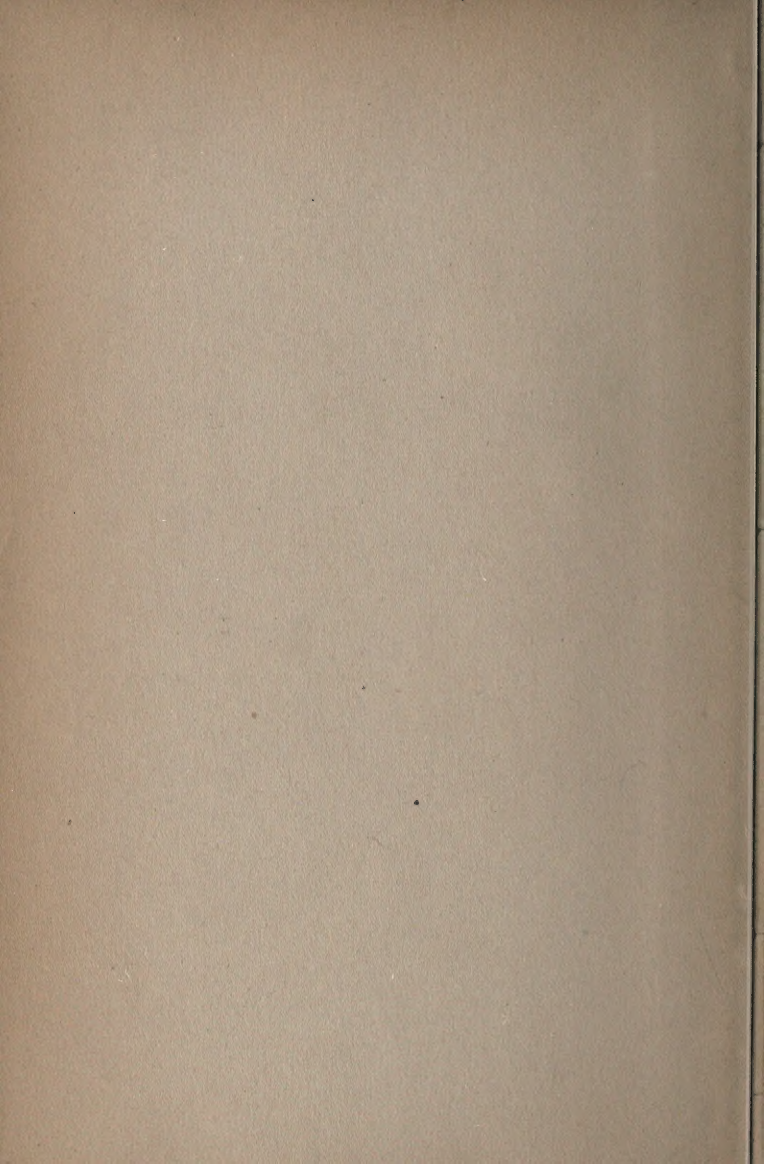

3 1761 03575 3417


M. TERQUEM
BOOKSELLER
RIS 19 RUE SCRIBE
YORK 15 BEAVER ST





Léon LEVRAULT

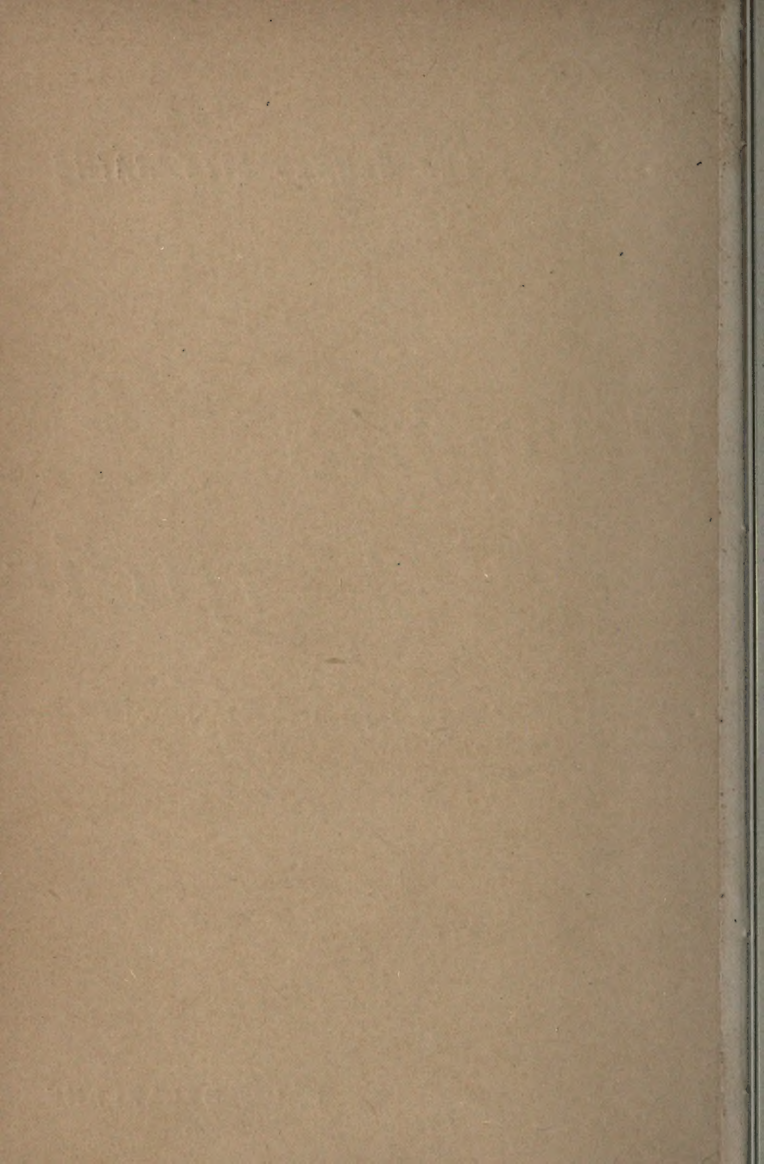
LES GENRES LITTÉRAIRES

Maximes et Portraits

(ÉVOLUTION DU GENRE)

PAUL DELAPLANE
ÉDITEUR

Prix : 75 centimes.



Maximes

et

Portraits

LES GENRES LITTÉRAIRES

(ÉVOLUTION DES GENRES)

L'Épopée, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br......	» 75
Le Roman, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br.....	» 75
La Comédie, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br....	» 75
Drame et Tragédie, par Léon Levrault. 1 volume in-18, br....................................	» 75
L'Éloquence, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br......	» 75
La Lettre, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br........	» 75
La Poésie lyrique, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br.	» 75
La Satire, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br.....	» 75
L'Histoire, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br.....	» 75
La Fable, par Léon Levrault. 1 vol. in-18, br.....	» 75
Maximes et Portraits, par Léon Levrault. 1 volume in-18, br....................................	» 75

En préparation :

La Critique littéraire. 1 volume.

LA COMPOSITION FRANÇAISE

(MÉTHODE ET APPLICATIONS)

La Description et le Portrait, par M. Roustan. 1 volume in-18, br.............................	» 90
La Narration, par M. Roustan. 1 volume in-18, br.	» 90
Le Dialogue, par M. Roustan. 1 volume in-18, br...	» 90
La Lettre et le Discours, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br....................................	» 90
La Dissertation littéraire, par M. Roustan. 1 vol. in-18, br....................................	» 90
La Dissertation morale, par M. Roustan. 1 volume in-18, br....................................	» 90
Conseils généraux (Préparation à l'art d'écrire), par M. Roustan. 1 vol. in-18, br.....................	1 60

4406-08. — Corbeil. Imprimerie Crété.

LES GENRES LITTÉRAIRES

Maximes et Portraits

(ÉVOLUTION DU GENRE)

PAR

LÉON LEVRAULT

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DES LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE CONDORCET



PARIS
LIBRAIRIE PAUL DELAPLANE
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Depuis un quart de siècle, l'histoire littéraire a pris chez nous une grande importance, et l'on se préoccupe beaucoup aujourd'hui de l'évolution des genres. Le moment nous a donc paru favorable à la publication d'une série de brochures où cette évolution sera étudiée. Certes, nous ne prétendons pas faire ici œuvre d'érudit; mais nous résumons en une centaine de pages, sous un format commode, ce qui intéresse l'histoire d'un genre particulier.

Nous espérons être utile aux jeunes gens qui préparent un examen quelconque : brevet supérieur, baccalauréat, licence ès lettres. Mieux que dans un cours d'histoire littéraire, ils pourront suivre, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, le développement de la comédie, par exemple, ou de l'épopée. Et nous leur permettons ainsi de replacer plus aisément dans l'évolution du genre, la pièce de théâtre ou le poème que leur font expliquer leurs professeurs.

En terminant, nous formerons un vœu : celui d'avoir pour lecteurs, non seulement les écoliers et les étudiants, mais tous ceux qui s'occupent de littérature d'une façon désintéressée. Nous serions heureux si nos brochures pouvaient leur plaire et si, avant de lire quelque ouvrage d'un Hugo ou d'un Lamartine, d'un Balzac ou d'un Alphonse Daudet, d'un Augier ou d'un Rostand, ils venaient chercher en ces modestes essais l'histoire rapide du genre illustré par nos contemporains.

L. L.

MAXIMES ET PORTRAITS

(ÉVOLUTION DU GENRE)

CHAPITRE PREMIER

AVANT LA CONSTITUTION DU GENRE.

L'union de la Maxime et du Portrait. — Dans notre nation, de tout temps, on aima jouer au moraliste. Faire la leçon aux autres, édicter des préceptes, tracer à ses contemporains une ligne de conduite — que, bien souvent, on ne suit pas soi-même — c'est chose que connurent tous les peuples, mais ce fut plus encore le péché mignon des Français.

La morale ? On ne se borna point chez nous à l'enseigner dans les écoles ou du haut de la chaire chrétienne, mais un peu partout, dans les genres qui semblent lui convenir le moins, au théâtre et même à l'aide du roman. Les Ariste, les Cléante, les Philinte sont des prédicateurs de morale. Le Saint-Preux de J.-J. Rousseau et tant d'autres héros analogues ne le leur cèdent en rien sur ce point. Diderot, lui-même, qui écrivait quelque part : « Il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme, il n'y a ni vice, ni vertu, rien dont il

faille récompenser ou châtier » (1), Diderot s'écriait ailleurs : « O quel bien il en reviendrait aux hommes, si tous les arts d'imitation se proposaient un objet commun et concouraient, un jour, avec les lois pour nous faire aimer la vertu et haïr le vice ! » (2). Et il faisait représenter le *Père de famille* ! le *Fils naturel* ! Tant la manie de moraliser est un besoin de notre race !

Cette manie trouva satisfaction, tout d'abord, en la composition d'innombrables et copieux ouvrages didactiques. Le Moyen Age vit surgir des légions de traités moraux ou de livres similaires. On recourait pour les écrire, soit au latin d'Église, soit à la langue nationale. On mettait à contribution le vers aussi bien que la prose. On prenait pour complice jusqu'à l'histoire naturelle. Aussi dresser aujourd'hui une liste complète de ces rhapsodies serait un travail de bénédictin (3).

Mérite-t-elle, au surplus, l'attention d'autres lecteurs que les historiens et les érudits, cette cohue de « bestiaires », « d'exhortations », de « doctrinaux », de « castoiements », de « sommes », de « débats », d' « enseignements », de « bibles », d' « états du monde »? Qu'ils aient été composés

(1) Diderot, lettre à Landois, 29 juin 1756.

(2) Diderot, *De la poésie dramatique*, II.

(3) Citons entre autres : le *Petit Plet* de Chardri, le *Livre du chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*, le *Livre des Manières* d'Étienne de Fougères, la *Bible* de Guiot, la *Bible* de Hugues de Berzé, l'*Enseignement des princes* par Robert de Blois, le *Castoiement des dames*, les *Quatre âges de l'homme*, par Philippe de Novare, les *Lamentations de Mahieu*, le « Registre » de Gilles le Muisis, le *Besant de Dieu*, la *Somme le Roi*, le *Ménager de Paris*, etc., et pour ne pas oublier les œuvres allégoriques, *Carité et Miserere*, le *Pélerinage de la vie humaine*, le *Songe d'enfer*, la *Voie de Paradis*, le *Roman des ailes de rouesse*, etc.

par de pauvres jongleurs ou de brillants chevaliers, par des moines modestes ou d'orgueilleux prélats, leur valeur littéraire est presque nulle. Aucun ordre dans ces ouvrages qui sont, parfois, des encyclopédies informes où de hautes pensées se heurtent à des réflexions triviales et obscènes, où l'on vous recommande de ne pas mentir, tout de suite après vous avoir défendu de nettoyer avec la nappe et votre bouche, et votre nez (1). Aucune mesure non plus ; car, prompts à s'égarer en d'interminables digressions, les auteurs cèdent fâcheusement à leur amour de la rhétorique et veulent prouver leur érudition en accumulant les exemples! Aucun art, même dans la forme, puisque leurs vers sont frustes, sans harmonie, sans élégance, et qu'ils se servent le plus souvent de l'octosyllabe monotone ! Lourd pédantisme et allégorie précieuse s'alliant d'une monstrueuse façon à la crudité et à la violence, voilà ce que l'on trouve en ces livres qui, avec les meilleures intentions du monde, sont très franchement bien ennuyeux.

Déjà, même aux XIIIe et XIVe siècles, ces poèmes édifiants mais indigestes ne devaient charmer qu'un public spécial ; tout comme, au XVIe siècle, les traités de philosophie morale, écrits à l'imitation des anciens, ne furent généralement connus que des lettrés. « Les longs ouvrages me font peur », avouait Jean de La Fontaine, cet exemplaire parfait du Gaulois. Le peuple français partagea longtemps l'avis du Bonhomme. Désireux avant tout de précision et de clarté, il aima condenser

(1) Le *Castoiement des dames*, vers la fin.

une idée dans une formule brève, mais qui la traduisait bien : la « sentence » ou « maxime », dont la forme populaire est le proverbe, si cher à nos paysans. Vaniteux et malin, il goûta toujours le portrait, qui, vif et pittoresque, peut contenir les flatteries les plus délicates et les épigrammes les plus mordantes. On devait donc, un jour, avoir l'idée de mettre ces deux cadres au service de la morale ; et cela, d'autant plus facilement qu'ils permettaient de faire la leçon d'une façon aimable à un peuple qui aime l'analyse morale, mais qui recherche en tout l'agrément et s'épouvante de toute longueur.

A ce point de vue, la Maxime et le Portrait méritent d'être étudiés, et d'être étudiés ensemble. Il ne serait pas logique, en effet, de les séparer, puisqu'ils furent si intimement associés pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, époque où l'on en fit les auxiliaires de la morale, mais où ils vécurent, d'une vie propre, dans un domaine qui était bien le leur, et où, véritablement, ils constituèrent un genre littéraire.

Les origines de la Maxime. — Déjà, de droite ou de gauche, au moyen âge, on pourrait relever des phrases qui ont l'allure de « sentences ». Mais ce sont plutôt des proverbes ; et il y a loin des quelques malheureux exemples, que nous fourniraient la *Bible du seigneur de Berzé* ou les *Quatre âges de l'homme*, aux maximes de La Rochefoucauld et de La Bruyère, de Vauvenargues et de Chamfort.

La Renaissance, qui produisit au grand jour les

manuscrits enfouis dans l'ombre des monastères, devait attirer l'attention sur les sentences. Elles abondent, en effet, chez nombre d'auteurs anciens. Faut-il rappeler les Sept Sages de la Grèce ? Ils écrivaient à l'origine de la civilisation hellénique, et l'on nous a conservé, sous leur nom, des phrases courtes qui étaient susceptibles d'être gravées sur les murs d'une école, d'un monument public ou d'un temple. Toutes sont des conseils donnés d'une façon concise et frappante, et la forme impérative est chère à ces premiers moralistes. Mais certaines pensées ont déjà le tour que l'on aimera dans la maxime, et, par exemple, celle-ci qui est de Bias : « Il est infortuné celui qui ne supporte pas l'infortune » (1). De même, dans leurs distiques élégiaques, les poètes gnomiques, obligés qu'ils sont par la forme du vers de ramasser leur idée, atteignent souvent à la forte brièveté de la maxime. Solon et Phocylide, Mimnerme et Pythagore nous permettraient de le prouver aisément. Mais ne suffira-t-il point de ces quelques lignes de Théognis :

> On ne manque pas de compagnons pour manger et pour boire ; mais pour les choses sérieuses, on en trouve beaucoup moins.
>
> C'est dans la pauvreté, quand le besoin les presse, que le méchant et l'homme de bien se décèlent.
>
> Tromper un ennemi est chose difficile ; mais c'est chose facile que de tromper un ami.
>
> L'opinion est pour les hommes un grand mal ; l'expérience un précieux avantage. Beaucoup jugent des biens d'après l'opinion, non d'après l'expérience.

La sentence plaisait tellement aux Hellènes qu'on

(1) Ἀτυχὴς ὁ ἀτυχίαν μὴ φέρων.

a composé des recueils, en mettant à contribution leurs historiens, leurs orateurs, leurs poètes dramatiques, et notamment Euripide ou ce Ménandre qui inséra dans toutes ses comédies d'innombrables sentences d'un seul vers. A plus forte raison, les philosophes, quoique portés à développer largement, ne négligèrent point un instrument si commode. Il serait facile d'emprunter à toutes les sectes maintes maximes. « Faire le bien est plus agréable que le recevoir », dit Épicure. « Ce qui n'est point utile à la ruche n'est pas utile à l'abeille », écrit l'empereur Marc-Aurèle. Et, avec des oppositions de mots que rechercheront plus tard La Rochefoucauld et La Bruyère, le stoïcien Épictète déclare : « Ne vas point demander que le cours des choses se plie à ta volonté, mais que ta volonté accepte le cours des choses, et tu couleras des jours heureux » (1).

Chez les Latins, la moisson serait aussi riche ; mais nous pouvons nous borner ici à prononcer le nom de Publius Syrus, que ses sentences ont rendu immortel (2). C'était un esclave qui fit représenter des « mimes », petites pièces de théâtre fort naturalistes et généralement peu décentes. Il eut l'heureuse inspiration d'y glisser sous le couvert d'une intrigue scabreuse mille préceptes d'une grande élévation et d'une noblesse rare, mille observations morales qui attestaient beaucoup d'expérience et de finesse. Elles sont de

(1) Le texte grec de cette maxime montrera mieux qu'une traduction française ce que nous voulons dire : Μὴ ζήτει τὰ γινόμενα γίνεσθαι ὡς θέλεις. ἀλλὰ θέλε τὰ γινόμενα ὡς γίνεται, καὶ εὐροήσεις.

(2) Publius Syrus, né en Syrie, affranchi par son maître. Il vivait à l'époque de Jules César.

Publius Syrus ces sentences auxquelles, parfois le vers trochaïque, plus souvent le vers iambique, si rapide et si nerveux, donne dans le texte latin tant de force et de relief :

Un sot vieillard n'a pas longtemps vécu : il a existé longtemps.
L'avare ne fait rien de bien que quand il meurt.
C'est recevoir le bienfait soi-même que de l'accorder à qui le mérite.
Qui désire la mort fait accuser sa vie.
Un beau visage est une muette recommandation.
Il n'y a jamais que celui qui n'a pas d'honneur qui le perde.
Pleurs d'héritiers sont rires sous le masque.
Le pauvre manque de peu, l'avare de tout.
L'homme de bien peut être appelé malheureux, il ne peut l'être.
C'est donner à moitié que de savoir bien refuser.
Une amitié qui finit n'a même pas commencé.
Qui ne vit que pour soi est vraiment mort pour les autres.
Il importe de vivre bien : il n'importe pas de vivre longtemps.
L'argent est ton esclave, si tu sais bien l'employer ; ton maître, si tu ne le sais pas.
Une mauvaise conscience est souvent à l'abri du danger, jamais de la crainte.
Un homme brave ne supporte pas d'affront, un homme bien né n'en fait pas (1).

Voilà vraiment des maximes « fort belles, d'une morale pure, d'une psychologie pénétrante, d'un style vif, ferme et piquant » (2). On comprend que philosophes, critiques, orateurs, aient été heureux de puiser à pleines mains dans ces mimes et nous

(1) Citons en quelques-unes dans le texte : « Desunt inopiæ pauca, avaritiæ omnia. — Heredis fletus sub persona risus est. — Crimen relinquit vitæ mortem qui appetit. — Refert quam quis bene vivat; quam diu, non refert. — Quæ desiit amicitia non cœpit quidem. — Miser dici bonus vir, esse non potest. — Annosus stultus non diu vixit, diu fuit.

(2) R. Pichon, *Histoire de la littérature latine*, page 89 (Hachette).

aient ainsi conservé ce trésor de la sagesse antique (1). On souscrit surtout à ce jugement où Sénèque, grand admirateur de Publius Syrus, apprécie fort justement les mérites de cet auteur, et, en même temps, les services que peut rendre, à toutes les époques, la Maxime : « Nous faisons de grands discours aux hommes sur le mépris, sur l'usage des richesses, sur tous les principes de la morale ; mais les mêmes préceptes enfermés dans un vers font sur l'esprit une impression plus vive et qui durera plus longtemps ».

La forme sentencieuse — nous le constatons — plaisait fort à la race grecque et à la race latine. Un beau jour, dans les bibliothèques des couvents, de hardis chercheurs exhumèrent ce que l'antiquité avait produit de mieux en ce genre. Il y avait là de quoi fortifier notre goût national pour la maxime, puisque nous avions désormais devant les yeux de bons modèles. Malheureusement, les poètes du XVI[e] siècle se préoccupèrent seulement de copier les poètes gnomiques de la Grèce ; ils se comportèrent en purs érudits, et leurs essais furent presque tous infructueux.

Antoine de Baïf intitulait pompeusement son recueil les ***Mimes, enseignements et proverbes***. Mais on peut parcourir ces dix mille vers octosyllabiques, groupés en monotones sixains : on n'y trouvera rien qui soit près de valoir les sentences de Publius Syrus. Ce sont dissertations filandreuses, que le rythme adopté rend plus insupportables encore, sur la religion, les devoirs d'un roi, la

(1) On a composé, grâce à eux, un recueil, où les sentences de P. Syrus sont classées par ordre alphabétique.

guerre civile. Des fables, un peu maigres, jettent quelque agrément dans ce livre austère (1). Mais, lorsque Baïf veut formuler des sentences à la façon des anciens, il ne sait, en rhéteur, qu'accumuler des proverbes qui courent les uns après les autres à la débandade, comme le prouveront les sixains que voici :

L'homme propose et Dieu dispose.
Nul n'est heureux en toute chose.
Force n'est droit et fait le droit.
Qui fait folie et la publie
Est fou d'une double folie.
Le fol prend l'envers pour l'endroit.

S'endetter fait le libre esclave.
Vin s'abonit en fraîche cave ;
Bon vin s'aigrit en chaud cellier.
Vigne double si elle est close.
Chiche plaideur perdra sa cause.
Le temps est un bon conseillier.

Gui du Faur de Pibrac fit une tentative plus sérieuse quand il publia, en 1574, les ***Cinquante quatrains*** *contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocylides, Épicharmus et autres poètes grecs* (2). Le nombre des quatrains devait s'accroître par la suite, et nous en possédons cent vingt-six, tous de la main de l'excellent conseiller. Ils visent, assurément, comme l'indique le titre de l'ouvrage, à rivaliser de concision avec les distiques des poètes grecs ; et ce titre, fort significatif, est par

(1) Sur Antoine de Baïf, poète et fabuliste, voir nos volumes *la Poésie lyrique* et *la Fable*.

(2) Gui du Faur de Pibrac (1529-1584) fut conseiller d'État en 1570, après avoir été avocat général au Parlement de Paris.

cela même fort intéressant. Mais les quatrains du « sieur de Pibrac » nous choquent par leur prosaïsme ; et ce sont de pauvres maximes que celles-ci, pourtant choisies parmi les meilleures :

Cil qui se pense et se dit être sage
Tiens-le pour fol, et celui qui savant
Se fait nommer sonde-le bien avant,
Tu trouveras que ce n'est que langage.

*

Haïr le vrai, se feindre en toutes choses,
Sonder le simple afin de l'attraper,
Braver le faible et sur l'absent draper,
Sont de la Cour les œillets et les roses.

En définitive, ce que l'époque nous légua peut-être de moins médiocre en matière de poésie gnomique ce sont les ***Tablettes ou quatrains de la Vie et de la Mort*** par Pierre Mathieu, conseiller du roi (1). Auteur de tragédies pitoyables et de livres historiques fort mal écrits (2), notre moraliste devait fatalement offenser souvent le bon goût. Il veut étaler son érudition. Il ne nous fait grâce d'aucun exemple ; il nous montre « Ptolémée en croix, Boleslas en cuisine, en cage Bajazet et Richard en prison » ; il évoque Chilpéric, Gordian, Brunehilde, Longuemare et Sapor ! Et puis, soudain, en tournant la page, on découvre des quatrains fort bien tournés, et qui paraissent meilleurs encore, si on les compare à ceux de Pibrac :

Une rage de dents, une fièvre, une goutte,
Un ulcère en ta jambe, une pierre en tes reins

(1) Pierre Mathieu (1563-1621). Après avoir été un enragé ligueur, il se rallia au parti d'Henri IV, qui fit de lui son historiographe. Ses *Tablettes* parurent pour la première fois en 1612. On les réimprima avec les quatrains de Pibrac en 1642.

(2) Voir, à cet égard, *Drame et tragédie* et *L'Histoire.*

Te contraint distiller ton âme goutte à goutte,
Et, quand la mort t'en veux délivrer, tu t'en plains.

*

Jamais des mains d'un grand le petit ne s'échappe,
C'est un rat se jouant proche du chat qui dort,
Qui le laisse courir, puis tout à coup l'attrape,
Et ses caresses sont les signes de la mort.

*

Jusqu'au dernier soupir l'homme a désir d'apprendre ;
Socrate vit, vieillit et meurt en apprenant :
La science ne peut de la mort le défendre,
Et savoir bien mourir c'est être bien savant.

*

L'orgueil sous le manteau du philosophe éclate :
On donne de beaux noms aux effets odieux :
Comme on s'excuse au mal, en la cause on se flatte,
On accuse plutôt la lampe que les yeux.

*

Qui t'a ravi l'honneur se trompe, s'il présume
La vie te laissant qu'il te fait un grand bien :
L'oiseau ne doit plus vivre ayant perdu sa plume ;
Quand l'honneur est perdu, le reste n'est plus rien.

Dans tout cela il y a beaucoup de bon sens, et l'expression ne laisse point d'être, plus souvent qu'on ne le croirait, ferme et nette. En 1660, grâce à ces qualités, l'ouvrage jouissait encore d'une réputation considérable, et Molière le faisait louer en ces termes, dans *Sganarelle*, par le bon bourgeois Gorgibus :

Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les *Quatrains* de Pibrac et les doctes *Tablettes*
Du conseiller Mathieu : l'ouvrage est de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

Les poètes gnomiques de Rome et de la Grèce exercèrent donc alors une influence manifeste ; on essaya, sans grand succès, de rivaliser avec eux ; mais tous ces efforts ne furent point perdus pour le genre ; et ils avaient, sans doute, lu Pibrac ou Mathieu ceux qui, au XVII[e] siècle, triomphèrent dans la maxime.

Ils avaient lu Montaigne à coup sûr ; et chez celui-là aussi ils purent relever des maximes. Les **Essais** du grand moraliste sont évidemment un recueil de dissertations capricieuses et libres sur des sujets divers, sur les *Livres* et l'*Amitié* aussi bien que sur les *Cannibales* et les *Coches*. Mais le style qu'aimait ce nonchalant épicurien c'était celui d'une conversation animée ; son « parler » il le veut « nerveux », « mâle et militaire », « bref et brusque » ; il rejette la période cicéronienne, étant soucieux avant tout d'une cadence « brève » et « qui tombe court ». Aussi ses phrases si longues sont-elles composées de petites phrases très prestes. Aussi, très souvent, suffit-il d'isoler du reste certaines d'entre elles pour qu'elles constituent des « sentences ». Qu'on en juge plutôt !

La mort est bien le bout, non pourtant le but de la vie.

Bonne femme et *bon mariage* se dit non de qui l'est, mais duquel on se tait.

Au travers de la passion les fautes nous apparaissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillard.

Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à même moule.

L'affirmation et l'opinion sont signes exprès de bêtise.

L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne ?

Mille diverses sortes de maux arrivent à moi à la file : je les eusse plus gaillardement soufferts à la foule.

Qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace,
ni faculté qui sente autre chose que la mort et la terre.

Ne sont-ce point là de vraies maximes, parfois même avec ces pointes que n'aura point le courage de fuir, en un genre qui s'y prête fort, même l'auteur des *Caractères* ? Dans les recoins de tous les chapitres on en dénicherait cent autres, plus caractéristiques encore, que Pascal et La Rochefoucauld ne dédaignèrent point d'imiter même de fort près (1). Mais, si l'on avait le goût de la maxime et si, à l'école de l'antiquité, on avait appris à composer des sentences brèves et substantielles que l'on glissait un peu partout, jusqu'au XVIIe siècle néanmoins il n'y eût rien de définitif, et, à vrai dire, le Genre n'exista point.

Les origines du Portrait. — De droite ou de gauche également, dans les œuvres écrites en langue française, ne manquaient pas les portraits. Le cadre était, nous l'avons dit, susceptible d'agréer beaucoup à nos ancêtres. Déjà, sur la terre de France, chacun était heureux de se peindre soi-même, d'un pinceau flatteur, bien entendu ! Chacun se réjouissait de peindre les autres, mais avec moins de complaisance. Et nos mémorialistes du moyen âge nous sont de sûrs garants de cette disposition naturelle à la race.

(1) Il suffit de parcourir les notes mises par M. Havet dans sa savante édition de Pascal, pour s'en rendre compte. MM. Gilbert et Gourdault firent le même travail pour La Rochefoucauld. M. Faguet nous affirme dans son *XVIe siècle* que le duc doit à l'auteur des *Essais* : « Deux choses ne se peuvent regarder fixement, le soleil et la mort » et « Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons dans la composition des remèdes »

Ouvrez l'*Histoire de saint Louis* ! Certes le roi tient grande place dans le livre : il n'est pas le seul héros, cependant. Il lui faut partager l'attention du lecteur avec un autre personnage, qui est tout bonnement l'auteur, Messire Jehan de Joinville ; et le malin sénéchal de Champagne multiplie les confidences personnelles, trop heureux que la postérité puisse le connaître de pied en cap. Il n'arrive jamais à s'oublier, et tout lui est prétexte à se raconter lui-même, sans fausse modestie comme sans orgueil déplaisant. D'autres historiens n'oseront point se confesser publiquement avec une telle ingénuité, mais ils n'éprouveront aucun scrupule à nous décrire leur prochain. Tel fut le cas de Froissart dans ses *Chroniques* et de Commynes dans ses *Mémoires*. Ce dernier, esprit positif et pénétrant, fait preuve d'un réel talent de psychologue quand il campe devant nous quelque personnage qu'il connut bien. Au sortir de la lecture des *Mémoires*, il semble, tellement on les voit nettement, qu'on a fréquenté Édouard IV, Charles de Bourgogne et Louis XI : Édouard, un bellâtre et un jouisseur, dont on achète la conscience avec quelques tonneaux d'or et en faisant ripailler ses soldats ; Charles, un duc libéral et magnifique « qui avait de bonnes parties et vertueuses », mais un présomptueux et un fou ; Louis XI surtout, dont il ne tait point la causticité fâcheuse et les terreurs folles devant la mort, mais qui fut le modèle des politiques, le plus habile des souverains, et « le plus sage entre tous pour soi tirer d'un mauvais pas ». Le portrait du roi est particulièrement soigné, et Commynes ren-

contre parfois la vigueur et l'accent d'un Tacite, quand il peint le rusé compère de Plessis-lès-Tours avec l'affectueuse admiration d'un disciple pour son maître vénéré. Mais tous, aussi bien Joinville que Froissart ou Commynes, éparpillent au cours de l'ouvrage des détails que l'art ordonnait de rassembler et de condenser, après avoir sévèrement choisi. Ils nous laissèrent le soin de procéder à ce travail ; et. se bornant à consigner ce qu'ils virent, ils ne pensèrent pas que le portrait se prêtait éminemment à l'étude générale du cœur humain et à l'instruction de leurs semblables.

L'utilité du portrait, des écrivains moins bien doués l'entrevirent. Nous nous en apercevons en feuilletant le *Livre des manières* et la *Bible Guiot*, la *Bible du seigneur de Berzé* et le *Besant de Dieu*, les *Quatre âges de l'homme* et les *Lamentations* de Mahieu. Celui-ci nous décrira un ordre, un corps de métier, une classe de la société, un « état du monde ». Celui-là nous voudra portraiturer les âges et les sexes. Chevaliers qui s'amusent en désertant leurs devoirs, marchands qui trompent sur le poids ou sur la qualité de la marchandise, clercs au savoir léger et à la conduite plus légère encore, juges corrompus, avocats sans pudeur, médecins ignares et meurtriers : tout y passe. Ou bien, voici l'enfance, la jeunesse, l'âge viril, la vieillesse ; et l'on nous en conte les habitudes, les passions, les vices... moins souvent, hélas ! les vertus. Ou bien c'est la Femme qui pose devant ces peintres terribles, et, en bons Gaulois, ils lui attribuent tous les défauts : esprit « rioteur » ou querelleur, avidité, curiosité, désobéissance, super-

stition, cruauté, gloutonnerie. J'en passe et des meilleurs! Tout cela, du reste, est surchargé de légendes, d'historiettes, d'anecdotes, empruntées à l'histoire profane, à la mythologie, à la Bible (1). Et jamais on n'a l'occasion de louer dans ces portraits la concision et la netteté nécessaires.

Ici encore, grâce aux humanistes de la Renaissance, l'action de l'antiquité devait se manifester largement. Dans les ouvrages grecs et latins qu'ils retrouvèrent et éditèrent, que d'admirables portraits burinés par de maîtres artistes! et quelle riche galerie on constituerait rien qu'en s'adressant aux historiens, aux auteurs comiques, aux orateurs: un Plutarque et un Tacite, un Ménandre et un Plaute (2), un Démosthène et un Cicéron! Mais point n'est besoin d'aller chercher ailleurs que chez les philosophes et les moralistes, c'est-à-dire chez ceux qui demandent au Portrait de les aider à nous corriger de nos défauts et qui, par cela même, relèvent plus directement de cette étude.

Au deuxième livre de sa ***Rhétorique***, par exemple, Aristote ne se contente point de définir avec pénétration et finesse la plupart de nos passions : il appuie ses observations par des portraits qui furent visiblement l'objet d'un soin extrême. On pourra étudier les esquisses qu'il nous traça des nobles, des riches, des gens puissants ou heureux ; mais rien ne surpasse son tableau des trois

(1) Dans les *Lamentations*, Mahieu a dressé un catalogue des femmes célèbres par leurs fautes ou leurs vices : Ève, Eurydice, la femme de Loth, Bethsabée, Dalila, Pasiphaé, Biblis, Phèdre, Didon, etc.

(2) Il faudrait ici donner trop d'indications. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de signaler l'amusant portrait des bavards dans le *Trinummus* de Plaute (acte I, scène 2).

âges — si souvent imité depuis lors, dans tous les genres littéraires et dans toutes les langues (1). — Le portrait de la jeunesse, surtout, se recommande par la connaissance parfaite de la nature humaine, par l'étonnante précision de la peinture, par la ressemblance absolue avec le modèle. Et l'on s'écriera : « Comme c'est vrai ! » après avoir lu ce passage :

Les jeunes gens sont inconstants dans leurs désirs et prompts à se dégoûter. Ils désirent avec ardeur, mais ils se lassent bientôt ; car leur volonté, semblable à la faim et à la soif des malades, a plus de vivacité que de force. Ils sont colères, emportés et, s'abandonnant à leur fougue, ils ne peuvent se rendre maîtres de leur colère ; avides d'honneur, ils ne supportent pas d'être comptés pour rien, et ils s'indignent quand ils croient qu'on a des torts envers eux... Ils ne sont pas méchants, mais simples et candides, parce qu'ils n'ont pas eu encore le spectacle de nombreuses perversités ; confiants, parce qu'ils n'ont pas été trompés souvent ; pleins d'espérance, parce que leur nature bouillante ressemble à l'ivresse du vin. Le plus souvent, ils vivent d'espérance, car l'espérance appartient à l'avenir, comme le souvenir au passé. Pour les jeunes gens, l'avenir est long et le passé court ; car, au matin de la vie, on croit n'avoir à se souvenir de rien, mais au contraire tout à espérer ; et par là même, ils se laissent facilement duper, car ils espèrent facilement.

Sous la direction d'un pareil maître, quel homme bien doué n'eût point acquis rapidement l'art difficile du portraitiste ? Théophraste d'Erèse, son disciple favori, sut profiter des leçons d'Aristote (2). Tout comme le chef de l'École — auquel

(1) Rappelons Horace, Boileau, Vauquelin de la Fresnaye, Bossuet (la Jeunesse dans le *Panégyrique de Saint Bernard*). Aristote ayant été traduit en arabe, en syriaque, en latin, il est probable que, très connu au moyen âge, il inspira les *Quatre âges de l'homme*, de Philippe de Novare.

(2) Théophraste, né à Erèse dans l'île de Lesbos en 372, fut, après Aristote, le chef de l'école péripatéticienne.

il succéda — ce fut un polygraphe. Physique, botanique, histoire naturelle, jurisprudence, littérature, il avait parlé de tout. Cependant, à cause de La Bruyère, son principal titre de gloire sera désormais les ***Caractères*** (1).

Si l'on en croyait Charpentier qui, en sa qualité de directeur, reçut La Bruyère à l'Académie française, le mérite de ce recueil serait très considérable.

« Théophraste, disait-il, a traité la chose d'un air plus philosophique : il n'a envisagé que l'universel, vous êtes plus descendu dans le particulier. Vous avez fait vos portraits d'après nature ; lui n'a fait les siens que sur une idée générale. Vos portraits ressemblent à de certaines personnes, et souvent on les devine ; les siens ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause que ses portraits ressembleront toujours ; mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirés ».

Il faut en rabattre beaucoup. Le désir de froisser un adversaire excitait, ce jour-là, Charpentier ; et La Bruyère appréciait plus justement son prédécesseur antique, lorsqu'il vantait « la manière naïve dont tous ses caractères sont exprimés ». On le constatera très vite en suivant, d'après Théophraste, le manège du superstitieux, de l'officieux mal habile, du vaniteux, du nouvelliste, du diseur de riens. Donnons ce dernier portrait : il est court et nous permettra de bien juger.

La sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne

(1) Le mot χαρακτήρ, voulait dire « signe gravé, empreinte » ; d'où par extension « figure gravée » (sur bois, pierre, métal) et ensuite « traits particuliers à une personne, portrait ».

qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connaît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets, ni un seul service ; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères. De là, il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville. Il dit qu'au printemps où commencent les Bacchanales, la mer devient navigable ; qu'un peu de pluie serait utile aux biens de la terre et ferait espérer une bonne récolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères ; il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique ; quel est le quantième du mois ; il lui dit qu'il a eu, la veille, une indigestion, et, si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira point d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères se célèbrent dans le mois d'août, les Apaturies au mois d'octobre, et à la campagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si on veut du moins éviter la fièvre ; car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir, ni le temps de vos affaires ? (1).

On voit quelle est la méthode de Théophraste. Il commence par définir le travers. Puis, en abusant des formules vagues, sans donner un nom au personnage, sans se préoccuper de la physionomie, du geste et des autres signes extérieurs qui trahissent toujours quelque peu l'intimité de la conscience, il décrit la dissimulation, la complaisance, la loquacité, l'avarice, avec force petits détails qui s'entassent, mais qui sont tous loin d'avoir une valeur réelle et que le moraliste groupe

(1) Traduction de La Bruyère.

au petit bonheur. N'en déplaise, d'ailleurs, à Charpentier, les ridicules raillés par Théophraste sont souvent bien particuliers et trop spéciaux à un individu ou à une ville (1). Nous reconnaissons volontiers l'intérêt qu'offrent ces portraits, et leur mérite ; mais on ne saurait, sans mauvais goût, les préférer à ceux de La Bruyère, plus pittoresques, plus vivants, plus généraux.

Très supérieur à Théophraste aurait été le latin Sénèque, s'il eût entrepris de composer des *Caractères*. L'ancien précepteur de Néron vécut longtemps, sans encombre, à une époque difficile ; et cela, au milieu de courtisans ou d'espions qui le guettaient, au milieu de gens contre lesquels il devait se tenir en garde. Ses qualités natives de psychologue s'aiguisèrent dans un pareil milieu. Il apprit à lire sur un visage ; il interpréta le moindre geste ; et, comme il fut également le directeur de conscience le plus achalandé du siècle, nul n'excella mieux que lui à scruter les replis du cœur humain, à dessiner joliment quelques spécimens de notre espèce. C'est un petit chef-d'œuvre que son portrait des oisifs (2), dont nous extrayons ces lignes pleines de verve et d'ironie :

> Appelez-vous oisif celui qui s'occupe à ranger avec une méticuleuse symétrie des vases de Corinthe, que rend précieux la manie de quelques amateurs, et qui passe la plus grande partie de ses jours à polir de petites lames rouillées ?... Appelez-vous oisifs ceux qui passent nombre d'heures chez un barbier pour se faire arracher le moindre poil poussé pendant la nuit, pour délibérer sur chaque cheveu, pour qu'on redresse leur coiffure abattue, pour que

(1) Voir, par exemple, le portrait de l'homme superstitieux.
(2) *Sur la brièveté de la vie*, c. 12.

de droite ou de gauche on ramène leurs cheveux clairsemés ? Quelle colère, si le barbier, croyant avoir affaire à des hommes, y met un peu de négligence ! Comme ils s'enflamment si l'on a coupé quelque peu de leur crinière, si un cheveu sort du rang, si tout ne tombe pas en boucles bien égales ! Lequel d'entre eux ne préférerait voir la république en désordre plutôt que sa chevelure ? Lequel n'est pas plus inquiet de l'ajustement de sa tête que de son propre salut Lequel n'aimerait mieux être bien coiffé qu'homme de bien ? Appelez-vous oisifs ces hommes qui partagent leur vie entre le peigne et le miroir ?... Non ! ce ne sont pas des oisifs, mais des gens inutilement occupés !

Grâce à d'aussi parfaits modèles, le goût du portrait se développa au XVIe siècle. Les mémorialistes d'alors, un Brantôme ou une Marguerite de Valois, apportent à portraiturer leurs contemporains plus d'art qu'un Joinville ou qu'un Commynes, et ils attestent ainsi les progrès accomplis dans la peinture de l'humanité sous la discipline des anciens. Mais il importait qu'un moraliste démontrât l'utilité du portrait dans la morale : ce moraliste vint, et ce fut Michel de Montaigne.

« Car c'est moi que je peins ! ». Le portrait chez Montaigne (1). — Ce n'est point le lieu d'exposer et de discuter ici la philosophie de Montaigne. Nous n'avons point à nous préoccuper de ses idées, mais de ce qu'il fut dans le monde et de la confession qu'il nous laissa.

Michel Eyquem ! Les médisants du XVIe siècle vous auraient tenu sur son compte mille propos

(1) Michel de Montaigne (1533-1592). — Nous renvoyons pour tout ce qui concerne l'homme, sa vie, ses idées, à l'*Histoire de la Littérature française* de M. René Doumic et à *Montaigne* (*L'éducation du jugement*), par M. Gabriel Compayré (*Les Grands Éducateurs*, librairie P. Delaplane).

désobligeants. En effet, ses pères s'étaient enrichis en vendant du poisson salé; ils s'étaient « décrassés » plus tard en achetant le fief de Montaigne, dont ils prirent le nom ; ils avaient payé leur noblesse deniers comptants. Lui-même ne pouvait, en ce siècle de lutte et d'action, que faire pitié aux hommes d'énergie. Ce nonchalant se lassait vite de tout ; il donna de bonne heure sa démission de conseiller au Parlement ; il n'aimait point le métier des armes ; et, pendant qu'il était maire de Bordeaux, loin de cette ville dévastée par une épidémie de peste, il s'enfuit avec plus de prudence que de courage. Mais ceux qui le connaissaient plus intimement l'aimaient beaucoup ; ils vantaient son agréable commerce ; et, comme eux, la postérité séduite se montra indulgente pour cet égoïste raffiné. Au fond, Montaigne n'était pas un sceptique (1) : il fut un épicurien aimable, un voluptueux. Il rechercha le plaisir sous toutes ses formes, matérielles ou intellectuelles, qu'il s'agît de déguster un bon plat ou de savourer un livre aimé. Il s'efforça de cheminer par des routes faciles et « doux-fleurantes ». « Pour moi donc, disait-il, j'aime la vie et la cultive. » Soucieux principalement d'éviter la moindre peine physique ou morale, ce fut de cette maxime qu'il s'inspira dans ses actes et dans ses écrits. Les Épicuriens de la belle époque eûssent ouvert à ce sage la porte de leurs jardins.

Mais, pour en revenir à l'histoire du Portrait,

(1) Il se sert du scepticisme, comme d'une arme, contre ceux (trop nombreux alors) qui, au nom de la vérité ou de la raison, prétendaient obliger les autres à partager leurs opinions.

quand on lit les *Essais* pour la première fois, on se demande — et à juste titre — où peut bien être l'unité du livre. Un chapitre sur les *destriers* précède une dissertation sur les *coutumes anciennes*, et, après quelques pages où il a parlé des *armes des Parthes*, Montaigne nous entretient au sujet des *livres*. Quel lien peut exister entre des choses si différentes? Eh bien! il y a dans les *Essais* quelque chose qui leur donne certaine unité. La personnalité de l'auteur s'y étale, et, partout, il trouve occasion de se rappeler à notre souvenir plus que le permet la modestie. Ce n'est point trahison de sa part, car il nous en avertit loyalement dès la préface.

Je veux, dit-il, qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et sans artifice; car *c'est moy que je peinds*. Mes deffauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la révérence publicque me l'a permis... Ainsi, lecteur, *je suis moy mesme la matière de mon livre* : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain. Adieu donc !

Ailleurs, au chapitre 6 du livre II, il déclarait : « Il y a plusieurs années que je n'ai que moy pour visée à mes pensées, que je ne contrôle et n'estudie que moy ; et si j'estudie aultre chose, c'est pour souldain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire ». Et, quelques lignes plus bas, il ajoutait : « Je m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons paraissent, chaque pièce en son siège... Ce ne sont mes gestes que j'écris; c'est moy, c'est mon essence » (1). La voilà l'intention des *Essais* ! La

(1) Voir également, livre II, c. 18 : « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a faict, etc. »

voilà l'unité de ces cent sept chapitres! Comme les peintres flamands ou hollandais, les Rubens et les Rembrandt, qui se peignirent eux-mêmes, soit tout seuls, soit en compagnie de leurs femmes Isabella Brandt ou Saskia, Montaigne — qui oublie, d'ailleurs, Mme de Montaigne — suspend un peu partout des portraits de sa propre personne. Et, dit-il, dans la préface, « que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encore soubs la doulce liberté des premières loix de nature, je t'asseure que je m'y feusse très volontiers peinct tout entier et tout nud ».

« Tout entier » et « trop nu »! Voilà ce que certains lui reprochent, et l'on a beaucoup critiqué Montaigne de s'être pris comme sujet d'étude et comme centre d'un livre. Certes, ce que l'on peut appeler la littérature « personnelle » est fort déplaisant. A moins qu'il n'ait joué un rôle considérable dans l'histoire contemporaine ou qu'il ne soit un grand esprit, l'homme qui se raconte à ses semblables est trop souvent porté à considérer ses moindres actions comme des merveilles et les aventures même insignifiantes qui lui arrivent comme dignes d'être admirées par les générations futures. Nous avons trop souffert, depuis lors, de ce défaut pour ne point approuver chez les Messieurs de Port-Royal cette haine de l'égoïsme littéraire ; et Montaigne semble bien leur donner raison, en plus d'un endroit, notamment dans le fameux chapitre de l'*Expérience* (1). Il ne nous épargne point assez les aveux inutiles ou bizarres. Qu'il aime à voyager plus qu'à bâtir, qu'il déteste écrire des lettres ou

(1) *Les Essais*, livre III, c. 13.

soutenir des procès, qu'il sache au besoin fermer les yeux sur les larcins, subtilement faits, par ses domestiques, soit ! et nous admettons qu'il nous énumère aussi les qualités requises par lui chez un gendre (1). Mais, franchement, valait-il bien la peine de consigner qu'il avait la peau douce et s'imprégnant vite de toutes les senteurs, qu'il préférait le sauterne aux autres vins et était friand de poisson ou de viandes saignantes, qu'il avait la colique et tout ce qui s'en suit ?

Je ne suis excessivement désireux — dit-il dans le chapitre sur l'*Expérience* — ny de salades, ny de fruicts, sauf les melons : mon père haïssait toutes sortes de saulces ; je les aime toutes. Le trop manger m'empesche ; mais, par sa qualité, je n'ay encore cognaissance bien certaine qu'aulcune viande me nuise ; comme aussi je ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et incogneus ; car des raiforts, pour exemple, je les ay trouvés premièrem ent commodes ; depuis, fascheux ; à présent, derechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomach et mon appétit aller ainsi se diversifiant ; j'ai rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc.

Et que nous importe tout cela? tout comme le fait qu'on ne lui bassine pas son lit, qu'il mange sans nappe, qu'il dort neuf heures de suite, qu'il se crotte fort haut quand il va à pied (2). On peut être froissé de cette naïveté souvent indécente ; on peut en sourire plus souvent encore. Mais ces mesquineries ou ces exagérations n'autorisent point le dédain injurieux des gens de Port-Royal pour la méthode de Montaigne.

(1) *Les Essais*, livre I, c. 29 ; II, c. 17 ; III, c. 9, 10 et 13.

(2) Outre les chapitres déjà cités, consulter le *Journal de voyage*.

Le moraliste du XVIe siècle est parti d'une idée juste. Enthousiastes de l'antiquité, ses contemporains avaient surtout étudié l'homme dans les œuvres des auteurs anciens. Montaigne fut comme eux un infatigable lecteur des Horace, des Sénèque, des Plutarque. Mais il pensa qu'il fallait contrôler leurs observations, qu'il fallait démêler ce qu'il y avait chez eux de particulier à une époque ou à une race et ce qu'il y avait d'éternellement humain. Comment le faire, sinon en soumettant notre personne à un continuel et minutieux examen, car chaque individu « porte la forme entière de l'humaine condition »? Montaigne s'est donc considéré comme un échantillon de l'espèce, et il s'est étudié, comme tel, ainsi qu'il l'affirme, « de bonne foy ». La méthode est parfaitement légitime. Ce qui serait blâmable, ce serait de s'en tenir à cette psychologie toute intime.

Montaigne eut garde de donner dans ce défaut. Il avoue avoir observé tous les gens qui passaient à sa portée et les avoir, quand c'était possible, interrogés sur leur genre de vie ou leurs sentiments En sa « librairie » de Montaigne, il a fréquenté, aux heures des délicieuses lectures, les poètes, les philosophes, les historiens, de toute époque aussi bien que de tous pays; et il a fait son profit de leurs remarques. En un mot, il a pratiqué l'observation du passé dans les livres et l'observation journalière de ses semblables dans le monde qui est « le mirouer où il nous fault regarder pour nous cognoistre de bon biais ». Mais, ces précautions prises, il eut raison de commencer par s'étudier lui-même et de consacrer beaucoup de temps à cette étude;

car l'observation intérieure est la base de toute philosophie. Déjà, au temps de Socrate, c'était le premier mot de la sagesse que cette formule gravée dans le temple de Delphes : Γνῶθι σεαυτόν, « Connais-toi, toi-même » ; et, plus tard, Voltaire, parlant de Montaigne, disait avec beaucoup de justesse : « Le charmant projet qu'il a eu de se peindre naïvement comme il l'a fait, car il a peint la nature humaine ».

Quoi qu'on pense, au surplus, de la tentative, les *Essais* sont un portrait de l'auteur, ou plutôt un album de photographies, car il est heureux de se présenter à nous dans toutes les poses. « Je dois universellement mon portrait au public », disait-il dans le chapitre 5 du livre III. C'est qu'il avait compris l'importance du portrait pour la morale, et qu'ayant à choisir entre se peindre lui-même ou peindre ies autres, il préféra le premier parti pour bien des raisons.

En 1659, dans la préface de la *Galerie des Portraits de Mlle de Montpensier*, Segrais pour justifier la vogue du genre invoquait l'exemple de Montaigne et saluait en lui un précurseur (1). Segrais n'avait pas tort de le faire ; car le portrait, tel qu'on le traitera longtemps, est déjà dans les *Essais* avec ses qualités et avec ses défauts. Pendant la première partie de ce XVIIe siècle, qui se préoccupa si fort du cœur humain, on restera longtemps très individualiste dans les poésies lyriques de l'école irrégulière, dans les romans,

(1) *La Galerie des Portraits* (édition Barthélémy), page XVII : « Michel de Montaigne en a usé de la sorte, et combien y a-t-il de chapitres en ses *Essais* où il ne nous entretient que de ses imperfections, etc. »

surtout dans les recueils de portraits qui surgiront en abondance. Et, sûrement, il y aura là l'influence de Montaigne, qu'on aima beaucoup alors dans le beau monde : si bien qu'il s'explique le cri de Pascal, presque mourant, à l'adresse de ce prédécesseur, dont les *Essais* lui avaient cependant été bien utiles : « Le sot projet qu'il a de se peindre ! et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal » (1).

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : Pour les textes des poèmes didactiques du moyen âge, nous renvoyons à la bibliographie donnée par Gaston Paris dans sa *Littérature française au moyen âge* (Hachette), et son *Esquisse historique de la littérature française au moyen âge* (Colin). Pour les moralistes grecs : *Pensées et pages morales*, extraites des auteurs grecs (Puech, à la librairie Colin ; Lemercier, à la librairie Delagrave ; Ernault, à la librairie Garnier). Pour les moralistes latins : Publius Syrus (Ribbeck : *Comicorum latinorum fragmenta*) ; *Pages et pensées morales* (Lehanneur, à la librairie Garnier ; Lantoine, à la librairie Colin). — Pibrac (éditions de 1574 et de 1642, cette dernière avec les Tablettes du conseiller Mathieu ; et, en 1874, à la librairie Lemerre, l'édition de M. Claretie). — Montaigne : outre les éditions originales de 1580 et de 1588, édition Le Clerc, édition Louandre (1862), édition Jouaust (1886).

Ch. V. Langlois : *La Vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps* (Hachette, 1908) ; Cougny : *Pibrac, sa vie et ses écrits* (1869) ; Compayré : *Montaigne et l'éducation du jugement* (Delaplane) ; Stappfer : *Montaigne* (Hachette, 1895) ; Lanusse : *Montaigne* (Lecène et Oudin, 1895) ; Paul Bonnefon : *Montaigne, l'homme et l'œuvre* (1899) ; Faguet : *Seizième siècle* (Lecène, 1894) ; Hémon : *Cours de littérature* ; Doumic : *Histoire de la littérature française* (Delaplane).

(1) Pascal, *Pensées*, article VI, 33.

CHAPITRE II

LA VOGUE DU PORTRAIT.

Les romanciers et le Portrait. — Un chef-d'œuvre comme les *Essais*, une personnalité aussi intéressante que celle de Montaigne, devaient forcément provoquer l'attention. Beaucoup de gens subirent alors la tentation de se regarder dans un miroir pour se peindre, ainsi que l'avait fait l'auteur du chapitre sur l'*Expérience*. On n'osa point risquer l'aventure après un maître tel que celui-là. Mais le Portrait, en compagnie de la Maxime, allait bientôt connaître les honneurs de la célébrité. N'étaient-ils point tous les deux d'excellents moyens de présenter finement au public mille observations ou réflexions morales qu'on goûterait moins sans cela?

Or, tout ce qui était, à cette époque, susceptible de venir en aide à la morale ne pouvait manquer de fleurir. La tendance moralisatrice s'affirmait très forte, et, plus on avança dans le siècle, plus elle s'affermit. Ce qui la favorisait tout d'abord, c'était la renaissance du vrai sentiment religieux, après tant d'années où l'intolérance des uns et des autres, sous l'empire de préoccupations souvent étrangères à la religion, avait suscité des luttes

impies entre Français et détourné les esprits de la morale religieuse. C'était ensuite la réaction contre le paganisme littéraire de la Pléiade, contre le naturalisme gaulois de Rabelais, contre l'épicurisme facile et souriant de Montaigne. C'était, enfin, la constitution de ce qui s'est appelé justement « la société polie », grâce à l'hôtel de Rambouillet et aux autres réunions mondaines. On se mit, dans les salons, à converser selon les règles de la courtoisie la plus exquise. On s'intéressa vivement à tout ce qui concernait le cœur et l'esprit. On observa de près les autres, tout en s'observant soi-même. Ce fut l'âge d'or de la psychologie.

La passion de moraliser était si grande que les gros ouvrages très sérieux n'effrayaient point les dames du monde. Mme de Sévigné discutait non sans âpreté avec Mme de Grignan sur Nicole, Malebranche, Descartes, que nous lisons aujourd'hui bien moins par plaisir que par devoir ou par conscience littéraire. La marquise prenait de temps en temps « une petite dose de morale » (1), et elle désirait que sa chère petite fille n'en fût point privée, elle non plus. Mais elle a bien soin de définir ce dont il s'agit : « Je ne voudrais point du tout, écrit-elle, que Pauline mît son petit nez dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte : il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples : je crois que c'est assez (2) ». Et, au fond, Mme de Sévigné est intime-

(1) *Lettres* de Mme de Sévigné, 16 septembre 1671.
(2) *Ibid.*, 15 janvier 1690.

ment persuadée que cette morale-là convient mieux que toute autre aux grands comme aux petits, aux gens de toutes les conditions et de tous les âges. Le ton de « la bonne conversation » et d'excellents « exemples » ; l'utilité faisant cause commune avec l'agrément ; la morale n'offrant point une physionomie revêche mais souriante, voilà ce que l'on désirait alors. Pour le Portrait et la Maxime allaient commencer de beaux jours.

Tout d'abord, le Portrait fait la conquête du roman. Les Mémoires ne lui suffisent plus, et il lui faut d'autres genres où, sans être enchaîné par le souci de respecter scrupuleusement la vérité, on peut — soit en flattant, soit en raillant — faire de l'analyse morale.

On s'en aperçoit vite quand on feuillette l'*Astrée*, cette œuvre immense qu'Honoré d'Urfé n'eut point le temps d'achever avant de mourir (1). C'est un roman pastoral, par lequel les contemporains de Louis XIII se reposent sur les verdoyantes rives du Lignon, à l'orée des fraîches forêts, en compagnie de galants bergers et d'aimables bergères, des horreurs du siècle précédent ; mais c'est également « un code de la société polie », où l'on trouve l'analyse délicate des tendres sentiments, où l'amour est étudié avec tous les cas de conscience qu'il soulève et toutes les variétés qu'il comporte (2), où les moindres nuances sont notées par un subtil observateur.

(1) Sur Honoré d'Urfé (1568-1625) et sur son œuvre en général, voir notre brochure le *Roman*.

(2) Par exemple, l'amour subtil (Sylvandre), brutal (Valentinian), coquet (Stella), chevaleresque (Rosiléon), volage (Hylas), un peu cynique (Galatée), vertueux et sévère (Astrée), mystique et surhumain (Céladon), etc.

Et c'est pourquoi Racine pratiquera l'*Astrée* assidûment, La Fontaine lira cette œuvre toute sa vie (1), et pour Céladon le rude Boileau aura des trésors d'indulgence.

En même temps, nous assistons ici à la naissance du roman « à clé ». La nymphe Galatée c'est, paraît-il, Marguerite de Valois, « la reine Margot ». L'inconstant Hylas ressemble étrangement à Bassompierre. Alcidon, Enric et Daphnide sont, sans aucun doute possible, le duc de Bellegarde, Henri IV et Gabrielle d'Estrées. Et le héros du roman serait Honoré d'Urfé lui-même que nous n'en serions pas surpris. Il y a d'évidentes allusions et des analogies frappantes. Beaucoup de gens croient se reconnaître et contemplent avec plaisir ce qu'ils estiment leur portrait. Voilà qui ne manque point d'importance. Une tendance nouvelle se fait jour de façon très nette, et c'est le commencement d'une vraie mode littéraire.

Charles Sorel, qui était un habile homme, le vit bien et il ne négligea pas ce moyen de s'assurer un succès facile (2). On aimait rencontrer dans les romans des portraits de contemporains. Il en illustra sa *Vraie histoire comique de Francion* avec d'autant plus de complaisance qu'il affichait des opinions réalistes, qu'il voulait reproduire intégralement la nature, et qu'en pareil cas rien n'est meilleur que de travailler d'après les originaux qui pullulent autour de vous. Porchères l'Augier qui avait en un sonnet ridicule célébré les beaux

(1) « Étant petit enfant je lisais son roman
Et je le lis encore ayant la barbe grise ».

(2) Sur Charles Sorel (1599-1674) et sur son *Francion*, voir notre brochure le *Roman*.

yeux de Mme de Beaufort, l'abbé de Boisrobert, le fameux épistolier Balzac, bien d'autres personnages encore, défilèrent dans cette histoire sous les pseudonymes vite transparents de Musidore, de Mélibée, d'Hortensius. Souvent la haine inspire trop Charles Sorel ; alors il appuie lourdement le trait ; il verse dans la charge et la caricature. Mais c'est, chaque fois qu'il se possède, un bon observateur décrivant avec pittoresque, avec sincérité, avec force, les paysans, la bohème littéraire, les truands et les filous du Pont-Neuf. Il y a dans son *Francion* certaines peintures générales d'un ridicule ou d'une espèce sociale qui sont vraiment fort réussies. Ecoutez parler ces gentillâtres fiers de leur beau physique et de leur élégante toilette :

Quel jugement faites-vous de mon habit ? disait l'un. N'est-il pas de la plus belle étoffe pour qui jamais on ait payé la douane à Lyon ? Mon tailleur n'entend-il pas bien les modes ? c'est un homme d'esprit ; je l'avancerai si je puis : il y a tel bourgeois qui a un office aux finances qui ne le vaut pas ; mais que me direz-vous de mon chapeau ? cette forme vous plaît-elle ? — Hélas ! monsieur, répondit l'autre, je trouve tout ce que vous avez extrêmement par fait ; tant plus je vous contemple, tant plus je suis ravi d'admiration... Seigneur Dieu, vous êtes un Adon ! combien de Vénus soupirent pour vous ! que les charmes de votre rotonde sont puissants ! que cette dentelle si bien retroussée a d'appas pour meurtrir un cœur... Je sais bien que vous avez assez d'autres rares vertus ; car vous avez des bottes les mieux faites du monde, et surtout vos cheveux sont si bien frisés que je pense que les âmes qui y sont prises s'égarent dedans comme en un labyrinthe... J'entends parler des dames qui, nonobstant leur dureté, sont navrées des flèches de vos yeux et n'ont point de feu dont votre beauté n'ait été l'allumette.

N'est-ce point là, pris sur le vif, le sot babil des courtisans vaniteux et frivoles ? et un pareil por-

trait n'annonce-t-il pas ceux que Molière et La Bruyère nous traceront plus tard des fats et des petits marquis ?

Les portraits dans le *Cyrus*, et dans la *Clélie*. — On avait donc, pendant le premier tiers du siècle, une tendance manifeste à utiliser le portrait pour l'étude du cœur humain ou la peinture de quelque classe sociale. Entre 1650 et 1660, ce sera, littéralement, une passion.

On sait combien fut considérable le succès du ***Grand Cyrus*** et de la ***Clélie***, ces deux romans célèbres des Scudéry (1). Certes, les exploits invraisemblables des héros y contribuèrent puissamment, car ils charmaient l'esprit aventureux de l'époque, et plus d'une dame alors dut s'avouer tout comme la marquise : « La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille » (2). Mais cela ne suffirait point à expliquer un enthousiasme aussi persistant que celui suscité par de tels ouvrages. Le succès durable vint d'ailleurs.

Au dénouement de son spirituel dialogue *Les héros de roman*, Boileau faisait dire par Mercure à Pluton qu'on a mystifié par une mascarade historique : « Ce sont des fantômes chimériques qui, n'étant que *de fades copies de beaucoup de*

(1) Madeleine de Scudéry (1607-1701) et son frère Georges (1601-1667), gouverneur de Notre Dame de la Garde, écrivirent en collaboration d'interminables romans (10000 et 15000 pages).

(2) Mme de Sévigné : 12 juillet 1671.

personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité ». Et, au troisième chant de son *Art Poétique*, il déclarait :

> Gardez-vous de donner ainsi que dans *Clélie*
> L'air ni l'esprit français à l'antique Italie,
> Et sous des noms romains faisant notre portrait
> Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Le satirique indiquait là fort justement pourquoi nos ancêtres se passionnèrent pour une *Clélie* et un *Cyrus* : il ne prévoyait point, du reste, que cela constituerait, plus tard, l'éternel intérêt de ces romans, par ailleurs fort médiocres.

En effet, pour les Scudéry, l'aventure, avec ses péripéties souvent bizarres, n'était, à vrai dire, que l'accessoire. Malgré les avertissements de Boileau, malgré que Tallemant des Réaux, Mme de Sévigné et quelques autres eûssent fourni des indications précises et précieuses (1), les générations qui suivirent ne s'en doutèrent point pendant longtemps, et l'on s'étonna même qu'une société intelligente eût gaspillé son temps à s'occuper de ces fadaises. Il fallut que Victor Cousin découvrît à la bibliothèque de l'Arsenal une *Clef de l'Artamène ou le Grand Cyrus* pour nous faire comprendre les motifs d'une pareille vogue (2). Alors que, dans l'intimité des cercles mondains,

(1) Tallemant des Réaux désigne comme l'original de Cléocrite une de ses parentes à lui et Mme de Sévigné dit que Renée de Forbin (devenue baronne Des Pennes) figure dans le *Cyrus* sous un nom d'emprunt.

(2) Cette clef, parfaitement authentique, fut imprimée en 1657. Victor Cousin la donne dans l'appendice du premier volume de *la Société française au XVIIe siècle*.

on s'interpellait en se servant de pseudonymes connus de tous : Arthénice, Sapho, Acanthe et Sapurnius, par exemple (1), un ouvrage où figuraient sous des noms antiques la plupart des contemporains réputés pour leurs belles manières et leur esprit, devait compter bien des lecteurs. « Ainsi s'explique l'immense succès du *Cyrus* dans le temps où il parut. C'était une galerie de portraits vrais et frappants, mais un peu embellis, où tout ce qu'il y avait de plus illustre en tout genre : princes, courtisans, militaires, beaux-esprits, et surtout jolies femmes, allaient se chercher et se reconnaissaient avec un plaisir inexprimable. Ceux qui n'avaient pas la prétention de s'y rencontrer éprouvaient une vive curiosité d'y voir les autres et de juger de la ressemblance » (2). Rien de plus strictement exact ! Le rôle et les actions que les romanciers prêtent aux héros sont fiction pure et simple ; mais les caractères sont vrais d'une vérité historique (3).

On multiplierait facilement les exemples, si la chose était nécessaire aujourd'hui. Qui donc, ayant étudié la période « précieuse », ignore que, dans le *Cyrus* ou la *Clélie*, Mandane c'est M[me] de Longueville ; Cyrus, le prince de Condé ; Cléomire, la marquise de Rambouillet ; Callicrate, Voiture ; Mégabate, Montausier ; Herminius, Pellisson ; Damo, Ninon de l'Enclos ; Cléonyme, Fouquet ;

(1) C'étaient les noms qu'avaient pris la marquise de Rambouillet, M[lle] de Scudéry, Pellisson, le poète Saint-Amand.

(2) Victor Cousin, ouvrage cité, t. I, p. 7.

(3) Tallemant des Réaux disait : « Il ne faut chercher dans le *Cyrus* que le caractère des personnes, leurs actions n'y sont pas ».

Scaurus, Scarron ; Amilcar, le poète Sarrazin ; et l'illustre Sapho, M[lle] de Scudéry elle-même ? Généralement, ces portraits se présentent isolés ; mais quelquefois, les romanciers instituent un parallèle entre ceux qu'ils portraiturent (1), et c'est un procédé que leur empruntera l'auteur des *Caractères* quand il opposera les gens de mérite aux hommes à la mode, le pessimiste Démophile à l'optimiste Basilide, Giton le riche au pauvre Phédon.

Dans ces portraits, d'ailleurs — quoiqu'on vante si fort l'idéalisme et le spiritualisme, soi-disant absolus, du XVII[e] siècle — tout ce qui concerne la personne physique n'est point oublié : loin de là ! Nombre d'*alcôvistes* (2) reconnurent vite à ce signalement, que l'on donne d'elle dans le *Cyrus*, Marie Le Gendre, veuve d'Antoine Arragonnais :

La quatrième, qui s'appelait Philoxène, et qui était veuve, était d'une taille au-dessus de la médiocre, mais fort bien faite ; ses cheveux étaient châtains ; elle avait le tour du visage un peu en ovale, le teint blanc et uni, le nez aquilin et bien fait, les yeux grands, noirs, beaux, doux et souriants, la physionomie noble et agréable, et qui faisait si bien voir la douceur et l'égalité de son humeur, aussi bien que la tendresse et la générosité de son âme, qu'on ne pouvait la voir sans l'estimer beaucoup et sans avoir une forte disposition à l'aimer (3).

Et les fidèles du *Samedi* (4) se souvinrent d'avoir remarqué chez l'une des demoiselles Bocquet, qui

(1) Julie d'Angennes et Angélique de Rambouillet : *Anacrise* et *Philonide*.

(2) Les « alcôvistes » étaient ceux qui fréquentaient assidûment les « ruelles » ou salons des précieuses.

(3) *Le Grand Cyrus*, livre 3 de la 7[e] partie.

(4) C'était le samedi que recevait M[lle] de Scudéry.

avait la place d'honneur auprès de Sapho, les qualités ou les imperfections de l'Agélaste du *Cyrus* :

Pour sa personne, elle plaît plus que beaucoup d'autres, plus belles qu'elle, ne sauraient plaire. Elle n'est sans doute pas grande, mais elle est pourtant bien faite ; elle a les cheveux cendrés, les yeux doux et bleus, le visage un peu long, le nez un peu haut, la bouche agréable, les dents belles, les mains bien faites, les bras fort beaux, et la physionomie si sage et si modeste qu'on a bonne opinion d'elle dès qu'on la voit (1).

Dans la plupart des portraits il en est de même. Rarement Georges ou Madeleine décrivent en termes vagues l'aspect extérieur d'un personnage ; ils font preuve, au contraire, d'une grande précision dans cette partie délicate de leur tâche ; et La Bruyère, qui comprit si bien l'importance du moindre détail physique pour l'intelligence complète de certains caractères, aurait dû reconnaître que le *Cyrus* et la *Clélie* lui donnèrent à cet égard de très utiles indications.

De même, soit pour leur prendre leurs qualités, soit pour éviter leurs défauts, il dut profiter beaucoup en observant de quelle façon les deux romanciers analysaient les mérites moraux et intellectuels de leurs héros et surtout de leurs héroïnes. C'est la grande affaire pour les Scudéry et ils s'ingénient à ne rien oublier qui puisse paraître important.

Nous réservons, pour l'instant où il sera parlé de ses *Maximes*, Parthénie, c'est-à-dire Mme de Sablé, dont l'esprit est par eux apprécié justement.

(1) *Le Grand Cyrus*, livre 2 de la 10e partie.

Mais le portrait d'Elise nous permet de constater avec quelle minutie procédaient ces peintres du monde élégant. Après avoir longuement conté tout le bien qu'ils pensent de sa beauté physique et sans avoir négligé de lui adresser des compliments sur la manière avantageuse dont elle se coiffe et dont elle s'habille, ils font l'éloge adroit de ses talents de société : elle chante à la perfection en s'accompagnant de la lyre et nulle ne dansera jamais « de meilleure grâce ». Que de louanges, d'ailleurs, ne mérite point son esprit ? Elle excelle à « mêler la gaieté et l'enjouement avec la sagesse et la modestie ». Bien qu'elle soit des plus sérieuses, « il y a dans son humeur je ne sais quel fonds de joie qui réjouit toute une grande compagnie », et sa civilité est si régulière, son art de converser sur tous les sujets est si grand que tous recherchent avec empressement la société d'une personne si intelligente. Enfin, son cœur est très supérieur à tout le reste ; mais il importe ici que nous citions, tout en abrégeant :

Son âme est bien encore plus grande que sa beauté et plus élevée que son esprit, et je pense pouvoir affirmer qu'on ne peut exprimer ce qu'elle est sans dire que la gloire anime son cœur, tant il est rempli de sentiments généreux et héroïques. Elle est fière, mais c'est d'une fierté qui ne l'empêche pas d'être douce, et s'il y a de la hauteur dans son âme, il y a de la tendresse dans son cœur. En effet, jamais personne n'a aimé ses amis avec plus de chaleur que celle-là ; jamais ceux à qui elle a promis n'ont pu avoir le moindre sujet de se plaindre ; elle leur a toujours rendu toute sorte d'offices avec joie, même aux dépens de son bien et de sa santé, en prenant trop de soins pour leurs intérêts. Elle les a aimés absents, exilés, prisonniers, sans crédit, sans bien, et a même quelquefois porté son amitié jusqu'au delà du tombeau... L'intérêt des richesses ne l'a point touchée

davantage... Elle n'a pas même été capable d'envie, quoique presque toutes les belles soient envieuses : au contraire, elle a toujours exagéré la beauté des autres, et un des plus grands plaisirs qu'elle ait est celui de faire valoir les bonnes qualités de celles qui en ont. La vertu a pour elle des charmes inévitables, elle aime tout ce qui est digne d'être aimé, et hait le vice avec autant d'ardeur qu'elle aime la vertu. Elle a de la modestie, mais une modestie véritable, qui n'est pas moins dans son cœur que sur son visage et qui ne trompe point ceux qui l'admirent. Au reste, elle a autant de prudence que d'esprit, quoiqu'elle soit incapable de ce qu'on appelle finesse, qui se trouve bien souvent jointe à cette vertu dans l'âme de plusieurs personnes. Mais, pour Élise, elle a de la sincérité autant qu'on en peut avoir, et est capable d'un secret inviolable et d'une fermeté qui a peu d'exemples parmi celles de son sexe ; enfin, Élise est une merveille.

Et maintenant qui nierait ne point connaître à fond l'esprit et le cœur d'Élise; de « la Lionne », comme on l'appelait à l'hôtel de Rambouillet ; d'Angélique Paulet, si vous aimez mieux ?... Tous les portraits sont de la même sorte, même celui de Sapho — intéressant à noter parce qu'il sert de transition entre le portrait de roman et celui qu'on trace de soi, sans prendre un nom de convention et sans chercher pour cadre une histoire fictive. Mais il serait dangereux de trop attribuer de valeur à ce portrait de Mlle de Scudéry par elle-même : l'outrecuidance, que trop souvent elle y étale (1),

(1) Détachons de ce long portrait les phrases suivantes qui sont significatives : « Elle a l'esprit d'une si vaste étendue qu'on peut dire que *ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne* ; et elle a une telle disposition à apprendre tout ce qu'elle veut savoir que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. — Elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages *où les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle* s'occupent quelquefois pour se divertir. — Il n'y a pas au monde une meilleure personne qu'elle, ni plus généreuse, ni moins intéressée, ni plus officieuse. — Voilà quelle est cette *merveilleuse* Sapho ».

nous ferait douter fâcheusement de l'exactitude des autres portraits.

Ce serait dommage ! Ce serait injuste aussi. La plupart des portraits, au dire de très bons juges, sont exacts. Sur presque tous les personnages, les auteurs de mémoires confirment le jugement des Scudéry : cette mauvaise langue de Tallemant des Réaux fait quelquefois exception, mais, plus souvent qu'on ne le croirait, il est d'accord avec eux. Nos romanciers n'ont même pas redouté d'exprimer sur certains des vérités cruelles ; et, si quelques dames se plaignirent qu'ils ne les eussent point assez embellies, combien se serait fâché Voiture en voyant signaler chez Callicrate la vanité d'un être à l'esprit impérieux et méprisant, qui insinue mensongèrement qu'on l'aime, et qui sans vergogne compromet les dames par de calomnieux propos: c'est-à-dire les perfidies et les petitesses du très petit homme qu'il était! On peut reprocher à ces portraits leur longueur. On y peut blâmer aussi fréquemment un mauvais alliage de modernisme et d'histoire ancienne. Mais on les relira toujours parce qu'ils contiennent sur nombre de gens mille détails de premier ordre et qu'ils révèlent certain art de la psychologie, dont Madeleine félicitait à bon droit Sapho en ces termes :

> Elle exprime si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer, et elle sait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis.

Donc le *Cyrus* et la *Clélie* étaient déjà, de l'aveu même de leur principal auteur, une tentative d'analyse psychologique grâce à des conversations, à des discussions sur quelques points de casuistique sentimentale, et surtout à des portraits, où — comme, plus tard, le maître du genre — on reproduit, de façon précise et complète, tout à la fois le physique et le moral ; où il y a un voile évidemment, mais si transparent, si léger, que sous les plis tout se devine (et n'oublions point que ce sera là, vers la fin du siècle, une des causes principales du succès de La Bruyère) ; où, enfin, s'accuse toujours la volonté de définir l'*honnête homme*, poli, correct, facile à vivre (tout comme elle s'affirmera également dans les *Caractères*). Par malheur pour eux, les Scudéry n'eurent point l'idée ou le courage d'être purement et simplement moralistes ou portraitistes et de renoncer au roman pour écrire des livres de réflexions ou de portraits que ne relierait aucune intrigue. Ils pouvaient prendre la place de La Bruyère : ils ne furent que ses précurseurs.

La Galerie des Peintures et le ***Dictionnaire des Précieuses***. — En attendant, le genre va poursuivre son évolution. Tandis que Madeleine et Georges s'efforcent de mener à bien leur *Clélie*, dans l'ombre discrète de quelques cénacles on compose des recueils de portraits. Mais ici plus d'Artamène, de Mandane, de Cléomire, de Cléobuline ! On imite l'indiscrétion de Montaigne. On suit le terrible exemple de Sapho.

Celle qui provoque ce mouvement, c'est

Mlle de Montpensier, la grande Mademoiselle, la remuante fille de Gaston d'Orléans. Toujours, même à l'époque des agitations et des intrigues politiques, elle avait manifesté son goût pour les études littéraires. C'est en s'occupant de belles lettres qu'elle se consola de ses nombreuses déceptions, pendant l'exil de Saint-Fargeau ; et, même rentrée en grâce auprès de son cousin Louis XIV, elle n'abandonnera point ses consolatrices. Dans son château de province ou dans le palais du Luxembourg elle réunit autour d'elle beaucoup de gentilshommes, de nobles dames, de beaux esprits. Ce fut un petit hôtel de Rambouillet, sans la préciosité et la pruderie que Julie d'Angennes et sa sœur Angélique avaient introduites dans l'autre. Ce fut un cercle littéraire, sans le pédantisme un peu bourgeois qui régnait au *Samedi* de la docte Sapho. Et, pour donner à leurs séances un attrait de haute galanterie littéraire, les familiers de la grande Mademoiselle s'adonnèrent au petit jeu des portraits.

Voici, d'après les *Mémoires* de la princesse elle-même, quelle aurait été l'origine de ce divertissement, moins dangereux pour notre pays que les amusements politiques auxquels tout ce petit monde frivole s'était livré pendant la Fronde :

Dès que je sus la cour à Paris, j'y envoyai un gentilhomme pour lui faire mes excuses de ne m'y être pas rendue aussitôt, mais que mes affaires m'obligeaient de demeurer encore à Champigny. Mme la princesse de Tarente et Mlle de la Trémoïlle y vinrent deux ou trois fois, et y furent longtemps à chacune. Elles me montrèrent leurs portraits qu'elles avaient fait faire en Hollande. Je n'en avais jamais

vu. Je trouvai cette manière d'écrire fort galante, et je fis le mien (1).

On remarquera que Mlle de Montpensier prétend se conformer à une mode qui serait venue des Pays-Bas. Peut-être, en bonne Française, obéit-elle à ce snobisme qui nous fait admirer comme original chez les étrangers ce qu'ils imitèrent bel et bien de nos écrivains nationaux ? Peut-être est-ce coquetterie de sa part que de vouloir paraître ne rien devoir aux Scudéry? Ou bien peut-être encore le genre lui semble-t-il absolument nouveau parce que, désormais, on n'affuble pas les gens de quelque pseudonyme risible (2), mais qu'on inscrit au bas du cadre leur nom véritable? Quoi qu'il en soit, tout son entourage, de gré ou de force, doit prendre le crayon ou le pinceau. On portraiture sa propre personne, celle des amis et jusqu'aux fillettes de cinq ans (3) ! N'essayez pas de vous dérober ! Eléonore de Rohan, elle-même, se résigne « par obéissance » (4) à fouler aux pieds la modestie qu'imposent à une abbesse les règles de la vie religieuse. Il faut se plier à la volonté despotique d'une femme autoritaire qui fit, jadis, tirer le canon de la Bastille contre les troupes du roi, et qui n'admet point de résistance. C'est, comme on disait alors, le portrait « par ordre » ou « par commandement ».

(1) *Mémoires de Mlle de Montpensier* (automne 1657).

(2) Il y a peu de portraits sous des noms de convention dans *La Galerie* ; il y en a, cependant, quelques-uns : Tircis (Louis XIV), Cléopâtre (Henriette d'Angleterre), Amaryllis (Mme de Fiesque et Mme des Houllières), Olynthie (Mlle de Sainte-Beuve), etc.

(3) Mlle de Tarente (*La Galerie*, édition Barthélémy, page 424).

(4) Portrait de l'abbesse de Caen (*Ibid.*, page 78).

Tous les fusains, les pastels, les tableaux ainsi collectionnés parurent si coquets, si cavaliers, si galants, que l'on ne voulut point refuser au grand public la contemplation de ces merveilles. L'aimable Segrais risqua l'aventure et soumit à l'appréciation des profanes la plus grande partie de ce petit musée sous le titre banal de *Divers portraits recueillis en l'année 1659.* Tiré à trente exemplaires seulement (1), l'ouvrage suscitait une curiosité des plus vives. On le réimprimait, à deux reprises, dans le cours de la même année, en l'appelant avec plus de précision, maintenant qu'on ne craignait plus un échec, *Recueil des portraits et éloges en prose dédiés à S. A. R. Mademoiselle.* Et, considérablement enrichi, il devait recevoir, en 1663, le titre définitif sous lequel il restera célèbre : **La Galerie des Peintures**, ou *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, contenant les portraits du Roi, de la Reine, des princes, princesses, duchesses, marquises, comtesses et autres seigneurs et dames les plus illustres de France ; la plupart composés par eux-mêmes ; dédiés à S. A. R. Mademoiselle.* C'était la gloire ! Aussi va-t-on maintenant se défendre de n'avoir joué en la circonstance qu'à un petit jeu innocent. On affecte d'avoir eu de hauts desseins. On se donne comme les continuateurs de Suétone et de Plutarque. On invoque le souvenir d'Horace et de Montaigne. Et Segrais proclame ainsi très fièrement l'utilité historique et morale de la *Galerie* :

(1) Segrais surveilla l'impression, et, après le trentième exemplaire, fit briser « les planches ».

Nous tirons des portraits un profit considérable. Nos peintres ne s'arrêtent pas seulement à l'extérieur et à tout ce qui paraît à nos yeux ; ils font bien plus, et leur plume a beaucoup d'avantage sur le pinceau. *Ils découvrent l'intérieur et s'attachent à l'âme*. Ils déclarent si nous avons de l'esprit, du jugement et de la mémoire. Ils ne déguisent point notre tempérament, nos mœurs, nos sympathies et nos antipathies, notre faible et notre fort, tellement qu'on les peut appeler des historiens en raccourci, des abrégés de notre vie et des espèces de confession générale, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison... Ne nous plaignons point qu'ils soient trop communs et que la mode s'en est répandue jusque dans les provinces. Ayons plutôt du regret qu'on ne se soit pas avisé d'en faire autrefois, et tenons pour comptant que ceux qui viendront après nous seront ravis de les lire.

Oui! nous sommes ravis de les lire. D'abord, parce qu'au point de vue historique ils sont des plus instructifs et que nous y puisons sur la vie intime des hommes d'autrefois beaucoup de ces menus renseignements, dont nous sommes si friands aujourd'hui. Ensuite, ils ont leur importance sérieuse dans l'histoire du genre... qu'ils compromettront par leur succès même.

Plus que les Scudéry, en effet, les nombreux collaborateurs de la *Galerie* apportent tous leurs soins à décrire le physique du personnage. Mme de La Fayette pourra bien, dans son portrait de Mme de Sévigné, s'en tenir à des formules vagues; lui dire : « Votre taille est *admirable* », « Votre teint a une *beauté* et une *fleur* qui assurent que vous n'avez que vingt ans », « Votre bouche, vos dents, vos cheveux sont *incomparables* » ; et user de la discrétion qui sera la vertu classique par excellence. Elle restera presque une isolée. Les autres — oh! qu'il est donc absolument

idéaliste ce XVIIe siècle ! — énumèrent trop souvent, de la tête aux pieds, avec une précision brutale, les perfections ou les imperfections de leurs modèles — que ces modèles, au surplus, soient leurs amis ou eux-mêmes. Et Montaigne, si peu modeste cependant, et si peu pudibond aussi, aurait sans doute éprouvé quelque embarras en écoutant MMmes de Mauny et de Chatillon vanter si hardiment leurs grâces et leur beauté (1).

Voilà ce qui nous intéresse surtout dans cette *Galerie* : car, au point de vue moral, nous n'y trouvons rien de plus que dans le *Cyrus* ou la *Clélie*. Qualités et défauts de l'esprit ou du cœur, on nous dresse le catalogue de tout cela avec une verve intarissable et une complaisance exagérée. C'est long (2) ; c'est, la plupart du temps, écrit sans ordre ; c'est rebutant par l'accumulation de détails futiles que la flatterie, le désir de briller et l'orgueil font entasser pêle-mêle par l'auteur en un seul portrait. Et certains morceaux auxquels on accorda malencontreusement droit d'asile dans ce recueil semblent bizarres, sont franchement ridicules ou nous déplaisent à cause d'une détestable préciosité (3).

(1) Voir dans la *Galerie* (édition Barthélémy) les portraits de Mme de la Trémoïlle, de Mlle de la Trémoïlle, de Mlle de Sainte-Beuve, de Mme des Houlières sous le nom d'Amaryllis par M. de Grammont, de Mme de la Calprenède, de Mme de Mauny, de Mme de Chatillon (p. 472), de Mme d'Olonne par Vineuil (p. 461), de Mlle Desjardins, etc.

(2) Tous sont de plusieurs pages ; celui de Mme d'Uzès en compte huit de trente-cinq lignes ; beaucoup ne sont pas plus brefs que celui-là.

(3) Perrault écrit le portrait de la voix d'Iris ; le portrait de Zéphine est un dialogue entre Vénus et l'Amour : c'est la Renommée qui décrit, en vers, Mme de Richelieu ; pour peindre la comtesse d'Esche on fait intervenir Diane, Pallas, Cupidon ; quant à

Mais si compromettante pour le genre que soit la *Galerie des Peintures*, elle contient quelques fort belles pages : le fier portrait de La Rochefoucauld par lui-même, ou celui, si réservé et si délicat, que fit de la marquise de Sévigné M[me] de La Fayette, son amie, « sous le nom d'un inconnu » (1). C'est déjà quelque chose que cela! et, d'autre part, M[lle] de Montpensier pourrait alléguer un second titre à notre reconnaissance : elle a libéré le Portrait que l'on avait enchaîné dans le roman ; elle lui assure une existence indépendante, et, impérieuse princesse, lui conquiert également la faveur du public.

A partir de cette date, et pendant de longs mois, le portrait jouit d'une vogue immense et indiscutable. « Les portraits circulent de main en main, nous dit Victor Fournel, et ils sont la principale occupation de quiconque se pique de bel air et de galanterie. »

Antoine Baudeau, sieur de Somaize, est le moins oublié des portraitistes qui entreprirent alors de rivaliser avec les auteurs de l'aristocratique *Galerie* (2). Dans la préface de son ***Grand dictionnaire des Précieuses***, il se défend toutefois d'avoir couru la même aventure, et il laisse de côté ses autres détracteurs « pour répondre à ceux qui

M[me] de Gouville, on lui décoche ce madrigal : « Le coloris de ses joues est si beau qu'on dirait que la neige y veut ensevelir les roses, et que les roses y rougissent de dépit et de honte de se voir ensevelies par la neige aux endroits qu'il faut pour en faire la beauté parfaite ».

(1) Voir ces beaux portraits, trop longs pour être cités, aux pages 95 et 341 de la *Galerie*.

(2) Antoine Baudeau, sieur de Somaize (né vers 1630), publia en 1660-1661 son *Grand Dictionnaire des Précieuses*. Il était secrétaire de Marie Mancini.

pourraient dire que ce dictionnaire a trop de rapport aux portraits qui étaient en vogue il y a quelque temps, bien qu'il y ait une notable différence, puisque les portraits décrivent seulement l'humeur et le visage des personnes qu'ils représentent, sans que les incidents qui leur sont arrivés y puissent entrer, ces sortes de choses n'étant pas de la nature du portrait, ce qui se fait le plus souvent dans ce dictionnaire et ce qui fait voir que ce sont plutôt des histoires que des portraits » (1).

Il y a, dans cette déclaration, une certaine part de vérité ; mais le *Dictionnaire* renferme, néanmoins, beaucoup de « portraits » dont nous allons citer le mieux réussi, à notre goût, celui de *Sophronie*, c'est-à-dire de la marquise de Sévigné :

Sophronie est une jeune veuve de qualité. Le mérite de cette précieuse est égal à sa grande naissance. Son esprit est vif et enjoué, et elle est plus propre à la joie qu'au chagrin. Cependant, il est aisé de juger par sa conduite que la joie chez elle ne produit pas l'amour : car elle se contente de donner son estime aux hommes ; encore ne la donne-t-elle pas aisément. Elle a une promptitude d'esprit la plus grande du monde à connaître les choses et à en juger. Elle est blonde et a une blancheur qui répond admirablement à la beauté de ses cheveux. Les traits de son visage sont déliés, son teint est uni, et tout cela ensemble compose une des plus agréables femmes d'Athènes ; mais si son visage attire les regards, son esprit charme les oreilles, et engage tous ceux qui l'entendent ou qui lisent ce qu'elle écrit. Les plus habiles font vanité d'avoir son approbation. Ménandre a chanté dans ses vers les louanges de cette illustre personne ; Crisante est aussi un de ceux qui la visitent souvent. Elle aime la musique et hait mortellement la satire. Elle loge au quartier de Léolie (2).

(1) *Dictionnaire des Précieuses*, tome I, page 221. *Crisante* est ici Chapelain, et *Ménandre*, Ménage. Somaize se sert de pseudonymes dont M. Livet nous a donné la *Clef historique et anecdotique*.

(2) *Dictionnaire des Précieuses* (Bibliothèque Elzévirienne), tome I, page 11.

Tous les portraits peints par Somaize ne valent pas cette miniature : tous sont curieux à cause de la méthode qu'il adopta. Il supplée au manque d'annuaire ou de Bottin à cette époque ; car il n'oublie jamais de nous informer si Artémise, Féliciane, Glicerie ou telle autre de leurs compagnes loge dans la petite Athènes, au quartier de Normanie ou de Léolie, dans l'île de Délos ou à la place Dorique (1). Plus impitoyable qu'un président de tribunal, il s'informe de l'âge des dames qu'il portraiture ; il nous répète à haute et intelligible voix le chiffre exact des années ; et Doristénie sera heureuse de voir signaler ses dix-huit printemps ; Clytie et Rodamire, en revanche, feront la moue à cet indiscret qui leur rappelle qu'elles vont affronter leur quarante-septième hiver. Quant au physique, Somaize s'exprimera bien encore de droite ou de gauche, sur son compte en employant des termes précis (2). Mais il préférera, d'ordinaire, recourir à l'épithète banale ; et, à toutes les pages de son *Dictionnaire*, nous voyons revenir comme un refrain : « fort bien faite », « parfaite beauté », « bien faite de corps aussi bien que d'esprit ».

Les sentiments de toutes ces précieuses, d'ailleurs, préoccupent médiocrement Somaize. Il semble plutôt désireux de satisfaire notre curiosité en nous racontant leur vie et de nous allécher par de spirituelles médisances. Il avait raison, en ce

(1) Il désigne sous ces noms le faubourg Saint-Germain, les quartiers de Saint-Honoré et du Temple, l'île Notre-Dame, la place Royale.

(2) Par exemple, les portraits de Sophronie, de Circé, de Bariménide, d'Hilarine, etc.

sens, d'avouer que son *Dictionnaire* était, avant tout, un livre « d'histoires » ; car il multiplie les anecdotes plaisantes, les petits romans, les bavardages(1): nous dirions aujourd'hui les «racontars» et les « cancans ». C'est une manière de valet de chambre qui, pour avoir avancé souvent dans les « ruelles » ce que l'on appelait en langage choisi « les commodités de la conversation » (2) et avoir bien écouté aux portes, s'est documenté sérieusement. C'est le Suétone des cercles précieux. Mais dans une histoire du Portrait il peut revendiquer sa place ; car il prouva qu'on n'avait pas besoin de dix ou douze pages pour peindre quelqu'un de pied en cap ; et qui sait si l'auteur des *Caractères* ne fit point son profit de cela ?

Et, maintenant, est-il bien nécessaire de mentionner tous les autres émules de la Grande Mademoiselle et de ses familiers : par exemple, *Ciroïs*, c'est-à-dire Mlle Cabry qui excellait, à Lyon, en ce genre ; *Dioclée* ou Mme Deshoulières « qui fait des portraits en vers, à quoi elle réussit fort bien » ; *Felixane*, de son vrai nom la marquise du Fresnoy, « célèbre par quantité de portraits que l'on voit de sa façon » (3)? A quoi bon ! Tous ne sont-ils point alors atteints de la même manie? L'épidémie ne s'arrête point au seuil bourgeois des Gorgibus et des Chrysale. Bientôt, elle franchit les murs de la capitale ; elle se répand dans toutes les provinces ; et chez M. de Pourceaugnac ou chez la comtesse d'Es-

(1) Lire, entre autres, les portraits de Clorinde (Christine de Suède), de Doristée, de Dorimène, de Lérine, de Blomestris, d'Emilie, de Coriolane, de Damestriane, etc.

(2) Les précieuses appelaient ainsi les fauteuils.

(3) *Dictionnaire des Précieuses*, t. I, pages 66, 96, 260.

carbagnas, on se met à écrire, Dieu sait comment! des portraits.

Après tout, c'est fort naturel. Avec un portrait bien troussé on peut acquérir rapidement la réputation d'un homme d'esprit ; et quoi de plus facile, en apparence, à composer qu'un tout petit portrait? Ceux qui cultivent le genre sont donc légion à cette heure. Segrais s'en déclarait ravi ; et nous avons vu pour quels motifs il lui semblait qu'on aurait eu tort de déplorer cet engouement.

Les détracteurs du Portrait. — Tout le monde était fort loin de partager l'enthousiasme exubérant du bon Segrais. Déjà parmi ceux que l'on obligeait à enrichir d'un nouveau chef-d'œuvre la *Galerie*, quelques-uns avaient protesté avec politesse, mais nettement. Sans parler des pointes décochées par Mme de Mauny et M. de Sourdis (1), la personne qu'on avait réquisitionnée (2) pour portraiturer Mme de La Calprenède s'exécute d'assez mauvaise grâce et formule cette judicieuse critique du genre à la mode :

Ce que je trouve d'admirable dans ce nouveau genre d'écrire, c'est que ceux qui pensent faire leur portrait s'attribuent tout ce qu'ils ont ouï dire de beau, ou pour les lumières de l'esprit ou pour les nobles sentiments de l'âme. Le moindre petit écolier se sent, dit-il, généreux, chaud ami, libéral, éclairé plus qu'il ne paraît ; et la moindre petite femme assure qu'elle aime ses amis avec une constance inébranlable, qu'elle hait la médisance et la coquetterie plus que la mort, et qu'elle ne connaît dans son cœur nul mouvement d'envie ni d'avarice. Enfin,

(1) La *Galerie* (édition Barthélemy), pages 74 et 137.
(2) *Ibid.*, page 245. Elle a reçu « un commandement exprès ».

tous les hommes sont des Catons ou des Césars pour le moins et les femmes des Lucrèces ou des Octavies.

Homme ou femme, l'anonyme qui écrivit ces lignes avait certainement du bon goût; il raille gentiment le genre; et il n'est point le seul à penser de la sorte, puisqu'il fallut insérer dans la *Galerie* le portrait de M[me] de La Grenouillère par elle-même — un portrait qu'on ne saurait comment qualifier s'il n'était pas une parodie évidente (1). Cette dame, qu'en son *Dictionnaire* Somaize a surnommée Gabine, commence par une déclaration fort claire :

J'avoue, dit-elle, que l'on aurait meilleure grâce de laisser faire son portrait par d'autres que de le faire soi-même, car il est assez difficile ou de ne se point flatter ou d'éviter la fausse modestie. Mais, puisque la mode en est venue et *qu'elle l'emporte souvent sur la raison*, j'y vais bien soumettre la mienne à l'exemple de beaucoup de dames, tant belles que laides, qui se sont peintes de leurs propres pinceaux. Je vais donc mettre les miens en usage pour moi-même, et faire un portrait de ma personne aussi exact qui s'en puisse faire.

Et, après ce préambule moqueur, elle se livre à des confidences dont voici un échantillon :

J'ai les yeux à fleur de tête et assez gros, mais ils sont ouverts d'un peu trop et ronds, et, pour ne rien déguiser, ils ressemblent à des yeux de lapin blanc. Ils ont un autre défaut encore, c'est qu'ils ne sont pas assez éloignés du nez; le mien est aquilin et fort pointu, avec une butte fort considérable au milieu, et tout le monde juge que des lunettes ne lui siéraient pas mal ; il est un peu tordu, il rougit au froid, et en hiver il est toujours paré d'une roupie... J'ai les dents nettes, blanches et bien rangées, à la dent œillère près, du côté gauche qui se jette un peu trop en dehors et qui est trop longue de l'épaisseur de deux testons (2). Outre

(1) La *Galerie* (édition Barthélemy), pages 373 et suivantes.
(2) C'était une menue monnaie d'argent.

cela, j'ai les gencives plus rouges que le corail, et je ne laisse pas d'avoir l'haleine puante à cause de la mauvaise constitution de mon estomac.

Il faut nous arrêter, n'est-ce pas ? car nous voici loin des perles, des lis et des roses qui abondent dans les autres portraits. Mais le reste est à l'avenant, et M[me] de La Grenouillère devait être dans l'entourage de la Grande Mademoiselle quelque enfant terrible et gâtée, à laquelle, non sans rire jaune, on pardonnait ses cruelles espiégleries.

Les amis manquaient parfois d'indulgence : les adversaires furent sans pitié. Ici et là, on vit surgir des libelles où la malice gauloise se donnait libre carrière contre les faiseurs de portraits. Sorel, qui, jadis, avait parodié l'*Astrée* dans *le Berger extravagant*, partit en guerre avec la même vaillance contre la mode nouvelle dans sa *Description de l'île de Portraiture* (1). Puis ce furent les *Remontrances des peintres aux Précieuses du temps.* Mais de plus rudes coups furent portés aux fanatiques du Portrait par des adversaires autrement dangereux que ceux-là.

En 1659, dans les *Précieuses ridicules*, où il fait passer quelques mauvais quarts d'heure aux Scudéry, Molière persifle le genre dont Magdelon est furieusement éprise, et il prête ironiquement cet éloge à Mascarille, le sot bellâtre : « Les portraits sont difficiles et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas ». Boileau, en 1664, revient à la charge avec le *Dialogue des héros de roman*, qu'il ne laisse pas imprimer pour ne point chagriner Madeleine

(1) Chez Sercy, en 1659.

de Scudéry, mais qu'il récite un peu partout dans les réunions littéraires et où il signale avec gaieté les ridicules du portrait de roman (1). Enfin, en 1666, l'ami Furetière, dans son *Roman bourgeois* (2), y va, lui aussi, de son estocade contre les héros du *Cyrus* et les pimbêches de la *Galerie*. Impitoyable railleur, il sème dans son livre les épigrammes, et, s'il eût voulu aborder à l'île de Portraiture, on aurait sans doute fort mal accueilli celui qui avait osé de la sorte attaquer Sa Majesté le Portrait :

> N'attendez pas que je vous la décrive, comme on a coutume de faire en ces occasions ; car, quand je vous aurais dit qu'elle était de la riche taille, qu'elle avait les yeux bleus et bien fendus, les cheveux blonds et bien frisés, et plusieurs autres particularités de sa personne, vous ne la reconnaitriez pas pour cela, et ce ne serait pas à dire qu'elle fut entièrement belle ; car elle pourrait avoir des taches de rousseur ou des marques de petite vérole. Témoin plusieurs héros et héroïnes qui sont beaux et blancs en papier et sous le masque de roman, qui sont bien laids et bien basanés en chair et en os et à découvert.

Toutes ces attaques sont dures ; toutes sont légitimées par de graves défauts. Comme nous l'avons dit, Mlle de Montpensier et sa petite cour avaient compromis le genre. Mais il convient de leur rendre justice et de reconnaître leur influence. Sans oublier que, grâce à eux, les auteurs de Mémoires s'appliquèrent à mieux décrire les grands personnages, ils mirent le portrait à la mode, ils familiarisèrent le public avec ce genre, et ils pré-

(1) Il y parodie même le genre avec le portrait de Tisiphone.
(2) Voir notre brochure le *Roman*. L'œuvre de Furetière contient de fort beaux portraits réalistes : Nicodème, Vollichon, Charroselles.

parèrent la voie à La Bruyère que cette vogue encouragera à employer un cadre si populaire. Car Fournel l'a dit excellemment : « Les *Caractères* de La Bruyère, qu'est-ce autre chose, après tout, qu'une réunion de portraits *élevés à la perfection du genre* et reliés entre eux par des réflexions et des maximes de manière à former un livre d'un intérêt général ? »

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : L'*Astrée*, 1re édition complète (Paris, 1633) ; *Francion* (édition Colombey, chez Garnier) ; *Roman bourgeois* (éditions Colombey, Fournier, Tulou) ; Boileau : *Dialogue* dans les Œuvres complètes (édition Gidel, chez Garnier) ; *La Galerie des portraits* (édition Barthélémy, chez Didier, 1860) ; Somaize : *Dictionnaire des Précieuses* (édition Livet, dans la Bibliothèque Elzévirienne) ; Tallemant des Réaux : *Historiettes* (édition Mommerqué et Paulin Paris). — Morillot : *Le Roman en France* (Masson) ; Le Breton : *Le Roman au XVIIe siècle* (Hachette) ; Arvède Barine : *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle* ; *Louis XIV et la Grande Mademoiselle* (Hachette) ; Victor Cousin : *la Société française au XVIIe siècle* (Didier, 1858) ; Fournel : *La littérature indépendante* (Didier, 1862) ; Saint-Marc Girardin : *Cours de littérature dramatique*, c. 40 et 41 ; Rathery : *Mlle de Scudéry* (1873) ; Livet : *Précieux et précieuses* ; Krantz : *Essai sur l'Esthétique de Descartes* (Félix Alcan) ; Brunetière : *Etudes critiques.*

CHAPITRE III

LE TRIOMPHE DE LA MAXIME.

La Rochefoucauld et le Portrait. — Le portrait s'offrait à La Rochefoucauld ; et l'on peut s'étonner que le noble duc n'ait pas choisi ce cadre commode, quand, dans la retraite où il vivait en tête à tête avec ses désillusions et ses rancunes, l'idée lui vint de se faire moraliste.

Aucun genre, en effet, ne lui aurait, semble-t-il, mieux convenu. Nous en voulons pour preuves, tout d'abord, les portraits qu'il inséra dans ses *Mémoires*, et notamment celui de son terrible adversaire, le cardinal de Retz. Ah! sans doute, c'est fort méchant ! et La Rochefoucauld ne pratique point ici le pardon des injures. Mais avec quelle finesse il nous décrit les faiblesses ou les vices de cet intrigant aussi malchanceux que lui-même ! « Peu de piété, dit-il ; quelques apparences de religion.... Il aime à raconter. Il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire... La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil sous prétexte de dévotion ; il quitte

la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui » (1). Ce n'est guère charitable ; mais on ne saurait mieux dire. La Rochefoucauld a le coup d'œil juste ; il trouve aisément la formule qui éclaire tout un coin du caractère, et il manie avec légèreté des traits qui portent toujours.

Cependant, pour bien apprécier en lui le talent du portraitiste, considérons un instant la toile sur laquelle il se peignit lui-même et qu'il accrocha de ses propres mains dans la galerie de la Grande Mademoiselle (2). C'est un des modèles du genre ; et cette contemplation nous permettra de mieux comprendre les ***Maximes***.

Tout d'abord, l'Ami des femmes, comme on le surnomma spirituellement, nous présente avec complaisance sa petite personne. Une taille médiocre ; le teint brun ; le front élevé ; les cheveux bouclés ; des sourcils épais ; un grand nez qui descend trop bas ; dans une grande bouche, des dents blanches et passablement rangées ; quelque chose enfin de triste et de fier dans la mine, qui le fait « méprisant » bien qu'il ne le soit point : et voilà le beau gentilhomme dont raffolèrent, au temps de la Fronde, les duchesses et les princesses du sang.

Voulez-vous maintenant connaître son caractère et ses goûts ? Avec plus de plaisir encore, mais sans ordre, il accumule les renseignements. De l'esprit, il en a sans doute, et du meilleur ; mais

(1) *Œuvres* de La Rochefoucauld, édition Gilbert (Collection des Grands Écrivains), tome I, pages 19 à 21.

(2) *Ibidem*, pages 5 à 11, ou *La Galerie des Portraits* (ouvrage cité), pages 341 à 346.

cet esprit, la mélancolie le gâte : aussi La Rochefoucauld « exprime-t-il assez mal ce qu'il veut dire ». Cela ne l'empêche point de rechercher « la conversation des honnêtes gens », et il préfère que la morale « en fasse la plus grande partie », sans être ennemi toutefois de l'enjouement et « des bagatelles bien dites ». Il se plaît, d'ailleurs, à écrire en prose et en vers, persuadé qu'il réussirait avec un peu de travail. Il aime la lecture, en compagnie d'une spirituelle personne ; mais, s'il juge assez bien des ouvrages, sa délicatesse « trop scrupuleuse » lui dicte des jugements « trop sévères » et il se laisse égarer par une excessive « chaleur ».

Quant au cœur — « dont surtout nous devons faire cas », comme dira bientôt certain marquis de Molière — le duc nous avoue qu'il n'en manque point. Ses sentiments sont vertueux et ses « inclinations » lui semblent « belles ». Jamais il n'éprouva de haine pour personne ; jamais l'ambition ne le travailla ; toujours il pratiqua l'amitié au point de sacrifier ses intérêts à ceux de ses amis. Nul n'est plus heureux que lui quand on lui signale ses défauts et il s'efforce de devenir « tout à fait honnête homme », car il veut avoir « les passions assez douces et assez réglées ». Non pas qu'il n'approuve extrêmement « les belles passions » ; mais il ne les éprouve guère. En effet, dit-il, avec impertinence, tout à la fin de son portrait, « moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si je viens jamais à aimer ce sera assurément de cette sorte ; mais de la façon dont je suis je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe de l'esprit au cœur ».

« Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché », murmureront les railleurs qui se souviendront du singe de *la Besace*. Et, certainement, le duc fait un peu ici la roue, comme Acaste dans le *Misanthrope*. Et, certainement aussi, quand il nous vante son horreur de l'ambition ou son dévouement à ses amis, de telles confidences provoquent le sourire ; car nous savons ce qu'en vaut l'aune exactement. Mais, cependant, d'une touche discrète, il met les ombres au tableau (1) ; le portrait nous semble assez complet ; il est écrit avec une élégance sobre et toute classique. L'habitude aidant, La Rochefoucauld aurait apporté plus d'ordre en ce genre de composition. Il aurait retranché et resserré. Il aurait trouvé la concision rare qui fait le charme des *Maximes*.

Le cadre du portrait semblait donc s'imposer à notre moraliste de salons. Quel plus grand plaisir pouvait-il goûter que celui d'exercer son ironie contre les autres, en les affublant au besoin d'une toge latine ou d'un manteau grec ? Et quel meilleur moyen de faire accepter par le beau monde, sous la forme qui lui plaisait le mieux, la doctrine maussade de l'égoïsme. La Rochefoucauld, cependant, ne se laissa point séduire. A mesure qu'on avançait dans le siècle, on se préoccupait, ou, tout au moins, on affectait de peindre avant tout ce qu'il y a chez l'homme de plus général. D'un autre côté,

(1) Par exemple, il avoue ceci : « Je suis peu sensible à la pitié et voudrais ne l'y être point du tout » (il l'avait prouvé dans le Midi, pendant la Fronde) et il semble s'accuser de certaine timidité qui fut cause de tous ses mécomptes (« Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* en tout M. de La Rochefoucauld », disait le cardinal de Retz).

les gens de goût commençaient à se lasser du portrait, dont avaient abusé les familiers du Luxembourg et les habitués des fameux samedis. La Rochefoucauld était trop fin pour ne point sentir combien il y avait de vérité et d'à-propos dans les sarcasmes de Sorel et dans les railleries de Molière. A supposer qu'il eût songé au portrait, il y renonça. D'ailleurs, chez une spirituelle amie, certain petit jeu de société venait de lui fournir un cadre infiniment plus original.

Le salon de Mme de Sablé et le jeu des Maximes. — Dans le faubourg Saint-Jacques, à Port-Royal, se retira, probablement au cours de l'année 1656 (1), une grande dame de l'époque qu'avaient frappée des deuils cruels : Madeleine de Souvré, la veuve de Philippe-Emmanuel de Laval-Montmorency, seigneur de Bois-Dauphin et marquis de Sablé. C'était ce que l'on a appelé, depuis lors, « une personnalité bien parisienne ». Les uns souriaient de la malade imaginaire, qui s'inquiétait du moindre malaise ou qu'épouvantait l'annonce de quelque maladie contagieuse. Les autres raillaient — et peut-être non sans dépit de n'avoir pas été invités à sa table — « le cordon bleu », comme nous disons aujourd'hui, la fine gourmande qui aimait la bonne chère et à laquelle on demandait ses « recettes » personnelles, quand on voulait lui faire adroitement sa cour (2). Tous,

(1) Dans une lettre adressée au cardinal de Mazarin en novembre 1656 nous relevons ce membre de phrase : « ... ne songeant plus qu'à faire mon salut et en ayant donné des marques si publiques par ma retraite et par le lieu que j'ai choisi... »

(2) Lettre de La Rochefoucauld à Mme de Sablé, par exemple (Victor Cousin : *Mme de Sablé*, page 508).

d'ailleurs, s'accordaient à reconnaître en elle une précieuse, qui avait lu l'*Astrée*, qui avait peut-être bien préféré Hylas à Céladon, mais qui vantait résolument les charmes du bel amour platonique.

Nous pensons aujourd'hui que ce fut une femme fort habile. Après la mort de son mari et de son fils, elle quitta les quartiers mondains, se découvrit un penchant irrésistible à la dévotion, et vint s'établir à Port-Royal où elle pouvait à moins de frais continuer de soutenir son rang. Dans l'enceinte de l'abbaye, elle eut un logis particulier avec des portes sur la rue (1). Le directeur de conscience venait souvent en qualité de voisin ; mais on le quittait pour aller diriger, au nom d'une vieille expérience, le maître cuisinier qui préparait en bas les potages, les gelées, les marmelades. Et, comme le menu était toujours fort soigné, on se garda bien d'abandonner en sa confortable retraite du faubourg Saint-Jacques celle que l'on visitait jadis dans ses somptueux hôtels de la place Royale ou du faubourg Saint-Honoré.

Plus heureuse toutefois que le jeune Cléon, dont parle la Célimène de Molière, Mme de Sablé pouvait être bien sûre qu'on ne dirait jamais d'elle : « Et ce n'est qu'à sa table à qui l'on rend visite ». Pour plaire, l'hôtesse n'avait pas besoin des mérites de son cuisinier. Cette méchante langue de Tallemant des Réaux peut bien l'appeler « une grosse dondon » : il est forcé d'ajouter aussitôt qu'elle avait « bien de l'esprit ». Mlle de Montpensier, en 1659,

(1) On a dit fort bien qu'elle avait « un pied dans le monde et un œil sur le cloître ».

dans l'*Histoire de la princesse de Paphlagonie*, peut bien railler impitoyablement la maniaque, mais elle s'empresse de déclarer que l'on pouvait apprendre en lisant ses écrits « toute la politesse du style et la plus délicate manière de parler sur toutes choses ». Enfin, il est auprès du grand Cyrus certaine Parthénie dont les Scudéry, après avoir vanté la beauté physique, tracent le portrait que voici :

... Son esprit brille aussi bien que ses yeux, et sa conversation, quand elle le veut, n'a pas moins de charmes que son visage. Au reste, son esprit n'est pas de ces esprits bornés qui savent bien une chose et qui en ignorent cent mille ; au contraire, il a une étendue si prodigieuse que, si l'on ne peut pas dire que Parthénie sache toute chose également bien, on peut du moins assurer qu'elle parle de tout fort à propos et fort agréablement. Il y a même une délicatesse dans son esprit si particulière et si grande que ceux à qui elle accorde sa conversation en sont épouvantés, et d'autant plus que c'est une des personnes du monde qui parlent le plus juste et le plus fortement, quoique toutes ses expressions soient simples et naturelles. De plus, elle change encore son esprit comme elle veut ; car elle est sérieuse et même savante avec ceux qui le sont, pourvu que ce soit en particulier ; elle est galante et enjouée quand il faut l'être...

On devait donc trouver de grands charmes dans la fréquentation d'une telle personne : aussi accourut-on de toutes parts vers son ermitage mondain de Port-Royal.

Les jours de réception, se groupait autour de la marquise une société aussi variée que choisie, dans ce salon où la dévotion n'empêchait point la conversation spirituelle et les belles manières. On y voyait des ecclésiastiques et des savants : l'abbé d'Ailly, l'abbé Testu, Domat, Jacques Esprit. Les

plus illustres messieurs de Port-Royal, Nicole, Arnauld, Blaise Pascal, venaient converser avec leur aimable voisine. Et ils rencontraient là une foule de gens du monde pour qui c'était un vrai régal que ces réunions assurément peu folâtres (1). En effet, ici on ne lisait pas, comme ailleurs, des rondeaux et des sonnets, des madrigaux langoureux, des portraits maniérés, des bouts rimés ridicules ou des énigmes baroques. Non ! la poésie n'était pas absolument proscrite : on lui préférait toutefois des études plus sévères. Théologie et grammaire, science et philosophie avaient leurs grandes entrées chez la marquise. Mais, comme l'a dit Victor Cousin, « tout tournait à la dissertation morale, presque toujours sous sa forme la plus abrégée : celle de pensées, de sentences, de réflexions et de maximes ».

Voici quel était, au surplus, le divertissement favori de cette société, à la fois très élégante et très sérieuse. La marquise ou l'un de ses familiers proposait un sujet de « sentence ». Chacun donnait son opinion brièvement et en tâchant de trouver quelque formule délicate. C'était comme un assaut d'esprit ou un tournoi littéraire (2). Puis, rentré chez soi, dans le silence du boudoir ou du cabinet, on réfléchissait à cette pensée ou à une pensée

(1) On sait que notamment la duchesse d'Aiguillon, la princesse de Guémené, Mme de Hautefort, devenue princesse de Schomberg, le prince et la princesse de Conti, M. et Mme de Montausier, Mme de La Fayette, la duchesse de Longueville, la comtesse de Maure, Mlle de Vertus fréquentèrent le salon de Mme de Sablé.

(2) Ainsi s'explique qu'il y ait tant de maximes sur des sujets semblables dans les écrits de La Rochefoucauld, de Pascal, de la marquise, de Jacques Esprit, de tous ceux, en un mot, qui firent partie de ce cercle où l'on moralisait.

analogue, on tournait et l'on retournait cette idée ; on s'ingéniait à présenter sous une forme absolument parfaite et gracieusement piquante la vérité ou le paradoxe. Quelle charmante occupation ! et aussi quel plaisir de ne point sembler se passionner pour un amusement frivole ! On apportait sa contribution, soi-disant fort modeste, à l'étude désintéressée du cœur humain, et l'on pouvait, en tapinois, le plus innocemment du monde, grâce à des « sentences » bien générales, révéler ses amours et ses haines, ses goûts et ses désirs, son idéal, tout son caractère enfin (1). Ajoutons que la brièveté même de la maxime faisait paraître assez facile cet exercice littéraire et permettait tous les espoirs. Ce fut donc bientôt un engouement que La Rochefoucauld constatait sans plaisir. « Je ne sais si vous avez remarqué, écrivait-il de Verteuil où il se trouvait alors, que le goût de faire des sentences se gagne comme le rhume. Il y a ici des disciples de M. de Balzac qui en ont eu vent et qui ne veulent plus faire autre chose » (2). La contagion avait, on le voit, gagné rapidement les provinces ; cela nous atteste la vogue de ce petit jeu de société ; et il est bien certain que chez la marquise venait d'éclore un genre nouveau. « Mademoiselle avait mis à la mode les portraits et les caractères ; Mme de Sablé y mit les maximes, les sentences, les réflexions, les pensées. Par là, le salon de Port-Royal occupe

(1) Si l'on en excepte quelques grands auteurs, très sincères n'y a-t-il pas eu beaucoup d'hypocrisie mondaine ou janséniste dans la proscription du *moi* au XVIIe siècle ?

(2) Cette lettre est du mois de décembre 1662, probablement. Certains critiques pensent qu'elle fut écrite en 1660.

un rang plus élevé encore que celui du Luxembourg dans l'histoire des lettres françaises » (1).

Les petits auteurs de Maximes. — Faisons sommairement connaissance avec les plus importants auteurs de maximes qui fréquentèrent le salon de la marquise ou qui, gagnés par leur exemple, s'empressèrent de suivre leurs traces. Rien ne contribuera davantage à mettre en relief les mérites de l'homme dont on pourrait dire — comme déjà Montaigne l'avait dit à propos de Virgile — qu'il fut vraiment ici « le maître du chœur ».

Tout d'abord, les familiers de la savante Parthénie (2) ne nous pardonneraient point de leur donner le pas sur celle qu'ils écoutaient, avec une religieuse attention, lire les « sentences » qu'elle avait écrites depuis leur dernière visite à Port-Royal. Les essais de Mme de Sablé ne sont, d'ailleurs, point si méprisables que cela. Le genre convenait à cette personne intelligente, qui aimait la réflexion et qui, n'ayant point le tempérament d'une femme de lettres, comme Mme de La Fayette ou Mlle de Scudéry, n'avait pas non plus le loisir de composer de gros ouvrages. Comment mener à bien quelque long roman, quelque volumineux traité, enfin quelque travail d'importance, avec un salon à présider, de nombreuses maladies à guérir ou à prévenir, et une réputation de cordon bleu à maintenir haut et ferme? Mais, tout en vaquant à ces absorbantes occupations, ne pouvait-

(1) Victor Cousin, *Madame de Sablé*.
(2) Mme de Sablé (*Parthénie* ou *Stéphanie*, comme l'appelle Somaize) naquit en 1598 et mourut en 1678.

elle pas, la noble dame, poursuivre la méditation commencée, peser la valeur d'une expression, et griffonner, au verso d'une ordonnance médicale ou en marge du menu qu'elle rédigeait, la formule nouvelle qui venait de surgir dans son esprit ? Elle le pouvait certainement, et nous aurions tort de sourire parce qu'elle ne résista point à la tentation qui s'offrait.

Mme de Sablé, en effet, n'est pas une Magdelon ou une Philaminte. Elle ne se donne point le ridicule de vouloir être une femme auteur. Elle n'a franchement rien d'une pédante. C'est une mondaine qui se plaît à parler morale avec des amis éprouvés, et exclusivement avec eux (1). Tous les initiés louèrent alors, pour sa profondeur, l'***Instruction des enfants*** qui s'est perdue. Les pages qu'elle consacrait à l'***Amitié*** nous ont été, en revanche, conservées, et on se réjouit d'y lire, entre autres choses excellentes, cette réfutation de la thèse soutenue par La Rochefoucauld :

L'amitié est une espèce de vertu qui ne peut être fondée que sur l'estime des personnes que l'on aime, c'est-à-dire sur les qualités de l'âme comme la fidélité, la générosité et la discrétion, et sur les bonnes qualités de l'esprit.

Les amitiés qui ne sont pas établies sur la vertu et qui ne regardent que l'intérêt et le plaisir ne méritent point le nom d'amitié. Ce n'est pas que les bienfaits et les plaisirs que l'on reçoit réciproquement des amis ne soient des suites et des effets de l'amitié ; mais ils n'en doivent jamais être la cause.

L'union qui n'est fondée que sur les mêmes plaisirs et les mêmes occupations ne mérite pas le nom d'amitié, parce qu'elle ne vient ordinairement que d'un certain amour-

(1) Les maximes de Mme de Sablé ne furent publiées qu'après sa mort.

propre qui fait que nous aimons tout ce qui nous est semblable, encore que nous soyons très imparfaits ; ce qui ne peut arriver dans la vraie amitié qui ne cherche que la raison et la vertu dans les amis.

N'est-ce point là, gentiment mais avec fermeté, dire son fait au bon ami qui osait écrire ceci : « L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un trafic où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner » ? Et la marquise est ici mieux inspirée que le duc.

Après avoir, même à la hâte, parcouru tout cela, on ne s'étonne plus qu'Arnauld d'Andilly ait félicité Mme de Sablé de son « expérience » et d'avoir émis tant de remarques aussi « judicieuses » que « solides ». On estime, avec la princesse de Guémené que ces sentences sont « convaincantes », « raisonnables » et « vraies ». On attribuerait volontiers à La Rochefoucauld cette maxime : « Être trop mécontent de soi est une faiblesse ; être trop content de soi est une sottise » ou cette autre plus juste encore : « Il n'y a que les âmes fortes qui sachent se dédire et abandonner un mauvais parti » (1). Mais, si la marquise fait toujours preuve de bon sens, il est rare qu'il y ait chez elle un pareil bonheur d'expression. Ou bien elle développe

(1) Citons encore : « La honte qu'on a de se voir louer sans fondement donne souvent sujet de faire des choses qu'on n'aurait jamais faites sans cela ». « La plus grande sagesse de l'homme consiste à connaître sa folie ». « L'on se soucie davantage de paraître tel qu'on doit être que d'être en effet ce qu'on doit ». « C'est augmenter ses défauts que de les désavouer quand on nous les reproche ». « Il y a une certaine manière de s'écouter en parlant qui rend toujours désagréable ; car c'est une aussi grande folie de s'écouter soi-même quand on s'entretient avec les autres que de parler tout seul ». « L'amour a un caractère si particulier qu'on ne peut le cacher où il est, ni le feindre où il n'est pas ».

un peu trop longuement ce qu'elle pense (1) ; ou bien elle ne trouve point le tour ingénieux et piquant qui impose à notre attention une idée et nous dispose à bien l'accueillir, en nous séduisant. Elle a été la marraine du genre ; mais si nous ne possédions que ses maximes à elle il ne brillerait point d'un si vif éclat.

On en pourrait dire à peu près autant des autres, et notamment de l'abbé d'Ailly, le précepteur des enfants de Mme de Longueville. Voilà, dans toute la force du terme, un homme charmant ! Avec Choisy et quelques originaux de la même espèce, il nous apparaît comme le précurseur de certains petits abbés du XVIIIe siècle : il a de la religion, il a tout autant de philosophie, mais il étale beaucoup d'élégance un peu coquette et d'esprit mondain. Sachant quelle étroite amitié unissait Mme de Sablé et sa « patronne », il se montra fort empressé dans le salon de Port-Royal.

Naturellement, d'Ailly ne pouvait se dispenser d'écrire des maximes, pour faire sa cour tout d'abord, et aussi pour prouver qu'il avait de l'esprit, et du plus fin. Il les soumettait, avec une grande déférence, à « son incomparable amie ». Quand elle fut morte, il ne put résister à la tentation de briguer, sous son égide, l'admiration de la postérité ; et il publia, en 1678, les ***Maximes de Mme la marquise de Sablé et Pensées Diverses de M. L. D.*** (2). Dans les pages de ce recueil qui lui appartiennent en propre, on s'aper-

(1) Notamment certaine maxime contre la Comédie.
(2) Derrière les initiales chacun reconnut parfaitement alors l'abbé d'Ailly.

çoit vite qu'il avait écouté avec attention discourir les messieurs de Port-Royal et qu'il avait subi leur forte empreinte. Ne pourrait-elle point, par exemple, trouver place dans l'article VII des *Pensées*, cette maxime que Boileau goûta certainement très fort : « Le bon sens doit être l'arbitre des règles tant anciennes que modernes ; tout ce qui ne lui est pas conforme est faux » ? Mais d'Ailly ne se borna point à exprimer de cette solide façon des opinions philosophiques ou littéraires. Il n'oublia point assez qu'il fréquentait le beau monde ; il sacrifia aux grâces ; il commit à propos de sujets plus frivoles des maximes un peu doucereuses et banales. Et celles-là durent plaire aux dernières précieuses, mais faire froncer le sourcil au rude auteur de l'*Art poétique*.

Que l'aimable abbé ait tant chéri le genre à la mode chez la marquise, nul ne songera à s'en étonner. Mais Domat, l'auteur sévère des *Lois civiles dans leur ordre naturel* (1)? Mais Jacques Esprit, qui avait été de l'Oratoire et qu'on vit conseiller du roi (2)? Il fallait que la contagion fût bien forte pour qu'elle atteignît des gens si graves. Tous deux jugèrent sans doute que la maxime leur fournissait un cadre excellent pour l'exposé de leurs doctrines plus ou moins jansénistes. Tous deux se montrèrent supérieurs à Mme de Sablé et

(1) Domat (né à Clermont-Ferrand en 1625 ; mort à Paris, en 1695). Il fut avocat du roi au présidial de Clermont-Ferrand, eut la réputation d'un grand jurisconsulte et mérita d'être appelé par Boileau le restaurateur de la raison dans la jurisprudence.

(2) Jacques Esprit (1611-1678) appartint quatre ans à l'Oratoire, sans avoir jamais été prêtre. Protégé par Séguier, par le prince de Conti, par Mme de Longueville, il fut élu membre de l'Académie française en 1639.

à l'abbé d'Ailly par la valeur du fond et par la tournure piquante qui leur est propre.

Evidemment, le jurisconsulte dans ses **Pensées** se laisse aller à quelque recherche, car on ne fréquente pas impunément un salon précieux ; et il écrit des choses de ce genre : « Nous voulons tellement plaire que nous ne voulons pas déplaire aux autres lorsque nous nous déplaisons à nous-même et que nous voulons plaire à ceux qui nous déplaisent ». Et voilà bien ce que Magdelon appellerait « le fin des choses, le grand fin, le fin du fin » ! Mais l'homme raisonnable se retrouve vite et il grave fortement des pensées aussi sensées que sérieuses, quand il écrit : « Toutes les sottises et les injustices que je ne fais pas m'émeuvent la bile », ou quand il émet cette pensée si cruellement exacte : « On se sert du prétexte de ce que l'on mendie pour ne pas donner à l'hôpital et de l'hôpital pour ne pas donner aux mendiants ».

Sans doute aussi l'ancien Oratorien, au cours de la ***Fausseté des vertus humaines***, n'est point exempt d'une trop grande délicatesse. Mais Esprit sut broder sur le terne tissu de longues et lourdes dissertations des maximes qui donnent beaucoup à penser. Ecoutez-le faire le procès de la justice, de la pitié, du désintéressement, de la magnanimité, de la bonne foi, de la bravoure, de l'amitié, de l'amour :

La justice des particuliers n'est qu'une adresse qui tend à mettre leur vie, leur bien et leur honneur à couvert des injures qu'on peut leur faire.

La pitié est un sentiment secrètement intéressé; c'est une prévoyance habile, et on peut l'appeler, fort proprement, la providence de l'amour-propre.

Le désintéressement est un chemin contraire à celui qu'on tient ordinairement, par lequel les plus fins et les plus déliés parviennent à ce qu'ils désirent ; c'est le dernier stratagème de l'ambition.

La magnanimité est, pour le dire ainsi, la fièvre chaude de l'âme.

La bonne foi est une grande habileté.

Il est rare de trouver des hommes vaillants qui attaquent ou repoussent les ennemis, la nuit, avec autant de bravoure qu'ils feraient s'ils combattaient, en plein jour, aux yeux de leur général.

Ce n'est pas la mort de leurs amis, mais ce qu'ils perdent par leur mort, qui les fait pleurer.

Voilà quelques passages du réquisitoire dirigé par lui contre nos soi-disant vertus. Et ce mépris pour l'espèce humaine, que lui dictent ses opinions religieuses, valut à Jacques Esprit l'admiration profonde de La Rochefoucauld (1). Mais, indépendamment des idées, si proches parentes des siennes, le duc devait goûter aussi la vivacité du tour dans ces maximes, que l'Oratorien, trop érudit pour comprendre la gaucherie du procédé, avait jetées çà et là, sans souci de l'art, au milieu de développements ennuyeux.

Jacques Esprit apparaîtra, peut-être, à bien des lecteurs comme un pur et simple pédant d'école. Ceux-là estimeront davantage deux aristocrates, deux arbitres des élégances mondaines et littéraires : le chevalier de Méré (2) et Charles de Saint-Denis, sieur de Saint-Evremond.

(1) La Rochefoucauld le consultait sans cesse. Il dit quelque part « *nos* pensées ». Il trouve certaine maxime de J. Esprit « la plus belle sentence du monde ».

(2) Georges Gombauld de Plassac, chevalier de Méré, naquit vers 1610, mourut en 1685. Nous avons de lui des *Lettres*, les *Conversations du M. de C. et du C. de M.* (Maréchal de Clérembaut et Chevalier de Méré), et les *Maximes, sentences et réflexions morales et politiques*, parues en 1687.

Ce n'est point que le chevalier soit par lui-même très sympathique. Ce gentillâtre poitevin, familièrement reçu par le maréchal de Clérembaut et le duc de Lesdiguières, fort bien accueilli chez Ninon de l'Enclos et chez la marquise, a la prétention qu'on le considère comme le type parfait de « l'honnête homme ». A force de parler dans les salons, avec aplomb, avec autorité, il persuade aux autres qu'il est un maître de bon goût : il finit par le croire lui-même. Et nous sommes choqués de sa vanité sotte, tout près même de nous fâcher quand ce fat régente autour de lui tout le monde, quand il traite Pascal en petit écolier ! Mais que la mauvaise humeur ne nous rende point injustes; et sachons, mieux qu'il ne le fit pour les autres, reconnaître les mérites du chevalier.

On appréciera souvent, dans les ***Maximes, sentences et réflexions morales***, la correction, la netteté, et certaine concision élégante. Assurément, elles soutiennent la comparaison avec ce qu'écrivirent de mieux Mme de Sablé, Jacques Esprit et Domat, les pensées que voici :

Il est impossible quand on aime de laisser croire que l'on hait.

Il n'y a pas de plus grande haine que celle qui succède à une grande amitié.

La sincérité n'est souvent qu'une fine dissimulation.

Qui veut qu'on suive ses sentiments doit feindre d'entrer dans ceux des autres.

La fin de la meilleure politique est de passer quelquefois pour avoir peu d'esprit, quoiqu'on en ait infiniment.

Il faut épargner les défauts d'autrui et jamais les siens.

Les hommes sont aussi curieux de savoir la vie d'autrui que négligents de corriger la leur propre.

La plupart des actions des hommes sont fardées et n'ont rien que l'apparence.

L'honneur n'est pas toujours le prix du mérite ; il est aussi souvent le partage du crime que la récompense de la vertu.

Pour le fond, nous retrouvons en ces quelques lignes la philosophie hautaine et amère qui plaisait tant à ce petit groupe de moralistes. Dans la forme, cela nous semble fort honorable, sans offrir toutefois rien de très saillant. Mais, la plupart du temps, le chevalier de Méré se montre trop guindé et trop précieux. Mme de Sévigné pestait contre « son chien de style » : l'excellente marquise n'avait point tort. L'homme qui fit sentir sa férule au grand Pascal appartenait à une espèce plus exécrable encore que le pédant de bibliothèque ou de collège : c'était le pédant de salons !

Aussi quel plaisir on éprouve lorsque l'on quitte ce vaniteux personnage pour converser un instant avec M. de Saint-Evremond (1) ! Celui-ci est un homme aimable. Son intelligence active et pénétrante, son érudition complète et sûre, son goût exquis, lui permettaient d'écrire de grandes œuvres : il préféra dans des opuscules, de minces brochures, des pamphlets, prouver qu'il était un homme d'esprit, et, par sa délicatesse, plaire à toutes les belles mondaines : à une Hortense de Mancini ou à une Ninon de l'Enclos.

Sans l'indépendance de ses opinions, il aurait pu prétendre à tout : au-dessus de tout, il plaça obstinément cette indépendance. Exilé en Angleterre,

(1) Charles de Saint-Denis, sieur de Saint-Evremond, né à Saint-Denis du Guast dans le Cotentin, en 1613, mort à Londres en 1703. S'étant brouillé avec le pouvoir, il s'en alla vivre à l'étranger en 1661, d'abord dans les Pays-Bas, puis chez les Anglais près desquels il jouit d'une grande autorité littéraire.

il refuse de rentrer à Paris quand on lui permet de revenir. Hostile à la moindre contrainte, même dans le domaine littéraire, il n'accepte point le joug de l'école classique et préfère à l'impeccable Racine Corneille qu'on accuse d'être moins régulier. A plus forte raison, en philosophie et en morale, ne veut-il penser qu'à sa guise. Il a horreur de tous les fanatismes, mais il sait comprendre les sentiments qu'il n'éprouve point — la piété par exemple — et il professe la plus grande tolérance parce qu'il vit de près les hommes et qu'il revint très désabusé de ce voyage. Son scepticisme n'est point, d'ailleurs, celui d'un La Rochefoucauld. Il est plein de sourires et d'indulgence. Dans le *Misanthrope* c'est Philinte, le pessimiste aimable, que préférait à coup sûr Saint-Evremond.

Un pareil homme devait sacrifier au goût à la mode. Il ne le fit point suffisamment à notre gré. Des maximes, il en a semé un peu partout, d'une main prodigue dans certaines lettres et dans de petits traités (1); mais jamais il n'en composa un recueil; car on ne saurait considérer comme telles quelques pages au haut desquelles il écrivit ce titre : ***Pensées***, ***Sentiments***, ***Maximes***. Il faut le regretter sincèrement, lorsqu'on lit des « sentences » de cette espèce :

A juger sainement des choses, la sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement qu'à nous faire mourir avec constance.

(1) Par exemple : *Lettre au maréchal de Créqui ; Lettre au duc de Buckingham sur sa conversion ; De l'usage de la vie ; De l'amitié ; De l'étude et de la conversation ; Maxime, qu'on ne doit manquer à ses amis ; Que la dévotion est le dernier de nos amours.*

Les belles morts fournissent de beaux discours aux vivants et peu de consolation à ceux qui meurent.

Chacun vante son cœur : c'est une vanité à la mode.

Les plus belles passions se rendent ridicules en vieillissant.

Dieu n'a pas voulu que nous fussions assez parfaits pour être toujours aimables : pourquoi voulons-nous être toujours aimés ?

Il est certain que l'amitié est un commerce ; le trafic doit en être honnête ; mais enfin c'est un trafic.

Oui! Saint-Évremond, cet agréable mondain, ce fin lettré, cet épicurien sceptique, avec la tournure d'esprit qui était la sienne, pouvait devenir un maître du genre. Tout l'y disposait, même — et peut-être avant tout — sa prédilection pour une forme brève, son aversion pour les ouvrages de longue haleine. Il savait regarder malignement autour de lui ; il avait l'humeur mordante ; il donnait aisément à sa pensée l'allure vive et piquante de l'épigramme. Par nonchalance ou par impuissance à concentrer ses efforts sur le même objet, il n'écrivit pas le recueil que nous aimerions tant à posséder. Et, en définitive, dans l'entourage immédiat de la marquise ou parmi les mondains de l'époque, La Rochefoucauld ne rencontrait personne qu'on eût le ridicule de lui égaler.

Blaise Pascal et les *Pensées*. — Seul quelqu'un aurait pu, s'il l'eût voulu, disputer au duc le premier rang parmi les auteurs de maximes.

Assez souvent, aux réceptions de Mme de Sablé, on voyait un homme jeune encore, pour lequel tous les habitués professaient une estime singulière. Il avait l'air souffrant, et, effectivement, une terrible maladie le rongeait, une paralysie générale,

qui allait peu de temps après, et trop tôt pour la gloire des lettres françaises, anéantir ce noble esprit. Grave et méditatif, il observait et il écoutait bien plutôt qu'il ne prenait la parole. Mais venait-il à parler, il s'exprimait avec une précision qui révélait des habitudes scientifiques, et aussi avec une passion qu'on ne s'étonnait point de constater en ce chrétien, dont l'ascétisme un peu mystique provoquait une craintive admiration. Celui-là c'était un des plus fameux jansénistes ; c'était le redoutable pamphlétaire qui avait attaqué la société de Jésus ; c'était Blaise Pascal tout simplement (1). Et La Rochefoucauld devait se plaire à converser avec un homme, chez lequel — bien que les *Provinciales* fussent restées anonymes — on saluait un des maîtres de la prose française et un éminent esprit.

Or, en 1662, après la mort de Pascal, on découvrit dans ses tiroirs des liasses de notes, griffonnées par le moraliste d'une main que la maladie rendait tremblante. Les messieurs de Port-Royal se trouvaient là devant l'ébauche grandiose de l'*Apologie de la religion chrétienne*. Sur le point d'élever un édifice sublime, au milieu même des matériaux rassemblés, l'architecte avait été frappé par la mort.

Il est intéressant de rechercher ce qu'aurait été l'ouvrage dans sa forme définitive et de saisir l'esprit d'un livre qu'on appela les **Pensées**.

Ce que se propose l'auteur c'est de conduire à la foi les « libertins », esclaves de l'incrédulité, et

(1) Pascal, né en 1623 à Clermont-Ferrand, mourut en 1662 à Paris. Sa biographie est trop connue pour que nous insistions ici.

les tièdes, endormis dans l'indifférence. Pour cela il adopte une méthode que lui-même résume en quelques lignes: « Première partie : Misère de l'homme sans Dieu. Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu. Autrement, première partie : que la nature est corrompue. Par la nature même. Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture » (1). Toute l'*Apologie* est dans ces quelques mots. Toute la doctrine janséniste nous semble condensée dans ces formules.

Pascal, par des réflexions psychologiques et morales, nous amène à constater combien notre nature est étrange. Nous sommes nés misérables, « injustes », « dépravés », et, malgré des améliorations plus apparentes que réelles, la faiblesse et la méchanceté natives subsistent dans la postérité d'Adam. Nous essayons d'oublier notre misère. Nous nous amusons avec des hochets qu'on appelle le jeu, l'amour, la gloire et l'ambition. Mais aucune de ces choses frivoles ne nous assure le bonheur, et Pascal dépeint avec tant d'amertume et de vigueur notre horrible misère qu'on le rangea souvent parmi les pessimistes du genre de Jacques Esprit et de La Rochefoucauld. Cependant, à côté de l'infinie faiblesse, le janséniste découvre en nous la grandeur infinie, et il écrit là-dessus de bien curieuses maximes, dont nous citons les plus énergiques et les plus frappantes :

La grandeur de l'homme, dit Pascal, est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

(1) Édition Havet, début de l'article XXII.

Toutes ces misères-là prouvent sa grandeur. *Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé*...

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que celui qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt : et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien...

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers... (1).

Fort bien ! répondra-t-on ; mais alors que faire ? Nous réfugier dans l'indifférence ? Cette supposition irrite Pascal et il déclare que « ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse ». Aurons-nous donc alors recours à la philosophie et ferons-nous appel à la raison? Mais dupé par les sens, l'imagination, les passions, l'homme « n'est qu'un sujet plein d'erreur : rien ne lui montre la vérité ; tout l'abuse ». Non ! tous les systèmes sont incomplets ou menteurs, et la philosophie ne vaut pas « une heure de peine ».

Pascal n'aurait-il donc argumenté si longtemps que pour aboutir au scepticisme ? Toute sa vie de chrétien et de prosélyte ardent proteste contre une pareille hypothèse. Le pyrrhonisme ne fut entre ses mains qu'une machine de guerre. Il s'en est servi pour courber « la raison impuissante » et « la nature imbécile » au pied de la croix. En effet, si nous ne parvenons point à débrouiller cette énigme, qui donc le fera pour nous? qui, si ce n'est Dieu « sensible au cœur et non à la raison »,

(1) Édition Havet, article I, 6 et 10; article VIII, 1.

Dieu dont on prouve l'existence non par la métaphysique mais par le sentiment? Dans les livres saints il nous a livré la clef du mystère, car le dogme de la chute et celui de la grâce expliquent tout. Le péché originel a causé notre profonde misère, mais par la rédemption nous serons restitués en notre premier état ; et ainsi « la bassesse de l'homme disparaît pour ne plus laisser voir que sa grandeur ». Telle était certainement la conclusion dogmatique de ce livre qui est bien le livre d'un chrétien.

Si nous avons insisté, c'est pour bien montrer que, malgré des ressemblances de détail, les *Pensées* ne doivent rien, pour le fond lui-même, aux *Maximes* ; car ils diffèrent profondément les principes qui dirigeaient le janséniste convaincu et l'aristocrate désabusé. C'est aussi parce que ce simple aperçu nous autorise à affirmer que la grande œuvre de Pascal n'aurait pas été un simple recueil de maximes ; et, pour l'histoire du genre, voilà qui nous semble fort important.

Mais, ceci dit, nombre des *Pensées* sont manifestement des maximes, et elles seraient demeurées telles dans l'*Apologie* dûment achevée. Nous aurions eu, sans doute, des dissertations plus ou moins longues, que certaines « sentences » seraient venues, en les résumant, couronner par une formule précise et vive. On ne peut nier, à cet égard, l'influence de Mme de Sablé sur Pascal. Sans aller jusqu'à dire qu'il lut des maximes de sa composition chez la marquise, nous croyons fermement qu'il apprit en un pareil milieu à goûter cette forme brève et saisissante, à voir également les

services qu'elle est susceptible de rendre aux moralistes avisés. D'autre part, dans un siècle où l'on exigeait que tout fût dans un livre bien ordonné et bien lié, les messieurs de Port-Royal n'auraient certainement point publié les admirables reliques de Pascal, s'ils n'avaient été encouragés par le succès de La Rochefoucauld qui fit accepter au public des « sentences » sans aucun lien apparent. Et c'est ainsi, nous le croyons, que la vogue de la Maxime sauvegarda peut-être un immortel chef-d'œuvre.

Du reste, le genre doit être fier de pouvoir revendiquer Pascal pour un des siens. Épris de la franchise et de la simplicité ; blâmant les « fausses beautés », les périphrases inutiles, les antithèses qu'on fait « en forçant les mots » ; s'indignant de voir « masquer la nature » et dédaigner « le style naturel », l'auteur de l'*Apologie* nous laissa des maximes qui sont des modèles.

Nous citions plus haut certaines pensées empreintes d'une haute éloquence; et il conviendrait de leur en adjoindre d'autres, comme celle, par exemple, où il nous parle de la mort en ces termes: « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais » (1). Mais combien de maximes dans ce livre sont remarquables par leur brièveté lumineuse et leur exactitude précise. Voici quelques phrases que La Rochefoucauld devait envier à Pascal :

(1) Article XXIV, 58.

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Se moquer de la philosophie c'est vraiment philosopher.

Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

L'éloquence continue ennuie.

Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns justes qui se croient pécheurs ; les autres pécheurs qui se croient justes.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites pas.

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, c'est de savoir celle qu'il faudra mettre la première.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et l'empêchent de penser à lui ; car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense (1).

Est-il possible également pour rehausser certaines vérités banales de les présenter de façon plus piquante que Pascal présenta celles-ci :

Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante vérité qu'une rivière borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà...

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête...

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est « un je ne sais quoi » ; et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé (2).

Dans la maxime, Blaise Pascal se montra

(1) Articles II, 1 ; IV, 1 (page 61) ; VI, 19, 22, 46, 56 ; VII, 29, 34 ; XXIV, 5, 43 ; XXV, 72.

(2) Articles III, 8 ; VI, 43 ; VII, 13.

spirituel et ironique ; il ne craignit point d'être familier et même trivial (1), lorsque c'était nécessaire ; il s'éleva facilement jusqu'à l'éloquence et jusqu'au lyrisme : il fut naturel, et toujours. Il donna aux « sentences », qui auraient illustré certains développements de l'*Apologie*, une beauté que ne soupçonnaient point Domat, Jacques Esprit et même l'outrecuidant chevalier de Méré. Elles portent toutes la marque d'un homme de goût et d'un puissant écrivain. Mais un rapide coup d'œil jeté sur les débris de l'œuvre nous a convaincus que l'*Apologie* devait être tout autre chose qu'un bel album de maximes rares ou exquises ; et, par conséquent, le maître du genre reste, en définitive, La Rochefoucauld.

Les *Maximes* de La Rochefoucauld (2). — Figurons-nous le duc, un soir de réception, dans le salon de la marquise, au milieu de presque tous les personnages dont nous venons de parler. Bien souvent, sans doute, avant que de se rendre à ces réunions littéraires, cet homme, qui avait si complètement gâché sa vie, s'était livré à des réflexions amères; et il en restait comme une ombre de profonde tristesse sur son front.

Il s'était revu par le souvenir jeune cavalier, fier d'une noblesse qui remontait jusqu'à la fée Mélusine, tout enivré par les promesses du plus

(1) Cette familiarité choqua tellement les messieurs de Port-Royal que, dans l'édition de 1670, ils biffèrent certaines expressions qui leur semblaient trop triviales : « trognes armées » « choux », « veaux », « poireaux », « des foisons de religions », etc.

(2) François VI, duc de La Rochefoucauld (1613-1680).

brillant avenir. Il n'était alors que le petit, mais très ambitieux, prince de Marcillac, complotant avec Mme de Chevreuse l'enlèvement de Mlle de Hautefort et d'Anne d'Autriche, jeté par Richelieu dans un cachot de la Bastille, exilé dans le domaine paternel pour y expier ses orgueilleuses témérités. Et le duc sceptique souriait en se rappelant le prince avec son enthousiasme irréfléchi. Puis, en quelques secondes, sa pensée avait franchi un intervalle de quelques années, et à l'ironique sourire succédait une grimace de désappointement. Le cardinal était mort, Louis XIII avait disparu, Anne gouvernait le royaume pendant la minorité de son fils, et Marcillac pouvait considérer tous les espoirs comme absolument légitimes. Mais la régente oubliait les services rendus à la reine persécutée, dominée qu'elle était par un autre homme d'Église, par le renard au lieu du lion, par Mazarin après Richelieu. Et, dans sa déception, le prince s'était tourné contre l'ingrate, d'autant plus qu'à la même époque la blonde duchesse de Longueville l'avait regardé longuement avec ses beaux yeux d'un « bleu-turquoise ». Alors, ç'avait été pendant longtemps une équipée des plus folles : la rébellion ouverte, la mascarade de la Fronde bourgeoise, la défense de Bordeaux contre l'armée royale, le château des aïeux rasé par Mazarin, le coup d'arquebuse en plein visage lors du combat au faubourg Saint-Antoine, les dettes criardes qu'on ne put éteindre sans humiliation pour la race (1),

(1) Il y eut mariage secret entre la sœur du duc et l'habile financier Gourville qui rétablit les affaires de la maison.

et la disgrâce, après l'apaisement général, tandis que l'oublieuse duchesse de Longueville voyait combler les siens de richesse et d'honneurs.

Oui! le duc s'est rémémoré tout cela, avant sa visite à la marquise près de laquelle cet « ami des femmes » trouve un refuge intellectuel et moral. Il y pense encore, tout en regardant la spirituelle Mme de La Fayette qui, plus tard, soignera son âme endolorie. Et, bien disposé par l'amertume de ses souvenirs autant que par l'envie d'étaler son esprit devant les dames, il prendra, ce soir-là, une large part au charmant petit jeu des maximes.

La Rochefoucauld se passionna, on peut le dire, pour ce divertissement — de même qu'il se serait intéressé davantage au jeu des portraits, s'il avait fréquenté de préférence le salon de la Grande Mademoiselle. Et quel bonheur pour nous que la passion de cet amusement se soit emparée de lui! Sans elle, nous n'aurions point le livre des ***Maximes***, auquel il n'aurait jamais songé. Mais, tout de suite, il se sentit fait pour le genre. Un savant éditeur de La Rochefoucauld a fort bien dit :

Ces maximes cherchées, trouvées, élaborées une à une, allaient merveilleusement à son esprit indolent et mélancolique, qui avait une admirable pénétration, mais qui, ce semble, manquait d'étendue, qui excellait dans le détail, mais que nous ne voyons apte à rien concevoir d'ensemble. N'avoir à la fois qu'une seule idée, qu'on tourne et qu'on retourne en tous sens, arriver par ce patient labeur, qui, au fond, est plaisir plus encore que labeur, à ce qu'on appelait *le grand fin, le fin du fin* : quelle manière douce et commode d'être occupé, très occupé même, au hasard et au jour le jour, pour un homme qui, de sa vie, n'avait eu dans sa conduite ni plan ni méthode ! Quelle occasion aussi de se soulager des mécomptes subis, de calomnier les hommes

pour se venger de ne les avoir pu gouverner, d'ôter les masques enfin et de faire voir ces *dessous de cartes* dont parle Mme de Sévigné (1).

Certes, le genre lui convenait merveilleusement ; et c'est pourquoi, un beau jour, il eut l'idée de se procurer par la publication de ses « réflexions morales » les satisfactions d'amour-propre et la gloire que, vainement, il avait cherchées ailleurs. Il ne le fit point sans concessions à son orgueil aristocratique. Il mit certaine coquetterie à faire croire qu'on lui avait forcé la main ; et l'on n'oserait point affirmer qu'en s'indignant contre l'édition fautive des frères Stencker, à La Haye, il ne joue pas quelque peu la comédie (2). En tout cas, la « méchante copie », qu'on lui avait — soi-disant — volée, nécessita la publication du texte authentique et complet, sans que La Rochefoucauld inscrivît son nom sur la première page, mais sans qu'il négligeât rien cependant pour permettre à tous d'en reconnaître l'auteur, de le nommer dans les salons, et de l'admirer bien haut.

Comme la plupart des contemporains de La Rochefoucauld, nous voudrions pouvoir, dès maintenant, admirer sans réserve les *Maximes*. Cela nous est impossible, et nous devons, tout d'abord, faire la part de la critique. Aussi, pourquoi le moraliste s'avisa-t-il de soutenir avec tant de rigueur un système trop contestable ?

(1) *La Rochefoucauld* (Les Grands Écrivains de la France, édition Gourdault et Gilbert, notice biographique, LXXII).

(2) En 1664, Jean et Daniel Stencker, libraires à La Haye, publièrent une édition des *Maximes*. Il n'est pas téméraire de supposer que La Rochefoucauld, pour avoir un prétexte de faire imprimer son livre, favorisa le vol d'une « méchante copie ».

Un système? Le mot pourra paraître bien gros : il n'est cependant que juste. L'irrésolu La Rochefoucauld ne croyait pas beaucoup à la volonté libre : ses fréquentations jansénistes l'amenèrent à nier résolument la liberté. Nous sommes donc le jouet de nos passions? Assurément ! et elles nous entraînent où bon leur semble. Mais au fond de toute passion que trouvons-nous en dernière analyse, sinon l'égoïsme, l'affection féroce de nous-mêmes, ce que La Rochefoucauld appelle du nom qu'on lui donnait alors : « l'amour-propre » ? A ses yeux, cet amour-propre est notre seul mobile ; il explique par lui tous nos actes bons ou mauvais ; c'est le *leit-motive* de sa symphonie morale.

L'amour-propre, dit-il, est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens... Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite : ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie... Il est de tous les contraires ; il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux : il a différentes inclinations selon la diversité des tempéraments qui le tournent et le dévouent, tantôt à la gloire, tantôt aux richesses et tantôt aux plaisirs... La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

Tout est donc ici-bas, sous des apparences séduisantes, manifestation de l'amour-propre, qui excelle à nous tromper, car « il est plus habile que le plus habile homme du monde » (1).

(1) Maximes 2, 3, 4, etc. Nous citons d'après l'édition Gilbert et Gourdault, chez Hachette.

Croyez-vous à l'existence de l'amour ? La Rochefoucauld vous déclarera tout de suite : « Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens l'ont vu » ou bien, ce qui est plus explicite encore : « Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour, et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien » (1). A défaut de l'Amour, vous espérez trouver aux maux de la vie une consolation dans l'Amitié. Quelle naïveté est la vôtre ! C'est par utilité ou par plaisir personnel qu'on prend les gens pour amis : « Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner » (2).

Mais, monsieur le duc, quelqu'un vient de se montrer généreux devant vous. — « Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée, qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands ! (3) ». — L'obligé m'a paru témoigner une sincère reconnaissance. — « La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits » (4). — Vous nous accorderez bien qu'on peut être fidèle ? — « La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour

(1) Maximes 76 et 262, par exemple.
(2) Maxime 83.
(3) Maxime 246.
(4) Maxime 298.

s'attirer la confiance ; c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes» (1). — Nierez-vous la justice ? — « L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice » (2). — N'avez-vous jamais été sensible à la pitié ? — Jamais ! car « la pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui ; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber ; nous donnons du secours aux autres, pour les engager à nous en donner en de semblables occasions, et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance » (3). Et le dialogue pourrait se continuer longtemps sans que le duc nous fît la moindre concession. Qu'attendre, au surplus, d'un homme qui ne craint pas de vous dire : « Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent » (4) ?

Est-il bien nécessaire de réfuter longuement ce système ? Certes l'espèce humaine obéit trop souvent aux suggestions de l'égoïsme ; et peut-être nous arrive-t-il quelquefois d'accomplir par intérêt des actes qu'on attribue à des motifs moins personnels. Mais « l'amour-propre » est loin de constituer tout notre être. C'est nous calomnier que de prétendre le contraire. Agissent-ils donc par

(1) Maxime 247.
(2) Maxime 78.
(3) Maxime 264.
(4) Maxime 409.

égoïsme ceux-là qui s'exposent à une mort presque certaine pour le triomphe d'une idée, pour le progrès de la science, pour le salut de leurs semblables, lors d'une épidémie ou d'un accident ? L'abnégation, le dévouement, le sacrifice dans leur forme la plus simple, la plus modeste, la plus vulgaire, ne réfutent-ils point la doctrine cruelle de La Rochefoucauld? Ah! Mme de Guémené avait bien raison quand elle disait : « Je n'ai encore vu que les premières maximes, à cause que j'avais hier mal à la tête ; mais ce que j'en ai vu me paraît plus fondé sur l'humeur de l'auteur que sur la vérité, car il ne croit point de libéralité sans intérêt ni de pitié : c'est qu'il juge tout le monde par lui-même ». Et voilà bien la vérité toute pure! La même époque vit agir un Vincent de Paul et un La Rochefoucauld. Mais c'est La Rochefoucauld et son entourage de politiques méprisables ou de mondains égoïstes que connut seulement l'auteur des *Maximes*. Ce sont ses propres Mémoires qu'il continue sous une forme plus attrayante. Ce sont les acteurs de la Fronde des princes dont il nous trace un portrait peu avantageux. Mais il nous abuse quand il affirme nous présenter l'Homme lui-même ; et elle nous paraît courte la science psychologique de ce moraliste, qui, après avoir vu seulement des intrigants et des gens du monde, nous déclare péremptoirement que chez tous les hommes de tous les âges et de tous les pays, sans compensation présente ou future, tout est « vice déguisé », tout est mal !

Pour les raisons que nous venons d'indiquer, nombre de lecteurs, même en 1665, hésitèrent à

louer ces *Réflexions ou Maximes morales*, dans lesquelles l'auteur se vantait d'avoir donné « un portrait du cœur de l'homme » (1). On flairait des méchancetés dans certaines maximes en apparence bien innocentes. On craignait de se compromettre en prenant ouvertement le parti d'un ouvrage susceptible de choquer bien des gens. Les femmes surtout se montraient peu favorables, et il faut bien avouer que La Rochefoucauld, par ses épigrammes contre elles, avait tout fait pour provoquer leur hostilité. Le succès, néanmoins, se décida très vite, et il ne pouvait en être autrement.

Les *Réflexions* devaient plaire, en effet, aux lettrés du XVIIe siècle, à cause, tout d'abord, de la finesse que l'auteur avait déployée dans ses analyses morales. La thèse générale est fausse, nous l'avons dit ; mais quel rare talent d'observateur La Rochefoucauld ne mit-il point au service de cette mauvaise cause ! Cueillons, entre beaucoup d'autres, quelques maximes qui nous permettront d'apprécier la justesse de son coup d'œil :

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir que de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

(1) Préface de la 1re édition des *Maximes*.

C'est, en quelque sorte, se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse : elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus (1).

Tout cela est vrai ; tout cela est d'un contemplateur perspicace. Il a bien vu les choses ; il les a bien notées. Et l'on ne saurait trop regretter que l'esprit de système l'ait empêché de voir toujours d'une façon aussi exacte.

Mais, plus encore, les qualités de la forme gagnèrent à La Rochefoucauld les suffrages des gens d'élite. A cette époque où l'on estimait tant le beau style, on goûta fort une œuvre dont le mérite littéraire était si grand. Le styliste sauva peut-être le moraliste ; et Dieu sait pourtant quel mépris avait affiché cet aristocrate pour la gloire de l'écrivain (2) ! Mais ce dédain bruyamment exprimé ne l'empêchait point de faire avec conscience le métier d'homme de lettres. Il sollicitait âprement les conseils et les critiques de ses amis. Il corrigeait à maintes reprises la même « sentence », et les nombreuses variantes que nous avons conservées attestent l'opiniâtreté de ses efforts (3). En un mot, il voulait que les *Maximes* fussent un modèle de correction, de netteté, de

(1) Voir Maximes 25, 49, 84, 94, 115, 147, 266, 432, etc.

(2) Lire le *Discours* apologétique qui figurait dans la première édition.

(3) Voir dans l'édition Gilbert toutes ces variantes.

bon goût ; et c'est, en définitive, à son talent de styliste qu'il dut le plus clair de son succès.

Nous voudrions aujourd'hui qu'il eût corrigé encore davantage. Souvent, dans son désir de faire admirer sa finesse, il devient obscur et subtil. Souvent aussi, il abuse des antithèses et des pointes ; il éprouve certain plaisir à exciter les applaudissements des précieux ; il verse dans le phébus ou le galimatias. Quelle recherche et quelle élégance maniérée contiennent, les maximes célèbres que voici !

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer.

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

La simplicité affectée est une imposture délicate.

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît.

La constance en amour est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre, de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet (1).

N'y a-t-il pas dans quelques-unes de ces pensées, et notamment dans la dernière, de quoi rendre jaloux Trissotin ou Oronte, l'homme au son-

(1) Maximes 26, 67, 77, 128, 171, 257, 289, 326, 382 et 175.

net? La préoccupation de briller égare ici La Rochefoucauld. Mais ce sont là défauts inhérents au genre de la maxime, où l'ambition de tout dire sous une forme brève, spirituelle, séduisante, vous conduit malgré vous au bel-esprit. Et qui sait, d'ailleurs, si ces fausses beautés ne furent point ce qui charma surtout la plupart des contemporains, anciens habitués des ruelles ou de la Chambre bleue d'Arthénice?

Quoi qu'il en soit, et en dépit de ces vices aimables, La Rochefoucauld consacra la Maxime. Avec lui, elle n'est ni embarrassée, ni pesante, comme c'était trop souvent le cas chez Mme de Sablé ou Jacques Esprit. Rien de plus net, de plus concis, mais aussi de plus élégant malgré cette précision lapidaire, qui semble vraiment la qualité essentielle du genre! « Ce sont, a dit Victor Cousin, de petites médailles de l'or le plus fin et du relief le plus vif. On sent que l'artiste y a travaillé avec amour ». Pour sentir la vérité de cet éloge, nous n'avons qu'à interroger notre mémoire : elle nous fournira sur-le-champ nombre de maximes bien frappées :

L'esprit est toujours la dupe du cœur.
On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.
On ne loue d'ordinaire que pour être loué.
La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.
Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.
L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer (1).

(1) Maximes 102, 138, 146 158, 190, 218, 228, etc.

Mais la netteté et l'élégance peuvent satisfaire le classique : elles ne suffisent point au brillant causeur. Il veut que ses maximes fassent honneur à son esprit. Coquettement parées, elles volent de ruelle en ruelle, de « réduit » en « réduit », malignes, impertinentes au besoin, et faisant par leur air piquant la conquête de tout le monde (1). Comment ne point sourire derrière l'éventail à cette boutade du libertin : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux » ? Comment ne pas goûter le tour joliment ironique de cette maxime : « On ne donne rien si libéralement que ses conseils » ? Et qui donc n'admirera point l'art de faire valoir, par le rejet du mot important au bout de la phrase, cette observation malicieuse : « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui » (2) ? Jamais on ne réussira mieux à condenser délicatement et avec une grâce toute cavalière tant de pensée en si peu de mots !

Et l'on voudrait que ce fameux livre des *Maximes* fût aussi grand par le fond que par la forme. On voudrait qu'un esprit aussi bien doué que l'était La Rochefoucauld n'eût point borné ses efforts à nous donner le bréviaire de « l'honnête homme » et du courtisan; le manuel des ministres déchus, des amoureux trahis, des ambitieux maladroits; le livre, en un mot, de la désillusion rancunière et

(1) Citons parmi les maximes malicieuses : « Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau »; « L'enfer des femmes, c'est la vieillesse »; « La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté »; etc. Presque toutes les maximes sur les femmes sont impertinentes. La plus célèbre à cet égard est celle-ci : « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier ».

(2) Maximes 19, 110, 113.

du scepticisme infécond. Mais, puisque la mort brisa trop tôt sa plume glorieuse entre les mains de Blaise Pascal, c'est en la personne du duc que nous devons saluer chez nous le roi légitime de la Maxime ; et un genre touche à son apogée quand on peut écrire, à propos d'un de ses représentants, ce que dit Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV* : « Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des *Maximes* de François, duc de La Rochefoucauld... Il accoutuma à penser et à renfermer des pensées dans un tour vif, précis, délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe, depuis la renaissance des lettres ».

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : La Rochefoucauld : *Sentences et Maximes morales*, à La Haye, chez Jean et Daniel Stencker (1664) ; *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, chez Claude Barbin à Paris (1665) ; *Œuvres de La Rochefoucauld* (Gilbert et Gourdault, chez Hachette) ; Mme de Sablé et d'Ailly : édition de Paris en 1678 ; réimpression à Amsterdam en 1705 à la suite des *Maximes* de La Rochefoucauld ; Jacques Esprit : *La Fausseté des vertus humaines* (1678) ; Chevalier de Méré : édition du Castin (Paris, 1687) ; Saint-Évremond : *Œuvres mêlées* (Amsterdam, 1706) ; Pascal : édition originale des *Pensées* (1669-1670, à Paris) ; la meilleure édition classique est celle de M. Havet (Dezobry, 1852 ; Delagrave, 1887).

Buchon : *Choix des moralistes français* (Paris, Desrez, 1836) ; Vinet : *Moralistes français des XVIe et XVIIe siècles* (chez Fischbacher) ; Prévost Paradol : *Études sur les moralistes français* (1865) ; Janet : *Les passions et les caractères dans la littérature française au XVIIe siècle* (C. Lévy, 1888) ; Taine : *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (Hachette) ; Deschanel : *le Romantisme des classiques* : *Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet* (C. Lévy, 1888) ; Sainte-Beuve, *Port-Royal*, *Portraits de femmes*, *Causeries du Lundi*, tome XI, *Nouveaux Lundis*, t. V ; Victor Cousin : *Mme de Sablé*, *Études sur Pascal*, *Jacqueline Pascal* (étude sur Domat) ; Barthélémy : *Les amis de Mme de Sablé* (1865) ; Félix Hémon : *La Rochefoucauld* (Lecène et Oudin) ; d'Haussonville : *Mme de La Fayette* (Hachette) ; J. Bourdeau : *La Rochefoucauld* (Hachette) ; Loubers : *Jean Domat, philosophe et magistrat* (1873).

CHAPITRE IV

L'APOGÉE DU GENRE : LA BRUYÈRE.

De la *Galerie* et des *Maximes* aux *Caractères*. — Il fut bien loin d'être stérile l'exemple donné par les portraitistes mondains qui composaient la petite cour de la grande Mademoiselle ou par les ciseleurs de maximes qui fréquentaient chez Mme de Sablé. Les deux genres fraternisaient déjà dans les salons du XVIIe siècle. Ils vont bientôt conclure une alliance étroite. En attendant, ils jouissent tous les deux à la fois et, pour ainsi dire, parallèlement, d'une vogue indiscutable. On ne se borne point à leur faire un accueil, chaque jour meilleur, dans les romans ou dans les mémoires. En leur attribuant l'importance morale qu'ils revendiquent, on les admet en d'autres milieux où ils n'espéraient plus avoir accès. Et la Maxime peut trouver fort naturel qu'on lui laisse gravir l'escalier de la chaire chrétienne ; mais le Portrait se réjouit à bon droit de l'amitié que lui témoignent les sermonnaires, et il triomphe en se voyant présenté sur la scène par le plus illustre de ses détracteurs.

En effet, Molière était un homme de théâtre trop avisé pour se priver d'un auxiliaire qui était

le favori du monde élégant. Faut-il rappeler dans les *Fâcheux* par exemple le portrait du petit marquis et celui du chasseur ridicule ? Faut-il renvoyer au premier acte du *Tartuffe* où la servante Dorine dépeint si joliment la prude Orante et la médisante Daphné ? Non ! car le *Misanthrope* suffit à nous édifier tout à fait. Sans parler du jeune Acaste qui pose pour lui-même devant son miroir, comme tel collaborateur de la *Galerie*, qu'on écoute la spirituelle mais terrible coquette, dans la scène dite *des portraits*, s'exercer aux dépens de Timante, d'Adraste, de Bélise, de Cléon, d'Arsinoé et du pauvre Alceste lui-même (1) ! Dès 1666, nous avons là cette sobriété piquante que l'on admirera chez La Bruyère, lequel s'inspire de notre grand comique et lui doit, peut-être plus qu'à Théophraste, le titre même de son livre (2).

Du côté des orateurs sacrés, Bossuet tout d'abord se montre fort hospitalier. L'éminent prélat n'est point seulement un prêtre qui explique le dogme aux fidèles, c'est aussi un moraliste religieux qui a vu de près le monde, qui connaît bien le cœur humain et qui analyse nos passions même les plus violentes : l'avarice, l'ambition, l'amour, en s'exprimant avec exactitude, avec force, avec une éloquente trivialité s'il le faut.

Aussi, tout naturellement, que de maximes dans ses sermons ou dans ses livres ! Certaines sont

(1) Voir dans le *Misanthrope*, acte II, scène 4 ; acte III, scènes 1 et 3.

(2) « Timante encor, Madame, est un bon *Caractère* », c'est-à-dire un *type*, un individu personnifiant un travers de l'espèce humaine. Comparer au Timante, au Damon, au Cléon, au Damis du *Misanthrope*, le Théodote, l'Acis, le Cliton, l'Arsène des *Caractères*.

proches parentes de quelques-unes des *Pensées*, et la lecture de La Rochefoucauld en inspira nombre d'autres sur l'amour-propre. Mais beaucoup sont originales (1); et, en les détachant du texte où il les enchâssa, on composerait un gros et curieux recueil de « sentences » pleines de ce bon sens, de cette netteté, de cette vigueur qui furent les qualités caractéristiques de Bossuet.

Il use également du Portrait, quand, par exemple, il nous décrit quelque milieu où les habitudes et les vices sont communs à tous ceux qui s'agitent là (2); quand il fait la peinture des hommes d'un certain âge ou d'une certaine espèce sociale : nobles, beaux esprits, philosophes, directeurs de conscience, libertins (3); enfin quand il s'attaque à des ridicules plus spéciaux à une seule personne ou à un petit nombre de gens (4). Et toujours c'est d'une touche vive et hardie, c'est même souvent d'un réalisme qui étonne dans un discours religieux. Toutefois, jamais ce prêtre modèle ne jeta pâture à la médisance ; et, à l'école de ce maître

(1) Citons, par exemple : « De toutes les passions, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins c'est l'ambition » ; « L'amour est une puissance souveraine, une force supérieure qui est en nous pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre et nous fait aimer notre dépendance. »

(2) Comparer le portrait de la Cour dans l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* avec celui qu'en trace La Bruyère (chapitre *de la Cour*).

(3) Le portrait de la Jeunesse, par exemple, dans le *Panégyrique de saint-Bernard*.

(4) Citons ce fragment d'un portrait de la vieille coquette ; « Voyez cette femme amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans.... Elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise : elle se donne de fausses couleurs et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire. »

qu'il vénérait, La Bruyère ne put apprendre que l'art de peindre les contemporains d'une façon précise mais générale.

Le révérend père Bourdaloue ne lui donna point tout à fait les mêmes leçons (1). Certes, le célèbre jésuite obtint un succès mérité par le côté pratique de son éloquence : il étudia minutieusement les variétés et les résultats multiples d'un vice ou d'une passion ; il entassa, comme le fera l'auteur des *Caractères*, les détails sur les détails afin de mieux persuader ; il fit appel à une dialectique rigoureuse qui entraînait l'approbation de tous et arrachait au maréchal de Grammont, pendant un sermon du Père, cette exclamation enthousiaste : « Morbleu ! il a raison ! »

Mais, connaissant le goût du siècle, il multipliait adroitement les allusions aux affaires du temps et il charmait son auditoire par nombre de portraits en règle. « On dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, écrit Mme de Sévigné, et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville : il n'y manquait que le nom ; mais il n'en était pas besoin » (2). Et voilà pourquoi la marquise « va en Bourdaloue » si assidûment ; pourquoi les places sont retenues dès la veille par les laquais, comme pour un spectacle ; pourquoi « la presse et les carrosses font autour de Saint-Jacques la Boucherie une telle confusion que le commerce de tout ce

(1) Louis Bourdaloue, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704, fut d'abord professeur dans les collèges de jésuites, puis prêcha dans la capitale de 1669 à 1697.

(2) Mme de Sévigné : lettres du 27 mars 1671, du 25 décembre 1671, etc. Voir R. Doumic et L. Levrault : *Pages choisies de Mme de Sévigné*, chez Colin, pages 376 et suiv.

quartier-là en est interrompu ». C'est bien, si vous voulez, le prédicateur que tous désirent entendre, mais c'est plus encore le peintre dont ils espèrent des portraits fort ressemblants et qui pourront satisfaire leur humeur maligne. En tout cas, le Portrait n'eut point à se plaindre de Bourdaloue, non plus que de Bossuet ; et La Bruyère, qui était un amateur d'éloquence religieuse, entendit tracer en chaire, soit par le père jésuite, soit par l'évêque de Meaux, des portraits généraux ou personnels qui furent pour lui des modèles intéressants.

Les *Caractères* de La Bruyère (1). — En 1685, on pouvait voir rôder dans les salons de Chantilly, les soirs de réception, un personnage modeste, auquel la plupart des nobles invités ne semblaient point attribuer grande importance. Il observait d'un œil attentif le petit manège des orgueilleux seigneurs ou des dames coquettes ; il prêtait l'oreille, sans en avoir l'air, à leurs propos ; et, de temps en temps, il se retirait à l'écart pour y griffonner sans doute sur son carnet une note. Un peu plus tard, il remontait vers la chambrette du philosophe, qu'il nous a vantée en certaine page (2); et il se félicitait, malgré les railleries qu'on ne lui

(1) Jean de La Bruyère (1645-1696) fit son droit, acheta ensuite une charge de finances et devint plus tard précepteur chez le grand Condé. Le seul incident de sa vie, toute consacrée aux belles-lettres, est la violente polémique provoquée par son discours de réception à l'Académie française, où il avait pris résolument le parti des Anciens dans la fameuse querelle.

(2) Portrait de *Clitophon*, édition Servois et Rébelliau, page 155. [Pour La Bruyère, nous renvoyons partout à l'excellente édition classique de M. Rébelliau. Comme elle doit ou peut se trouver entre les mains de tous, de fréquents renvois nous épargneront de longues citations].

épargnait guère, d'avoir pénétré comme précepteur de M[gr] le duc de Bourbon dans cette terrible maison des Condé.

Fils de bourgeois parisiens, il lui avait été facile de connaître ce qu'on appelait la Ville. Avocat — et avocat sans causes probablement — il avait pu juger le monde du Palais. Un emploi de trésorier général, qui l'avait forcé de voyager pendant quelques mois en Normandie, lui avait permis de voir à l'œuvre les gens de finance et de saisir sur le vif tous les ridicules des provinciaux. Enfin, il avait trop lu et trop fréquenté les littérateurs de l'époque pour manquer de renseignements sur les auteurs de toute espèce. Mais les grands? mais les gens de cour? comment ce descendant d'un apothicaire aurait-il pu les aborder et les contempler à son aise? Une place de précepteur chez le vainqueur de Rocroi avait accompli ce miracle; et c'est pourquoi les fameux carnets s'étaient enrichis, presque tous les soirs, d'observations nouvelles et précieuses; c'est pourquoi aussi, certain jour, La Bruyère se présenta chez son ami le libraire Michallet, en lui disant : « Voulez-vous imprimer ceci? Je ne sais si vous y trouverez votre compte; mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie (1) ». Le manuscrit si généreusement donné, c'était le premier texte des ***Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle***, le plus beau livre de portraits qu'on ait jamais publié.

Qu'était-ce, à première vue, que cet ouvrage? Le

(1) La fille de Michallet fut richement dotée, grâce aux *Caractères*.

carnet d'un moraliste, un carnet destiné à s'accroître « sans interruption », car « il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent fournir un volume » (1). Laissant à son travail la forme primitive, La Bruyère s'était contenté de grouper sous quelques titres les résultats de ses observations. Cela composait un petit volume dont certains amis, après lecture, ne lui avaient pas dit grand bien. Et c'est pourquoi il réserva beaucoup de feuillets pour les éditions qui pourraient suivre, n'inscrivit pas son nom sur la première page et jugea prudent de s'abriter sous l'autorité d'un ancien, le philosophe grec Théophraste (2).

Quand les *Caractères* parurent, l'œuvre personnelle de La Bruyère en constituait donc environ la troisième partie et comprenait plus de « sentences » que de portraits. Les craintes de l'auteur ne se trouvèrent point justifiées, car le succès fut éclatant. La malignité commença la réputation du livre : l'attrait d'une forme littéraire très neuve ne tarda point à la rendre définitive. Deux autres éditions furent publiées dans le cours de 1688. Ce n'étaient, à peu de chose près, que des réimpressions; mais les cinq qui vinrent ensuite, de 1689 à 1694, s'enrichirent de nouvelles réflexions et surtout de très nombreux portraits (3). Toutefois le succès n'allait point sans quelque scandale. Ceux

(1) Préface des *Caractères* (Rébelliau, page 22).

(2) Voir, plus haut, sur Théophraste à la page 21.

(3) Les trois premières éditions ne contenaient que 420 pensées ou portraits. La quatrième en compte près de 770. La cinquième s'accroît de 150 morceaux inédits ; la sixième et la septième, de 160 ; la huitième, de 40 : ce qui portait, dans cette dernière, à 1120 le nombre des morceaux formant un tout distinct. Et c'est presque toujours de portraits que s'enrichissent les nouvelles éditions.

qui se croyaient désignés criaient à la médisance et à la calomnie. Les attaques, tout d'abord restreintes et modérées, se firent jour avec une grande violence lors des polémiques que provoqua le Discours à l'Académie, en 1693. Si La Bruyère put tenir tête à l'orage, il le dut sans doute à la protection des Condé, ainsi qu'à l'appui de Racine, de Bussy-Rabutin, de Bossuet. Boileau, d'ailleurs, n'était-il pas encore là pour soutenir une fois de plus la cause des belles-lettres ?

Quoique nous n'ayons point ici à juger le livre lui-même et les idées de La Bruyère, nous ne saurions cependant passer outre tout à fait, sans quelque préjudice pour notre étude sur le Portrait et la Maxime.

Eh bien ! lorsqu'on a jeté un coup d'œil sur les *Caractères* et sur les seize chapitres qu'ils renferment, une question se pose impérieusement. Y a-t-il un plan et une réelle unité de composition? En 1688, l'auteur lui-même avouait que son œuvre se développait « sans beaucoup de méthode ». En 1694, il répondait au contraire par l'affirmative et prétendait avoir consacré quinze chapitres « à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord et qui éteignent ensuite, dans tous les hommes, la connaissance de Dieu » pour réfuter plus absolument dans le chapitre des *Esprits forts* les mensonges des athées et des libertins (1). De ces déclarations, c'est la première, l'aveu sincère, qu'il faut retenir. La seconde fut inspirée à l'auteur par le besoin de repousser les attaques qu'on dirigeait contre lui. Comme l'a fort bien dit M. Rébelliau,

(1) La Bruyère, *Préface du Discours* (Rébelliau, page 517).

« on voit malaisément en quoi les boutades contre l'opéra et le *Mercure galant*, ou le portrait de Ménalque, ou l'histoire d'Émire et de Zénobie, ou le tableau du métier de diplomate sont des acheminements à la connaissance de Dieu, à l'idée du salut, ou à la conversion des pécheurs ». Au reste la meilleure preuve de l'absence de plan, c'est que des pensées ont pu, d'une édition à la suivante, passer sans inconvénient d'un chapitre à un autre. Pouvait-il en être différemment, étant donnée la façon dont avait été composé l'ouvrage?

Il manque donc au livre de La Bruyère l'unité du dessein; et c'est là ce qui le distingue de La Rochefoucauld et de Pascal. « Ceux-ci présentent chacun un corps d'idées liées et précises sur la fin de l'homme.... La Bruyère, au contraire, tente mille sentiers et ne fraye aucune route » (1). Tout en se proposant de moraliser, il ne veut être qu'un observateur. Il se « renferme dans cette science qui *décrit* les mœurs, qui *examine* les hommes et qui *développe leurs caractères* ». Son ouvrage « ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par *des voies simples et communes* et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés (2) ». Tel est le caractère de son œuvre de moraliste. Il n'est pas un philosophe, au sens précis du mot. Il n'a pas de système. Il laisse son livre se faire au

(1) Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.*
(2) La Bruyère, *Discours sur Théophraste* (Rébelliau, pages 2 et 15).

hasard de ses expériences et se contente de classer ses observations.

Ce n'est point à dire toutefois que la sagacité psychologique de La Bruyère soit à dédaigner. Son mérite de psychologue est intimement lié à son talent de peintre des mœurs. La variété complexe des sentiments humains a trouvé peu d'observateurs plus habiles à la démêler, et surtout à la reconstituer en l'ordonnant. Il sait voir comment une même situation peut inspirer des dispositions d'esprit, tout opposées en apparence, mais qui dérivent d'un sentiment unique. Il sait discerner et rendre sensibles toutes les nuances. La finesse de son observation s'affirme quand il parle des enfants, et le seul fait d'avoir songé à analyser leur âme prouve en lui la curiosité psychologique (1).

Ce n'est point à dire non plus que l'audace lui ait fait défaut. Il est peut-être — et au point de vue du Portrait nous devons souligner la chose — un des écrivains les plus hardis de son siècle. Molière avait persiflé les petits marquis prétentieux ; mais Don Juan et le Dorante du *Bourgeois gentilhomme* sont les seuls nobles sans scrupule et sans honneur qu'il ait présentés au public : La Bruyère s'acharne contre les Grands et il étale aux yeux de tous leur incapacité notoire, leurs turpitudes, leur cruauté (2). Boileau, dans le *Lutrin*, s'égayait des petits travers de certains membres du clergé d'alors : catholique intransigeant et sévère, son ami leur reproche l'oubli de leurs

(1) Les *Caractères*, *De l'Homme* (Rébelliau, pages 307-310).
(2) *Ibid.*, *Des Grands* (voir surtout Rébelliau, pages 242, 245, 257).

devoirs, un malheureux amour de l'argent, et une tendance fâcheuse à s'incliner devant les parvenus de la Finance (1). Racine et Furetière avaient prudemment égratigné les chats fourrés du Palais de Justice : l'auteur des *Caractères* stigmatise l'ignorance crasse des magistrats, leur cupidité honteuse, leur manque absolu d'humanité; et, en l'écoutant, on se persuade que les balances de la Justice ne servent qu'à peser des sacs d'écus (2). Enfin, nul n'avait encore eu le courage de s'attaquer aux partisans, aux fermiers généraux, aux financiers de tout poil : La Bruyère, lui, ne craint pas de leur cingler le visage avec des lanières solides et de les désigner à la colère de ce peuple, qui, grâce à eux, « ne se chauffe point l'hiver », « n'a point d'habits pour se couvrir », et, souvent même « manque de pain » (3). Et dans mainte page éclate l'indignation d'un homme de cœur, que l'injustice des uns exaspère et que le malheur des autres fait « souffrir par la compassion » (4).

Pour exposer ses observations fines et ses critiques aussi hardies que généreuses, La Bruyère emploiera les moyens les plus variés. Il ne procédera point uniquement par des « sentences » toujours brèves et doctorales. « Ce ne sont point des maximes que j'ai voulu écrire », dira-t-il (5). Non! et, dans son œuvre, ici ce seront des raison-

(1) *Les Caractères, De quelques usages* (Rébelliau, pages 425-429) et *Des biens de fortune* (Rébelliau, pages 157-158).

(2) *Ibid., De quelques usages* (Rébelliau, pages 435-438).

(3) *Ibid., Des biens de fortune* (voir surtout Rébelliau, pages 156, 158, 160-161, 167, 170) et, sur le peuple, *De l'Homme*, page 332.

(4) *Ibid., De l'Homme* (Rébelliau, page 316).

(5) *Ibid.*, Préface (Rébelliau, page 23).

nements, des métaphores, des parallèles ou de simples comparaisons. Ailleurs, il expliquera sa pensée « par un fait tout entier », c'est-à-dire par un récit, ou bien « par un seul trait », c'est-à-dire par une description et une peinture. En un mot, il fera appel aux maximes, aux réflexions qui ne s'astreignent point à des limites aussi étroites, et enfin aux portraits qu'avaient négligés La Rochefoucauld et Pascal, mais qu'il chérira, lui, par-dessus tout.

La Maxime dans les *Caractères*. — Peut-être bien n'avait-il, au début, songé qu'à se servir de la Maxime ? Après un vif éloge de La Rochefoucauld et de Pascal, il se défend trop d'avoir voulu suivre la même « route » pour que notre supposition n'ait pas de grandes chances d'être exacte. Il essaie, bien évidemment, de détourner les soupçons. Mais on pourrait gager à coup sûr que les *Maximes* et les *Pensées* lui révélèrent sa vocation de moraliste. Ce sont des « sentences » qu'il s'essaya tout d'abord à ciseler, et, en les accompagnant de portraits, pour tâter le pouls au public, ce sont elles qu'il inséra surtout dans la première édition des *Caractères*.

Il ne convient point de s'attarder longuement sur cette partie de son œuvre : l'originalité et le vrai mérite de La Bruyère ne sont point là. Il ne faudrait point, d'autre part, regretter qu'il ait écrit des maximes ; car la plupart d'entre elles sont fort intéressantes.

Il y en a où il veut frapper par le tour elliptique, et où il obtient le résultat désiré : par exemple,

« Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter » : « Jeunesse du prince, source des belles fortunes » ; et « Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique ». D'autres sont judicieuses et fort agréablement exprimées : « L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune » ; « Un homme de bien ne saurait empêcher, par toute sa modestie, qu'on dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi » ; « La faveur des princes n'exclut pas le mérite et ne le suppose pas aussi ». D'autres encore se recommandent par la beauté de l'idée haute et vraie, par la nouveauté de la forme absolument parfaite ; et elles feraient bonne figure dans les *Maximes* les pensées que voici : « La moquerie est souvent indigence d'esprit » ; « Un dévôt est celui qui, sous un roi athée, serait athée » ; « Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir et il oublie de vivre » ; « Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise » ; « Le devoir des juges est de rendre la justice ; leur métier de la différer : quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier ». Et, partout, c'est la finesse d'analyse, la délicatesse de sentiments, la force de pensée que nous vantions, plus haut, chez lui.

Mais, quand il tourne et retourne en son esprit une maxime, notre moraliste se sent gêné par le souvenir de ses éminents prédécesseurs. Il voudrait bien cependant rivaliser avec eux. La poésie et l'éloquence presque lyrique du premier

l'épouvantent. Le second lui semble plus abordable et décourage moins un imitateur : il est subtil ; il affectionne le tour épigrammatique ; il se laisse choir, nous l'avons dit, dans la préciosité et le phébus. Et c'est pour avoir trop imité le duc avec ses aimables défauts que La Bruyère a mérité la plupart des reproches qu'on lui adresse. De là ce verbiage si justement relevé par tous les critiques dans cette pensée où il accumule des expressions, dont chacune, peu significative par elle-même, est peu nécessaire par rapport aux autres : « Nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie, que de celui qui croit gagner à notre mort et qui désire qu'elle arrive ». De là, certaine recherche qui gâte une réflexion fort juste en soi : « Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père ». De là, aussi, des jeux de mots, des images d'un goût douteux, des plaisanteries faciles ou pesantes : « La cour étant composée d'hommes *durs* et *polis*, est un édifice bâti de *marbre* », ou bien encore : « Il faut juger les femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre tête et queue ». Certes nous voici loin de cette ironie légère et de cette insolence aristocratique qui, dans la défaite et la disgrâce, assurèrent à La Rochefoucauld le respect ou l'admiration de tout le monde !

La Bruyère s'en rendit compte, et bien vite. Sans délaisser les *Maximes* et les *Pensées*, il se souvint du *Cyrus* et de la *Galerie*, il relut le *Misanthrope*,

il écouta avec plus d'attention Bourdaloue ; il vit clair enfin dans son génie. L'excellent Théophraste fut choisi pour couvrir le tout de sa vénérable autorité. Et, désormais, La Bruyère cultiva surtout le portrait, pour lequel il était doué parfaitement, si bien qu'il pouvait dire en toute franchise, au début même de sa préface : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté.... Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature ».

La Bruyère peintre de portraits. — Si nous en croyions notre portraitiste, il aurait fait exclusivement des peintures de *caractères* au sens le plus strict du mot. Mais alors aurait-il été vraiment un peintre? Certes non! et il se trouva naturellement amené à donner une grande importance aux actions et aux signes visibles par lesquels les personnages traduisent au dehors leur caractère. Il les fit donc vivre et parler devant nous. La méthode est ainsi renversée et va de l'extérieur à l'intérieur, du physique au moral.

En veut-on des exemples? *Giton*, le riche, a « la démarche ferme et délibérée » ; il « déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut » ; « il ronfle en compagnie » ; il coupe sans cesse la parole à ceux qui l'entretiennent. Peut-on mieux décrire les symptômes de cette grossièreté orgueilleuse qui est le défaut capital des parvenus? L'écrivain, on le voit, ne se contente point de définir d'une façon abstraite : « il met en action le caractère et illustre le ridicule » (1).

(1) Portrait de *Giton* (Rébelliau, page 179). De même (pages 396

Là ne se bornent point ses procédés. Il sait aussi reconstituer dans son ensemble le fait qu'il a observé et ordonner les circonstances de telle façon que cela devienne une narration, un parallèle, un roman en miniature, le canevas d'une pièce de théâtre. Tantôt il jette de simples esquisses ; par exemple, l'histoire de *Zénobie* se ruinant pour bâtir et meubler un palais dont un pâtre enrichi deviendra l'acquéreur. Tantôt, comme l'histoire d'*Emire*, c'est tout un petit roman plein de grâce et de finesse (1). L'opposition frappante de deux attitudes lui sert aussi à noter la différence de deux âmes ou à suggérer une vérité morale : le portrait de *Phédon* le pauvre contraste avec celui de *Giton*, de même qu'entre le pessimiste *Démophile*, voyant déjà l'ennemi « dans le cœur du royaume », et l'optimiste *Basilide*, rédigeant à l'avance « les inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée », le philosophe suggère la nécessité d'une vision plus nette et plus froide des événements (2). Souvent la peinture prend la forme d'une véritable comédie, et le moraliste fait dialoguer ses acteurs : on connaît l'amusante scène des chanoines et l'entretien d'*Irène* avec Esculape ; mais la conversation de l'auteur lui-même avec la fausse dévote *Zélie* ne le cède point aux autres en ironie et en intérêt (3). Parfois encore La Bruyère

et 397), voyez l'amateur de tulipes qui « ouvre de grands yeux, frotte ses mains, se baisse », et l'amateur de prunes dont « les narines s'enflent » d'orgueil.

(1) *Zénobie* et *Émire* (Rébelliau, pages 177 et 105).

(2) *Giton* et *Phédon* (Rébelliau, pages 179 et 180) ; *Démophile* et *Basilide* (pages 264 et suivantes).

(3) *Irène* (Rébelliau, page 304) ; *Zélie* (page 416) ; les chanoine (page 429) ; *Nicandre et Elise* (page 151) ; *Crassus* (page 77).

apostrophe ses personnages ou le lecteur. Ici, il s'adresse aux admirateurs de *Philémon* qui a de si beaux habits : « Envoyez-moi les habits et les bijoux de Philémon : je vous quitte de la personne ». Là, c'est au bel Acis, le diseur de phébus : « Que dites-vous?... Comment?... Je n'y suis pas : vous plairait-il de recommencer?... J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : Il fait froid ! » (1). Et, d'un bout à l'autre de son livre, pour nous faire connaître l'homme en lui-même, La Bruyère invente des variétés de portraits avec une virtuosité et une fécondité qui déconcertent.

Mais un portrait ne peut être une œuvre de fantaisie, et le moraliste déclarait qu'il avait travaillé *d'après nature*. C'est bien ainsi que les contemporains l'entendaient. Charpentier le lui dit vertement lors de la réception à l'Académie, et, avant la publication des *Caractères*, M. de Malézieux avait murmuré en souriant à l'auteur : « Voilà de quoi vous faire beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis ». Encouragé en quelque sorte par La Bruyère, on chercha les originaux des portraits. Les uns s'y reconnurent ; le plus grand nombre y reconnut son prochain. Chacun nota en marge le nom de la personne qui lui semblait avoir servi de modèle. Puis, on dressa des listes auxquelles on donna le nom de *Clefs* et qui circulèrent dans les salons (2). Ceux dont les noms étaient cités se fâ-

(1) *Philémon* (page 80); *Acis* (page 122); *Clitophon* (page 155) ; « Fuyez, retirez-vous... » (page 163).

(2) Nous avons deux de ces clefs, dont l'une est intitulée *Clef des Caractères de Théophraste* et dont l'autre forme un cahier de 61 feuillets in-4°. Ce n'est qu'après la mort de La Bruyère qu'elles furent imprimées.

chèrent, et La Bruyère fut accusé d'avoir composé lui-même ces catalogues de sa galerie de portraits.

Ce reproche le laissa, tout d'abord, indifférent. Mais bientôt il dut se défendre ; et cela d'autant plus qu'il y avait dans nombre de portraits des audaces que nous avons indiquées plus haut. Son intention, dit-il, n'a pas été de composer une satire, et encore moins une satire personnelle. Il proteste contre « les fausses clefs », « injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause quoique innocente ». Il adresse un appel pressant à l'équité de ses prétendues victimes. « J'ose, écrit-il, attendre d'eux cette justice que, sans s'arrêter à un auteur qui n'a nulle intention de les offenser, ils passeront jusqu'aux interprètes dont la noirceur est inexcusable ». En effet, comment aurait-il dressé des listes, qui diffèrent toutes les unes des autres et où se trouvent désignés tant de gens qu'il ne connaît point ? Faudra-t-il lui attribuer « celles qui se fabriquent à Romorantin, à Mortagne et à Bellesme, et dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au prévôt de la maréchaussée et au prévôt de la collégiale » (1) ? C'est ridicule ! et cela répugne à sa franchise. Il nomme nettement les personnes qu'il veut nommer. Pourquoi, dès lors, lui faire dire ce qu'il n'a point dit ?

En réalité, selon La Bruyère, « ses peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province ». Oui !

(1) Voir pour tout ceci la Préface du *Discours* et la Préface des *Caractères*.

il a peint d'après nature ; mais, craignant que les portraits ne parussent forcés et peu croyables, il a pris « un trait d'un côté et un trait d'un autre, et de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, il a fait des peintures vraisemblables » (1). N'est-ce point le procédé qui peut assurer à tout livre de morale une renommée durable ? Les hommes ne changent pas « selon le caractère et les passions », et, si l'on veut que plus tard ils se reconnaissent dans les portraits tracés, il faut que ces portraits conviennent à l'homme en général, mais ne soient pas ceux de tels ou tels hommes d'un pays ou d'un temps déterminé.

Cette question des *Clefs* a été étudiée avec beaucoup d'impartialité et de justesse par M. Janet, qui reconnaît bien que les généralités l'emportent de beaucoup sur les applications de personnes, mais qui ajoute aussitôt :

> Néanmoins, il faut reconnaître aussi que La Bruyère n'a pas fait tous les efforts possibles pour éviter les applications particulières et que souvent au contraire il paraît avoir cherché à les provoquer. De nombreux passages ne sont pas seulement des observations abstraites, mais des allusions à des choses et à des personnes réelles, et semblent avoir eu pour but d'attirer la curiosité. D'ailleurs, il y a dans les *Clefs* qui nous ont été transmises beaucoup plus d'applications, certaines ou probables, que l'on n'est tenté de le croire, et même, dans beaucoup de cas, les allusions sont évidentes et n'ont guère besoin de clefs (2).

(1) Préface du *Discours à l'Académie.*

(2) Paul Janet, *Les passions et les caractères dans la littérature du* XVII[e] *siècle.* Citons comme exemples de portraits d'une application incontestable ceux du *Prince* (Louis XIV), d'*Irène* (M[me] de Montespan), d'*Emile* (le Grand Condé), de *Philémon* (milord Strafford), de *Celse* (le baron de Breteuil), de *Giton* (le marquis de Barbezieux), de *Straton* (Lauzun), de *Pamphile* (Dangeau), de

Voilà la vérité même ; et, malgré ses dénégations bruyantes, La Bruyère ne l'ignorait pas. Aujourd'hui l'étude des *Clefs* nous permet de faire — avec Saint-Simon et les auteurs de mémoires pour guides — un amusant voyage à travers la société du XVIIe siècle. Nous sommes très heureux, par exemple, que *Ménippe* soit le maréchal de Villeroy ; *Criton* et *Brontin*, le financier Berrier ; et *Carro-Carri*, le charlatan italien Caretti. C'est introduire la satire dans la morale, nous dira-t-on. Soit ! et cela peut être fâcheux au point de vue de la morale. Mais, nous qui nous occupons du Portrait, nous ne pouvons que nous en réjouir : ce nous est une garantie de la vérité des peintures de La Bruyère et de leur ressemblance étroite avec la vie.

Le style dans les portraits de La Bruyère. — « En lisant avec attention les *Caractères* de La Bruyère, disait le critique Suard, on est moins frappé des pensées que du style ». Cette appréciation ne va point sans injustice ; mais il est bien certain que les portraits de La Bruyère nous plairaient moins s'il n'avait pas été un merveilleux styliste et s'il n'avait pas trouvé le style qui convenait à un genre, dont le plus grand défaut pourrait être la monotonie.

Une extrême variété dans le tour des morceaux et dans la structure des phrases, voilà ce que l'on remarque tout d'abord. De toutes les figures de mots et de pensée, on relève des exemples

Théodas (Santeuil), de *Damys* (Boileau), de *Cydias* (Fontenelle), de *Capys* (Boursault), du vrai dévot (le duc de Beauvilliers), de l'écrivain qui pense trop subtilement (Malebranche), etc.

nombreux dans le livre de La Bruyère : sans dédaigner l'antithèse ou l'hyperbole, il préfère cependant la métaphore. Son vocabulaire est d'une incomparable richesse. Il emprunte des termes à la langue du XVIe siècle et regrette la disparition de bien des mots. Il met fréquemment à contribution les divers idiomes techniques. Il renouvelle même la langue courante en détournant certaines expressions de leur sens ou de leur emploi habituel, cherchant toujours pour sa pensée une expression à la fois neuve et exacte.

Chez un écrivain qui est avant tout un portraitiste et qui attache tant de prix au choix des métaphores, c'est — comme on pouvait s'y attendre — l'imagination qui domine. Il veut peindre par son style, et, sans cesse, il nous présente les choses à l'aide d'images matérielles. Qui ne retrouve quelque vivant souvenir en lisant le tableau si précis et si coloré de la petite ville ; et, au surplus, ne savons-nous point que c'est la ville de Rouen ? Qui donc, en contemplant les portraits d'*Onuphre* et de *Giton*, ne se rappelle quelque hypocrite ou quelque parvenu de son voisinage ? Toutes les peintures morales de La Bruyère sont vraiment des *peintures*, grâce à l'emploi constant d'un style imagé. *Diphile* « rêve, la nuit, qu'il mue et qu'il couve », et le fleuriste est l'image vivante de sa manie. Nous le voyons « *planté* » et « qui *a pris racine* au milieu de ses tulipes ». L'expression ne saurait être plus pittoresque : comme le disait Mme de Sévigné de La Fontaine, « cela est peint ».

Mais, s'il n'avait que ces qualités, le style de La Bruyère risquerait d'être froid. Il s'y joint

heureusement l'éloquence et l'ironie. L'éloquence, on s'en doute bien, sera toujours contenue. A propos des grands et des financiers, « ces âmes sales, pétries de boue et d'ordure », il laissera échapper quelques cris de colère, et ces mots lui monteront aux lèvres : « Quelles saletés ! quel dégoût ! » (1) : d'ordinaire, il est plus calme et il se borne à des réflexions brèves, mais émues (2). Cette éloquence touche par bien des côtés à l'ironie qui prédomine chez notre auteur. Il va souvent trop loin dans la plaisanterie; mais généralement ses pointes sont vives et piquantes. Faut-il rappeler le collectionneur d'insectes tout éploré? « Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? Il est plongé dans une amère douleur; il a l'humeur noire, chagrine et dont toute sa famille souffre ! Aussi a-t-il fait *une perte irréparable*. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : *c'est une chenille, et quelle chenille* ! » Faut-il citer l'exclamation que lui fait pousser le spectacle de l'amateur de prunes : « O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! Que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit ; que j'observe les traits et la contenance de l'homme *qui seul*

(1) Chapitre *Des Biens de fortune* (Rébelliau, pages 156, 160-161, 167, etc.). Voir surtout, page 156 : « N'envions point à une sorte de gens, etc... ».

(2) Par exemple, dans le chapitre *De la Mode* : « Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point,... etc. ». « Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion,... etc. » (Rébelliau, page 396) ; « Il passe les jours, *ces jours qui échappent et ne reviennent plus*, à verser du grain et à nettoyer des ordures » (page 401).

entre les mortels possède une telle prune ! » (1) Boileau, lui-même, n'avait point manié l'ironie avec plus de maîtrise et plus de facilité.

Enfin, il est juste d'admirer le soin minutieux que La Bruyère apporte à la construction de sa phrase. Vive, colorée, brillante, elle est bien lancée et porte à tout coup. Le moraliste excelle à donner aux pensées le tour qui leur convient et il rehausse l'éclat d'un portrait ou d'une maxime par l'imprévu du trait final. Le livre abonde en exemples de ce savoir-faire merveilleux. Nous en citerons un qui est un véritable modèle. « Il s'est trouvé, dit-il, des filles qui avaient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étaient pas assez *riches* pour faire dans une *riche* abbaye vœu de *pauvreté* » (2). Cette façon de rejeter le mot « pauvreté » à la fin de la phrase donne plus de saillie au contraste. Transposez-le, et tout l'effet sera perdu. Ce sont des procédés de styliste, mais de grand styliste ; et l'art du style est la qualité essentielle dans le genre délicat du Portrait.

C'est une grande date dans l'histoire du genre que l'année 1688 : pour lui, l'heure de l'apogée est venue ; et il ne pourra plus que décroître. Déjà, La Rochefoucauld avait conquis à la Maxime ses titres de noblesse. Maintenant, avec La Bruyère, le Portrait goûte toutes les ivresses du triomphe. Et ce qui donne aux *Caractères* une valeur incomparable, c'est que s'y accomplit, en vue d'un but

(1) Chapitre *De la Mode* (Rébelliau, pages 397 et 401).

(2) Chapitre *De quelques usages* (Rébelliau, page 431). Qu'on se souvienne aussi de la phrase célèbre : « De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes. *Ils ont de l'argent* ».

commun, l'alliance intime du Portrait et de la Maxime qu'on avait trop longtemps négligé de réunir.

La Bruyère, dit M. Morillot, a su fondre habilement la méthode de La Rochefoucauld avec celle de Théophraste et varier l'une par l'autre. Il a compris que les maximes nues donneraient à l'œuvre un aspect de tristesse et que le défilé ininterrompu des caractères semblerait vite un jeu de marionnettes un peu vain. Au contraire, maximes et portraits se prêtent un mutuel appui et coopèrent à l'effet d'ensemble, comme le texte et l'illustration d'un livre bien fait (1).

Ceci est parfaitement juste et marque bien l'importance de l'ouvrage dans l'évolution de la Maxime et du Portrait. Néanmoins, si le moraliste traite avec honneur la première, c'est au second que manifestement il réserve le meilleur de ses soins. Profitant de l'expérience de tout un siècle et instruit par les défauts ou les qualités des portraitistes antérieurs, il conduit le Portrait à la perfection suprême. Il le réduit à de justes proportions et le purifie de ce qui choquait les gens de goût. Il ne le condamne plus à servir misérablement la vanité ou la flatterie ; mais il en fait l'auxiliaire précieux de la morale. Enfin il lui permet — trop souvent au gré de quelques-uns — les allusions à des personnes facilement reconnaissables ; mais à condition que la peinture générale de la nature humaine n'en souffre pas. D'ailleurs, il l'enrichit d'une beauté suprême, et, pour parer son favori, le styliste prodigue les ressources inépuisables d'un art exquis et consommé. Ainsi que l'avait fait le Bonhomme pour la Fable,

(1) Morillot, *La Bruyère*, page 109.

La Bruyère met donc en pleine lumière le Portrait, et il élève à la dignité d'un genre littéraire ce qui, pendant la plus grande partie du siècle, n'avait été qu'un amusement de mondains.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : La Bruyère, 1re édition, 1688 ; 8e édition, 1694 ; édition Servois dans la collection des Grands Écrivains de la France (Hachette) ; édition Hémardinquer (Delagrave) ; édition Servois et Rébelliau (Hachette). — Abbé Hurel : *Les prédicateurs à la cour de Louis XIV ;* A. Feugère : *Bourdaloue, sa prédication, son temps ;* F. Belin : *La société française au XVIIe siècle d'après les sermons de Bourdaloue ;* abbé d'Olivet : *Eloge de La Bruyère ;* Walckenaer : *Etude et remarques sur La Bruyère ;* E. Fournier : *La comédie de La Bruyère ;* Morillot : *La Bruyère* (Hachette) ; Pellisson : *La Bruyère* (Lecène) ; Sainte-Beuve : *Portraits littéraires*, I ; *Nouveaux lundis*, I et X ; Taine : *Nouveaux Essais de critique et d'histoire ;* Janet : *Les caractères et les passions dans la littérature du XVIIe siècle ;* Faguet : *Les grands maitres du XVIIe siècle ;* Allaire : *La Bruyère dans la maison de Condé ;* René Doumic : *Histoire de la littérature française ;* L. Wogue : *Les Portraits dans La Bruyère.*

CHAPITRE V

LE DÉCLIN DU GENRE.

L'influence de La Bruyère. — Le succès de La Bruyère devait provoquer l'apparition de nombreux ouvrages analogues au sien. Ce fut, en effet, pendant plus d'un siècle, une invraisemblable éclosion de ***Portraits***, de ***Réflexions***, de ***Caractères***. Point n'est besoin de mentionner ici tous ces livres, dont M. Servois nous a dressé un scrupuleux catalogue (1); et ce serait besogne ingrate de rechercher, par exemple, quel intérêt peuvent bien offrir certain abbé Bordelin avec les ***Caractères naturels des hommes*** ou Brillon avec son ***Théophraste moderne*** (2). Mieux vaut noter l'influence de La Bruyère sur le genre, et l'action qu'il exerça manifestement sur des écrivains de mérite et des moralistes dignes de ce nom.

Il est curieux, tout d'abord, de constater quelle valeur acquièrent les portraits, même dans les ouvrages qui n'ont rien à voir avec la morale. Les

(1) Édition de la Bruyère (Collection des grands écrivains, chez Hachette).

(2) En 1692 et 1700. Citons encore du même Brillon : *Portraits sérieux, galants et critiques* (1696) et *Ouvrage nouveau dans le goût des Caractères de Théophraste et des Pensées de Pascal* (1697), ainsi que les *Réflexions* des abbés de Villiers, du Vernage, Goussault, etc.

Mémoires de Saint-Simon nous en fournissent une preuve éclatante (1). Certes, le dédaigneux duc et pair devait être fortement choqué par les critiques impitoyables que La Bruyère ne ménageait point aux Grands et par l'hommage qu'il avait rendu à la bourgeoisie intelligente et laborieuse : cependant, il semble avoir pratiqué assidûment les *Caractères* et avoir de cette lecture tiré le plus sérieux des profits.

N'était-il point trop artiste pour ne point apprécier un tel maître ? trop avisé, malgré sa morgue, pour ne pas lui emprunter ses procédés ? Il a parfois, comme lui, le tour piquant : « C'était, dit-il à propos de Villeroy, un homme fait exprès pour présider à un bal, pour être le juge d'un carrousel, et, s'il avait eu de la voix, pour chanter à l'Opéra les rôles de roi et de héros ; fort propre encore à donner des modes et à rien du tout au delà. » Il cherche, comme La Bruyère également, à frapper l'esprit par l'accumulation des mots : le fils du grand Condé lui apparaît « fils dénaturé, cruel père, mari terrible, maître détestable, pernicieux voisin, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir ». Il traduit enfin, tout comme le moraliste, à l'aide des termes les plus propres et des images les plus fortes, la sensation vivement ressentie. C'est un effet qu'il veut produire, et il le produira avec des expressions neuves, audacieuses, pittoresques. Ici, l'intransigeant duc et pair ne connaît plus les scrupules aristocratiques. Un mot roturier ou trivial bouscule le mot noble ou précieux : eh ! qu'importe ! Voici

(1) Ses plus remarquables portraits sont ceux de Bossuet, Fénelon, Vauban, Catinat et de la duchesse de Bourgogne.

bien M. de Noyon « crasseux et huileux à merveille » ; Mlle de Mesmes « rousse comme une vache » ; la duchesse de Bourgogne avec « sa marche de déesse sur les nues », mais avec des dents « toutes pourries ». Saint-Simon décrit tout : non seulement les habitudes morales ou intellectuelles, mais les jeux de physionomie, les gestes, les détails physiques qui permettent de mieux connaître le cœur ou l'esprit. Et, raisonnablement, pourrait-on nier l'influence du bon bourgeois La Bruyère sur le hautain Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon ?

Mais il ne s'agit là que des progrès accomplis par le Portrait dans les Mémoires. Chaque jour davantage il brille en d'autres œuvres, où, se servant d'un cadre fantaisiste et recherchant cette liaison que n'avait point su ou voulu trouver l'auteur des *Caractères*, on donne libre cours au goût de l'observation et à la passion de moraliser. Quand il écrit, en 1707, son *Diable boiteux*, Le Sage relie par une intrigue très frêle des tableaux de mœurs et des portraits. Au chapitre III, notamment, l'excellent diable Asmodée présente à Don Cléophas un bourgeois avare, un vieux beau, un alchimiste, un poète tragique, des joueurs, des héritiers cupides. On croirait lire quelques pages inédites de La Bruyère ; et, pour que la ressemblance soit plus complète, les allusions abondent à chaque instant. Il en est de même dans *Gil Blas*, où seuls véritablement sont espagnols les noms propres et les costumes. Le romancier breton multiplie les portraits réalistes, au bas desquels chaque lecteur peut inscrire un nom bien connu : celui de l'acteur

Baron, des docteurs Hecquet ou Procope-Couteaux, de la marquise de Lambert : et il se révèle ainsi le malin disciple du moraliste satirique, qui avait portraituré Fontenelle sous le pseudonyme de Cydias (1).

Enfin, il est d'autres ouvrages, qui ne sont point à vrai dire des romans, mais où l'on se complaît à tracer des portraits moraux, en ayant bien soin par un fil ténu de coudre tous ces morceaux ensemble. Charles-Rivière Dufresny, « le cousin du roi » (2), promène à travers Paris un habitant du Siam auquel il fait visiter la Cour, la Ville, le Palais, l'Opéra, l'Université, le « Cercle bourgeois », les salles de jeu. Et il a beau ne se réclamer que de Pascal et de La Rochefoucauld, il procède, malgré lui, malgré sa passion d'être tout à fait original, des *Caractères* de celui qu'il ne nomme point, qu'il attaque par voie d'allusion (3), et qu'il imite, assez pauvrement d'ailleurs (4), car nous avons dans les ***Amusements sérieux et comiques*** plutôt des historiettes que des portraits. De même, quand Montesquieu s'inspirant peut-être de Dufresny (5), se constitue dans notre capitale le cicerone d'Usbeck et de Rica et quand il nous donne les ***Lettres persanes***, il suit les traces de La Bruyère, dont il démarque certaines pages, et notamment le portrait

(1) Cela devint une habitude chez les romanciers et auteurs comiques du XVIIIe siècle. Dans le *Méchant*, Gresset prête ces paroles à un jeune homme qui médite d'écrire un ouvrage : « J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux ».

(2) Consulter sur Dufresny (1648-1724) notre brochure, *la Comédie*.

(3) Lire la seconde partie du premier *Amusement*.

(4) Voir dans le deuxième *Amusement* les portraits des petits maîtres et des grands.

(5) Il y a une « lettre siamoise » dans le dixième *Amusement*.

d'Arrias, l'homme universel. Mais, ailleurs, tout en se montrant fort original dans la peinture des travers du siècle, on sent qu'il a toujours les yeux fixés sur un modèle auquel il s'efforce de ravir — non sans succès parfois — les secrets de son art incomparable et sa manière.

Nous voyons donc que le Portrait est plus que jamais à la mode : et les grands auteurs, dans des ouvrages de tout genre, profitent largement des leçons données par La Bruyère. Il en résulte même que, pendant quelque temps, La Rochefoucauld — très vanté toutefois par l'auteur des *Amusements* et par celui des *Lettres persanes* — n'a plus beaucoup d'imitateurs. Certes, on ne délaisse point absolument la Maxime ; et la plupart des auteurs comiques, à cette époque, s'estimeraient déshonorés s'ils n'inséraient quelques « sentences » ou « vers proverbes » dans chacune de leurs comédies (1). Mais c'est vainement que l'on chercherait alors un recueil intéressant de maximes. Montesquieu lui-même, qui aimait tant ramasser ses idées dans des formules nettes et concises, semble avoir craint de risquer l'aventure. Nous avons, néanmoins, de lui un petit carnet de **Pensées diverses**, qui sont des notes sur son caractère et ses goûts ou des réflexions sociales et philosophiques. Quelques-unes de ces maximes sont bien frappées (2) et l'on ne saurait trop

(1) Citons par exemple : « Chassez le naturel : il revient au galop » ; « La critique est aisée et l'art est difficile » (Destouches) ; « Tout le monde est méchant et personne ne l'est » (Gresset).

(2) En voici que nous choisissons à cause de la forme même : « Les Anglais sont occupés : ils n'ont pas le temps d'être polis » « On n'appelle plus grand ministre un sage dispensateur des revenus publics ; mais celui qui a de l'industrie et de ce qu'on appelle

regretter que Montesquieu s'en soit tenu à cet essai bien modeste. Peut-être lui semblait-il qu'il n'y avait plus rien à faire de ce côté, après La Rochefoucauld et La Bruyère. Heureusement, un jeune ambitieux allait penser de toute autre sorte et allait doter le genre d'un nouveau chef-d'œuvre avant l'irrémédiable déclin.

Vauvenargues (1). — « Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses ? Et comment la simplicité d'un enfant couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie ? » Ainsi parle Voltaire au sujet de Vauvenargues dans un *Éloge funèbre des officiers morts pendant la guerre de 1741*. Et en ce qui concerne « la vraie philosophie » il exagère peut-être, nous allons le constater. Mais, quant à s'être montré grand dans « un siècle de petitesses », jamais le futur chambellan de Frédéric ne porta jugement plus équitable, lui auquel Vauvenargues en imposait par sa hauteur d'âme, son héroïsme dans la souffrance et la beauté de sa vie tout entière.

des expédients » ; « Les gens d'esprit sont gouvernés par des valets et les sots par des gens d'esprit » ; « Quand, dans un royaume, il y a plus d'avantages à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu » ; « Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise » ; « Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu » ; « Un flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun maître » ; « Le mérite console de tout ».

(1) Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, né à Aix en Provence (6 août 1715), mort en 1746. Sa vie fut attristée par des déboires de toute sorte. Le père de Mirabeau lui conseilla d'entrer dans la carrière littéraire, et Voltaire l'admira. Ce furent les seules joies de son existence.

Vous êtes de petite noblesse, mais d'une famille où l'on ne craint pas de se dévouer (1). Votre propre caractère ; les exemples que, tout jeune, vous avez eus sous les yeux ; la lecture des *Biographies* de Plutarque, qui vous arrachaient des larmes d'admiration, tout vous incite à une vie active et à la conquête de la gloire. Alors, vous devenez officier dans le Régiment du Roi ; vous subissez les tracas ou les humiliations qui attendent un gentilhomme pauvre, et vous finissez par avoir les jambes gelées, là-bas, en Bohême, sur les routes encombrées de neige pendant la mémorable retraite de Prague. Servitude, misère et grandeur militaires, que ne récompense aucun avantage sérieux ! On vous refuse un emploi dans la diplomatie ; on se décide à vous l'offrir tardivement, lorsque des souffrances cruelles vous empêchent de l'exercer ; et, la maladie vous entravant dans la carrière d'homme de lettres, vous mourez sans vous plaindre, à peine âgé de trente-deux ans, avec la conviction « qu'il y avait là quelque chose » et qu'on est la victime du Destin. Telle fut l'existence de Vauvenargues ; et il l'indique, sans gémissement lâche, mais non sans une secrète amertume et sans une légitime fierté, dans ce portrait de Clazomène, dont nous donnons ici les passages saillants :

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et

(1) Le père de Vauvenargues obtint son titre de marquis à cause de sa belle conduite lors d'une épidémie de peste.

de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait... Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune... Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue... Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

Et peut-être quelques-uns désireront-ils plus de modestie dans ce portrait ; mais, pour le juger bien, il faut y voir la protestation d'une âme noble et fière contre les injustices du sort. Pour tous ces motifs, nous professons aujourd'hui envers l'auteur des ***Réflexions et Maximes***, des ***Caractères***, de l'***Introduction à la connaissance de l'esprit humain***, autant de respect que ses camarades de garnison qui l'avaient surnommé « le Père » ; autant d'estime que lui en témoigne Voltaire avec une éloquence chez lui peu habituelle. Ce fut, dans toute la force du terme, une conscience et un grand cœur.

Cependant, il ne conviendrait point d'exagérer les mérites du philosophe. Il nous plaît par son amour de la tolérance ; car, disait-il, « je n'ai jamais été contre la religion » ; et, peu croyant lui-même, il n'admettait pas que l'on raillât en pareille matière les opinions d'autrui (1). Mais on chercherait vainement chez lui « la profondeur » que magnifie Voltaire. Il reste toujours un simple observateur, qui ayant vu avec quelle difficulté les métaphysiciens échafaudent des systèmes fragiles

(1) Par exemple, *Réflexions et Maximes*, maximes 321, 322, 324. Nous citons partout d'après l'édition Firmin Didot, 1858.)

voudrait ne se décider pour aucun d'entre eux, mais les réconcilier tous ensemble.

Aussi, quand il s'agit de morale — et plus particulièrement dans les *Réflexions et Maximes*, — comme il n'admet point le dogme de la raison infaillible, il attribue la place d'honneur au sentiment. « Les grandes pensées viennent du cœur », a-t-il écrit quelque part(1). Le cœur lui semble, en effet, bien supérieur à l'esprit, et il proclame, à maintes reprises, l'empire de la sensibilité sur tout le reste. Cela ne va point sans des erreurs graves et des sophismes, tels que l'éloge de la nature humaine s'accordant toujours avec le bien (2), la réhabilitation passionnée des passions (3), et la tendance à toujours admirer la force d'âme, même chez un Catilina. Cela charme souvent par un accent très sincère d'humanité, par la pitié profonde pour ceux qui souffrent (4), et, dans le portrait de *Thieste*, où il consigne une aventure personnelle, par le pressentiment de la doctrine des Victor Hugo, des Dumas fils et des Tolstoï, qui aiment et relèvent les êtres déchus à cause de leur naïve ignorance ou de notre égoïsme social. Tout cela nous force à le considérer comme un précurseur de Jean-Jacques Rousseau ; mais tout cela contribua, certainement, à la valeur littéraire de ses *Caractères* et de ses *Maximes*.

Sur les *Caractères* eux-mêmes, il convient de ne

(1) *Réflexions et Maximes*, 127.

(2) *Ibid.*, 122, 123 (« La raison nous trompe plus souvent que la nature »), 288, etc.

(3) *Ibid.*, 151, 154 (« Les passions ont appris aux hommes la raison »).

(4) *Ibid.*, 173 (« La générosité souffre des maux d'autrui comme si elle en était responsable ») et 167 (« La clémence vaut mieux que la justice »), etc.

pas insister trop longuement. Évidemment, ils renferment de fort jolies trouvailles, si l'on se place au point de vue de l'observation. Le portrait de *Phocas*, le faux original, ne laisse pas que d'être piquant. Il y a du trait et des épigrammes acérées dans bien d'autres pages : quand Vauvenargues s'amuse, par exemple, aux dépens d'*Isocrate*, le bel esprit; de *Midas*, le riche stupide; de *Lisias*, le beau parleur; de *Thersite*, l'officier intrigant. Mais, hélas! ils font ici défaut le pittoresque et le coloris vigoureux qui rendaient si vivants les portraits de La Bruyère. Et puis, en ces miniatures — car ce n'est guère autre chose — l'auteur accumule trop les menus détails pour mieux rendre la complexité de tel ou tel caractère contemporain, et l'on sent moins le désir de peindre un type général que celui de persifler joliment « le frère d'armes » qui réussit mieux que vous, et contre vous, grâce à l'intrigue, ou le sot richard qui, du haut de ses sacs d'écus, vous éclaboussa la veille, insolemment. Oui! l'accent est trop personnel et nous devinons la ressemblance trop frappante entre Midas, Thersite, Isocrate, et des modèles précis que tous montraient alors du doigt et que nous ignorons à l'heure actuelle. C'est l'exagération d'une tendance que nous signalions chez La Bruyère ; et cela marque la décadence du Portrait mis au service de la morale, et appartenant à un genre spécial, dont l'existence fut, au gré des esprits délicats, malheureusement beaucoup trop courte.

Mais, contrairement au Portrait, la Maxime serait mal venue à réclamer contre Vauvenargues. Elle

lui doit, en effet, beaucoup. « Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise », écrivait Agrippa d'Aubigné dans ses *Tragiques*. Ce bouquet de maximes, cueillies pendant l'automne du genre, a je ne sais quel charme mélancolique et je ne sais quel parfum exquis. Dans le commerce assidu des maîtres classiques, et surtout de ce Racine qu'il aimait tant, Vauvenargues avait appris à éviter le ton déclamatoire auquel l'exposaient certaines théories humanitaires qui étaient les siennes, et il ne tomba point dans cette emphase que parfois l'on reproche, non sans motif sérieux, à Jean-Jacques Rousseau. D'autre part, il réagissait hautement contre le bel esprit des Isocrate ou des Fontenelle (car c'est tout un), et il recherchait avant tout le naturel, l'éloquence sobre et vraie, la lumineuse simplicité. Mais cela ne l'empêchait pas de reconnaître les droits de l'imagination ; et il était trop artiste pour ignorer ce qu'une gracieuse image ajoute de beauté à une maxime. C'est ce qui constitue, à nos yeux, le charme éternel de son ouvrage.

Vauvenargues aimait « la clarté qui orne les pensées profondes » et « la netteté qui est le vernis des maîtres » (1). Aussi, nombre de ses maximes sont-elles remarquables par leur justesse et leur précision, autant que par le tour piquant qu'il leur donne. C'est lui qui a dit : « Le sot est comme le peuple : il se croit riche de peu » ; « Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre » ; « Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas

(1) *Maximes*, 4, 373, 374 (édition Firmin Didot).

nous mépriser nous-mêmes » ; « La servitude avilit l'homme au point de s'en faire aimer » (1). Et La Rochefoucauld eût goûté fort cette concision élégante. Mais si Vauvenargues a presque autant de pénétrante finesse « que l'Ami des femmes », il possède, en revanche, une chaleur et un sentiment poétique que celui-là ne connut jamais. « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme » ; « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire », ou bien encore : « La vue d'un animal malade, le gémissement d'un cerf poursuivi dans les bois par les chasseurs, la pâleur d'une fleur qui tombe et se flétrit, enfin toutes les images des malheurs des hommes contristent le cœur et plongent l'esprit dans une rêverie attendrissante » : telles sont les maximes que Vauvenargues se plaît à écrire et que La Rochefoucauld, cet esprit subtil mais ce cœur sec, n'aurait pu trouver (2). Le genre est donc fort redevable à cet homme d'élite chez lequel la pensée est toujours haute et noble comme le cœur, la forme fine et distinguée comme l'esprit. Et c'est pourquoi les générations qui suivirent ont témoigné une vive sympathie à Vauvenargues que rendent plus cher encore aux âmes sensibles les malheurs de son existence et sa mort prématurée.

Chamfort et Rivarol : la fin du genre. — Avec l'aimable Vauvenargues s'éteint la race des

(1) Voir les maximes 22, 172, 189, 196, 234, 251, 309, 378, 568.

(2) *Maximes*, 18, 382, 399. Citons encore : « Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants » (maxime 36).

grands moralistes qui se servirent de la Maxime et du Portrait. Il serait, cependant, injuste de ne point mentionner, en terminant, deux hommes, qui ne s'aimèrent point pendant leur vie, mais qui étaient capables, tous les deux, de maintenir le genre à la hauteur où l'avaient porté leurs prédécesseurs.

Quel incomparable auteur de Maximes eût été Antoine Rivarol, avec plus de sérieux et de travail ! Mais le personnage resta toujours trop vaniteux et trop frivole (1). D'origine italienne, de noblesse équivoque, « né grand seigneur dans un cabaret », ne possédant point de fortune, et plus léger encore de scrupules que d'argent, ce joli garçon, très impertinent et très caustique, se préoccupa seulement de se faire une place dans le beau monde. Il y réussit, grâce à sa verve, à l'abondance de ses idées, à la facilité avec laquelle il dissertait sur toute chose de la plus séduisante façon. On l'exécrait ou souvent le méprisait : on ne pouvait s'empêcher de rechercher, d'écouter en souriant, et d'applaudir ce virtuose de la conversation. Par son talent de parole et par son esprit, dont il faisait grand cas, Rivarol fut à Paris pendant les heures de prospérité, et, plus tard, lors des heures tristes, à Bruxelles, à Londres, à Berlin, le roi des salons les plus aristocratiques.

Pourquoi faut-il que ces triomphes éphémères

(1) Rivarol, né à Bagnols, dans le Languedoc, en 1754, mena ongtemps à Paris la vie d'un homme de lettres. Il nous a laissé nombre d'opuscules, parmi lesquels *De l'Universalité de la langue française* et le *Petit Almanach des grands hommes*. Après avoir courageusement lutté pour ses idées dans des journaux ou des pamphlets, il mourut en 1801 à Berlin.

de brillant causeur l'aient empêché de produire quelque œuvre importante et surtout quelque chose d'absolument fini? Ce qui défend aujourd'hui sa mémoire, ce sont quelques articles de journaux, et surtout des maximes qu'il songeait, trop rarement, à consigner, le soir, sur ses ***Carnets***, après les avoir improvisées chez Mmes de Coigny et de Polignac ou chez la princesse Olgorouka. Ce sont, parfois, pensées profondes dans le genre de celles-ci, intéressantes à méditer pour quiconque se mêle de diriger un peuple :

La populace croit aller mieux à la liberté quand elle attente à celle des autres. — Si un troupeau appelle des tigres contre ses chiens, qui pourra le défendre contre ses nouveaux défenseurs? — Le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance. — Le peuple ne goûte de la liberté, comme de liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux. — Il faut attaquer l'opinion avec ses armes : on ne tire pas des coups de fusil aux idées. — Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation !

Ce sont, plus souvent encore, des « sentences », s'adressant davantage à la généralité des hommes, mais d'une forme vive et originale, toujours élégante et imprévue, empreintes du goût le plus délicat. Vous n'avez, en effet, qu'à feuilleter les *Carnets* de Rivarol pour y moissonner les maximes que voici ou des maximes analogues :

Un livre qu'on soutient est un livre qui tombe. — L'imprimerie est l'artillerie de la pensée. — L'or est le souverain des souverains. — La noblesse est un instrument brillanté par le temps. — L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite : c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre. — Les passions sont les orateurs des grandes assemblées. — Un peu de philosophie écarte de la religion, et beaucoup y ramène. — La philosophie ne répond que des individus,

mais la religion répond des masses. — Les pavots de la vieillesse s'interposent entre la vie et la mort pour nous faire oublier l'une et nous assoupir sur l'autre. — Le temps est le rivage de l'esprit; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

Et vous déplorerez qu'un homme, si bien doué pour le genre, se soit contenté de faire la roue dans les salons, au lieu de donner un pendant aux *Maximes* de La Rochefoucauld. Pour tenter cette belle aventure, il avait, l'ambitieux, assez de culture classique, et plus d'esprit qu'il n'en fallait.

Ce que « Monsieur le Comte » n'avait pu faire, le citoyen Chamfort fut persuadé qu'il l'avait réalisé; et il ne fut pas loin de se considérer comme un autre La Rochefoucauld. Au fond, chez ce Chamfort, l'homme n'est guère intéressant (1). Sans titre, et sans même un nom qui légalement lui appartienne, il se glisse, grâce aux philosophes, dans les meilleurs salons. Les Académies couronnent les *Éloges* qu'il présente. La cabale fait acclamer, au théâtre, même le *Marchand de Smyrne*, une comédie banale, même *Mustapha et Zéangir*, une ridicule tragédie. Tous sont heureux de le recevoir. On exagère parfois le bon accueil. Et voilà un homme qui entreprend d'écrire contre une société si bienveillante les *Produits de la Civilisation perfectionnée*, dont nous avons conservé les matériaux, c'est-à-dire les ***Caractères et Anecdotes*** et les ***Maximes et Pensées***.

(1) Sébastien-Roch, dit Chamfort, naquit en 1741, près de Clermont. Sa carrière littéraire fut brillante et il entra même à l'Académie en 1781. Arrêté sous la Terreur, bien qu'il eût accepté toutes les idées de la Révolution, il tenta de se suicider et mourut des suites de ce suicide en 1794.

Naturellement, ce philosophe choyé par tout le monde est misanthrope, et les maximes où s'épanche cette misanthropie sont légion dans son recueil. Or, si nous admettons très bien qu'il ait écrit : « Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède », car il n'y a rien là que de général, nous nous étonnons de voir un homme, auquel ses écrits les plus médiocres valurent des succès inespérés, déclarer que tout est mauvais ici-bas. « La maladie? » nous dira-t-on. Mais Vauvenargues était malade pour des causes infiniment plus nobles, et lui, qui mourut abandonné de tous, sauf du marquis de Mirabeau et de Voltaire, il n'a jamais condamné tout à la fois l'Humanité et la société de son temps.

Il est heureux pour Chamfort que nous puissions relever dans son œuvre quelques douzaines de maximes, que ne gâtèrent point la mauvaise humeur du malade ou l'amertume du bel esprit qui se prétendait méconnu. Nous lui rendrons ici la justice de ne point le méconnaître, et de citer, parmi ses maximes, celles qui nous semblent sonner de façon bien claire et bien classique. Les voici, et on jugera, d'après elles, qu'il manqua peu de chose au moraliste qui les écrivit pour être un maître du genre :

On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot. — Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer. — La fausse modestie est le plus décent des mensonges. — On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule. — Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme : c'est une chose. — La pauvreté met le

crime au rabais. — L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose. — La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

Hélas ! Chamfort n'adopte point toujours cette manière. Il préfère risquer une anecdote cruelle pour un contemporain, lancer une épigramme contre un adversaire, blesser un individu qu'il déteste ou qu'il envie. Après le Portrait, voici que la Maxime abandonne son impartialité sereine. On l'utilise pour les besoins de la politique, pour proclamer ses déboires, pour satisfaire ses rancunes. Les mauvais jours sont venus.

Et, désormais, le charme est rompu. Le Portrait pouvait se juger abandonné. Avec Chamfort, qui meurt d'avoir voulu se suicider ; avec Rivarol, qui s'éteint en exil, la Maxime a tout perdu. « C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre », disait le grand Corneille. Oui ! c'est la fin ! Après la tourmente révolutionnaire, après la chevauchée impériale, l'heure est passée où l'on pouvait consacrer ses loisirs, dans les salons, à de pareilles « amusettes », si intéressantes cependant et si utiles pour la littérature et pour la morale.

Tout ne sera point perdu, heureusement, de cet effort poursuivi pendant tant de siècles. Michelet et Taine, Balzac et Flaubert, entre beaucoup d'autres, profiteront largement des leçons que leur avaient données nos portraitistes du XVIIe siècle ; et, au théâtre, par exemple, un Alexandre Dumas fils saura lancer, au moment voulu, des maximes qui ne sont point indignes du duc de La Rochefoucauld.

Mais on n'a plus l'idée de faire, devant des audi-

teurs d'élite, son propre portrait ou celui d'autrui : tout cela, on le réserve pour les mémoires d'outre-tombe où, sans péril et au détriment des autres, on posera pour la postérité. On n'a plus l'idée de fouiller longuement et amoureusement une maxime : car la politique s'est glissée dans les salons, et, sur la table, le journal est là, discret encore jusqu'en 1830, mais ensuite prêt à tout envahir et conquérant. Enfin, avec le progrès de la philosophie, de la science, de la démocratie, on ne veut plus du petit flacon de cristal d'où tombait, goutte à goutte, l'essence subtile de la pure morale : il faut le livre, le traité, le manuel, qui sont loin d'être sans mérite, mais qui ressemblent assurément fort peu aux *Caractères* et aux *Maximes*.

Le genre a vécu ; car il avait besoin des salons élégants et tranquilles où l'on goûtait le charme d'aimables causeries, où l'on prenait le temps de raffiner sur les idées et les sentiments, où l'étude du cœur humain préoccupait davantage que la dernière course d'automobiles. Dès le début du XIXe siècle, le genre était condamné, comme trop mondain et, tranchons le mot, trop délicat pour notre société contemporaine.

Mais sa courte carrière fut brillante. Pendant les jours les plus radieux de l'ancien régime et de notre littérature classique, il vit venir à lui quelques-uns de nos plus charmants et même de nos plus grands auteurs. Aujourd'hui encore, nous éprouvons un plaisir exquis à respirer cette gerbe de fleurs séchées qui, malgré les ans, garde et gardera toujours son arome subtil et fin. Prenons-y bien garde ! Dans les *Pensées* de Pascal, dans les *Maxi-*

mes de la Rochefoucauld et de Vauvenargues, dans les *Caractères* de La Bruyère, il y a peut-être, ou plutôt il y a certainement, le meilleur de l'esprit français.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE : Dufresny : éditions de 1731 et 1747, chez Briasson ; *Œuvres choisies* (Didot, 1810). — Le Sage (nombreuses éditions modernes) : éditions de 1810-1823 et de Renouard (1820). — Saint-Simon (édition Chéruel). — Vauvenargues : édition de 1746 à Paris sans nom d'auteur; éditions Fortia (1797), Suard (1806), Gilbert (1857). — *Œuvres choisies* de Vauvenargues avec *Pensées diverses* de Montesquieu, à la suite des *Maximes* de La Rochefoucauld (Firmin Didot, 1858). — Chamfort : édition de Ginguené, l'an III de la République ; édition Auguis, 1825 ; édition de Lescure chez Jouaust, 1879 ; *Œuvres choisies* (collection dn *Mercure de France*, 1905). — Rivarol : *Œuvres choisies* (Delahays, 1857, et librairie des Bibliophiles, 1880). — Sainte Beuve : *Causeries du Lundi*, III, IV, V et XIV ; Prévost-Paradol : *Les moralistes français* ; Paléologue : *Vauvenargues* (Hachette, 1890) ; Pellisson : *Chamfort* (Lecène et Oudin. 1895) ; Le Breton : *Rivarol* (Hachette, 1895) ; De Lescure : *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'Emigration* ; Arsène Houssaye : *Galerie du XVIIIe siècle* ; G. Boissier : *Saint-Simon* ; Léo Claretie : *Le Sage romancier*.

FIN

4406-08. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.



